ESSAI
SUR LES OPERATIONS
DE
L'ENTENDEMENT
HUMAIN.

ESSAI
SUR LES OPÉRATIONS DE L'ENTENDEMENT HUMAIN *ET SUR LES MALADIES* QUI LES DÉRANGENT.

Par M. J. Fr. DUFOUR, *Maître-ès-Arts en l'Université de Paris, & Étudiant dans les Écoles de Chirurgie & de Médecine des Facultés de Montpellier & de Paris.*

Ultrà enim quò progrediar, quàm ut veri videam similia, non habeo. *Cic. Tusc. Quæst. lib. I. Disp. IX.*



A AMSTERDAM;

Et se trouve à PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Poupée.

M. DCC. LXX.



PRÉFACE.

JE n'ai entrepris cet Eſſai ni pour établir des ſyſtêmes, ni pour en blâmer aucun; mon deſſein a ſeulement été de rapprocher ce que les Philoſophes d'un côté & les Médecins de l'autre, ont dit de plus intéreſſant ſur ces matieres, & de former une eſpece de phyſiologie pathologique de l'entendement humain dont la Médecine me paroît manquer. Je ſuis pourtant bien éloigné de croire avoir réuſſi, & encore moins d'avoir ſçu concilier à propos les différentes opinions des Auteurs célebres que j'ai lu; mais je ſerai bien

ſatisfait ſi cet Eſſai pouvoit donner à quelqu'un l'idée d'exécuter ce qu'on voit que j'avois deſſein de faire. On trouvera cependant que j'ai haſardé de réfuter quelques opinions ou quelques manieres de parler; mais il ſera facile de voir que ce n'a été que pour éviter l'équivoque des termes, ou pour expoſer les raiſons qu'il n'étoit pas poſſible de taire en ſe décidant pour l'opinion contraire; ainſi n'ayant aucun intérêt que les choſes ſoient d'une telle façon par préférence à une autre, je ne me ſuis décidé pour aucun ſyſtême qu'après avoir examiné les raiſons qui ſont pour & contre. J'avoue que j'ai ſouvent ſenti ma foibleſſe dans la difficulté du choix, &

que dans ces cas-là il faut beaucoup plus de connoiſſances & de reflexions que peut être je n'en ai eu, ce qui peut m'avoir ſonvent trompé ; mais n'étant point prévenu, je me ſuis réſervé la liberté de ſuivre le ſentiment le mieux établi, & c'eſt, je penſe, l'unique moyen de s'appliquer avec ſuccès à l'étude des phénomenes de la nature.

Il eſt certain qu'une théorie fondée ſur le ſentiment qu'on éprouve de ce qui ſe paſſe en ſoi, ſur ce que la phyſiologie nous apprend des parties ſenſibles, & principalement ſur la mutuelle communication des nerfs, & enfin ſur ce que l'obſervation que les cas de pratique fourniſſent ; il eſt, dis-je, certain qu'une

théorie ainſi confirmée, nous éclaireroit beaucoup ſur les cauſes qui facilitent ou gênent les fonctions de l'entendement humain ; & de la connoiſſance de ces cauſes, la Médecine pourroit enſuite tirer des inductions fort avantageuſes pour la guériſon des maladies qui bleſſent les organes de la raiſon. J'ai employé ici du mieux qu'il m'a été poſſible ces trois moyens, & j'ai remarqué que très-ſouvent ils portent naturellement à penſer de la même maniere que l'ont fait ceux qui en cherchant réellement la vérité, ont écrit ſur ces matieres : auſſi ai-je eu l'occaſion de me ſervir de leurs mêmes façons de parler, quoique quelquefois j'aye omis de les citer,

ce que j'avoue d'autant plus volontiers, que si j'ai été assez heureux de rapporter quelque chose d'utile, ce n'est qu'à eux que la gloire en est dûe, & s'il y a quelque chose de mauvais, il vient de moi, ou de la liberté que je me suis donnée de faire quelques changemens à ce qu'ils avoient dit.

Il seroit à souhaiter que dans aucun Ouvrage l'on n'avançât rien qui ne fût évidemment démontré; le Lecteur ne seroit point embarrassé pour en faire le choix, & les connoissances qu'il acquerroit avec eux seroient toujours certaines & beaucoup plus étendues, ce qui est actuellement impossible, & spécialement dans ces matieres-ci. Pour

donc ſuppléer à cette démonſtration évidente que nous n'avons pas, j'ai fait enſorte de lier les matieres les unes avec les autres; pour cela j'ai numéroté les ſections de tout l'Ouvrage, & quand j'ai cru néceſſaire de faire voir les conſéquences ou de faire ſentir la connexion qu'ont entre elles les matieres, j'ai marqué avec les numéros des ſections les endroits où elles ſe rapportent, & par ce moyen les autorités & l'eſpece de dépendance naturelle qu'on pourra ſouvent y obſerver, forment un genre de démonſtration fondée ſur la probabilité.

Pour procéder avec quelque ordre, j'ai cru que le plan ſuivant ſeroit avantageux; ainſi,

comme l'on ſçait qu'il ne ſe fait aucune fonction ſans l'exercice des ſolides ou des fluides, j'ai d'abord parlé des principales propriétés de ces deux ſubſtances qui ſont néceſſaires pour cet exercice, & de quelques-uns de leurs vices qui retardent ou troublent ce même exercice : enſuite j'ai parlé de l'impoſſibilité qu'il y a d'acquérir aucune connoiſſance ſur la nature de l'ame ; il eſt même vraiſemblable que quand cette connoiſſance ſeroit poſſible, elle ne nous ſeroit d'aucun ſecours pour le traitement des maladies dont nous parlons, parce qu'elles ſont néceſſairement dépendantes du corps, & ſi elles ne l'étoient pas, elles ſeroient incurables & ne rece-

vroient absolument aucun secours de la Médecine, ce qui cependant arrive, comme l'expérience journaliere le prouve.

J'ai fait remarquer dans le quatrieme Chapitre que toutes nos connoissances ne viennent que des sens, que ce n'est que par l'intermede de ces organes que l'ame est diversement affectée de bien & de mal; d'où l'on doit, s'il me semble, nécessairement conclure que ces connoissances & ces affections varient suivant l'altération qui survient aux sens. Je suppose, par exemple, qu'un organe devienne moins sensible, il est certain que le même dégré d'impression qui auparavant l'affectoit beaucoup, l'affecte moins présentement, & que tel corps

qui autrefois nous bleſſoit ſenſiblement, ſe fait actuellement à peine ſentir. Ce raiſonnement qui eſt fort ſimple, eſt auſſi facile à appliquer au ſentiment de plaiſir qu'au ſentiment de douleur, qui ont fourni chacun un Chapitre particulier, dans lequel nous avons examiné ſéparément les effets qu'ils produiſent par voie de ſenſation & par voie de réflexion ; pour conſidérer enſuite les effets de ces deux voies de ſentiment en général, & les rendre ſenſibles par des exemples, nous avons fait voir en même tems que c'eſt dans les modifications de ces deux ſentimens que ſe trouvent tous les dégrés de bien & de mal qu'on peut éprouver; ce qui fait entre-

voir que de-là naissent toutes les inclinations, les penchans, les désirs, c'est-à-dire toutes les passions.

Nous avons exposé dans le septieme Chapitre ce qu'il y a de commun & de particulier dans l'origine, la marche & la terminaison du plaisir & de la douleur; & par conséquent quel est le rapport ou l'opposition que ces deux sentimens ont ensemble, tant dans les causes que dans les effets : après cela nous avons succinctement examiné comment acquerroit des connoissances un homme qui tour à tour n'auroit l'usage que d'un seul sens, & nous avons terminé ce Chapitre par quelques loix des sensations par le moyen des-

quelles on peut voir quelle peut être la capacité d'attention de l'ame, comment les ſentimens s'y lient enſemble, ou bien comment ils ſe détruiſent l'un l'autre, & enfin de quelle maniere l'on peut faire des diverſions avantageuſes dans les maladies dont il eſt préſentement queſtion & dans pluſieurs autres cas.

Après avoir remarqué que les ſens ſont les ſeules ſources de nos idées, il a paru naturel de traiter immédiatement après de la connoiſſance qu'on a des idées, de ce qu'elles ſont, de leurs propriétés & des moyens qu'on employe pour les communiquer ; nous avons enſuite parlé de la diviſion qu'on en fait, de leurs principales modifications, de leurs effets & de

leur liaiſon entr'elles; nous ferons obſerver ici que c'eſt par la ſeule liaiſon des idées que notre eſprit tient les choſes dans l'ordre & la dépendance qu'elles y ont, que c'eſt par elle que ſe préſente naturellement & avec une certaine ſuite tout ce qui a rapport à ce que nous diſons ou penſons, que c'eſt par ſon moyen que toutes les opérations de l'eſprit ſe font ſans peine, & ſouvent ſans notre conſentement; d'où vient, dans bien des cas, le trouble, la confuſion & l'imperfection de la mémoire, ſuivant que cette liaiſon a dans pluſieurs eſprits ou trop, ou trop peu de force.

Par l'expoſé que nous venons de faire, l'on doit aiſément s'ap-

percevoir qu'auſſitôt que les organes des ſens externes ſont altérés, l'effet des ſenſations doit néceſſairement varier ſelon l'altération des ſens; c'eſt-à-dire que cet effet doit être plus fort, plus foible ou nul, ſuivant la nature du dérangement qui eſt ſurvenu à l'organe altéré; c'eſt à cette conſidération qu'après avoir traité des ſenſations & des idées qui, comme nous l'avons vu, en ſont la ſuite, nous avons cru devoir immédiatement parler des erreurs dans leſquelles les ſens externes viciés induiſent l'ame. Pour y procéder, nous avons traité ſéparément des différentes cauſes de ces erreurs; nous avons, par exemple, expoſé pour l'œil les différentes

causes de la lumiere, ce qui résulte de la dilatation plus ou moins grande de la pupille & de la réfraction que souffre la lumiere, tant par rapport à la concavité du globe que par rapport à la densité des humeurs : nous parlons ensuite de la sensibilité & de l'insensibilité de la rétine, après quoi nous exposons différentes especes de vue; par conséquent nous disons ce que c'est que la vue claire, la vue distincte, le vertige, la berlue, la bévue & le nuage de la cornée. Cette maniere de procéder nous a paru avantageuse, en ce qu'on voit par ordre les vices de la vue qui dépendent de la force de la lumiere, de la conformation de l'œil & des maladies qui y sur-

viennent & qui alterent la vision. Nous avons après cela parlé tour à tour des vices des autres ſens externes, & nous y avons également expoſé tout ce qui peut les altérer de façon que notre ame ſoit trompée par les fauſſes ſenſations qui s'exécutent alors en eux.

En ſuivant le plan de cet Eſſai, l'on doit s'appercevoir que nous avons été inſenſiblement conduits aux ſens internes, pour leſquels nous avons fait, comme pour les ſens externes, un Chapitre général, dans lequel nous avons déſapprouvé une maniere de parler qui peut donner des fauſſes notions en inſinuant dans pluſieurs cas l'idée d'une puiſſance diviſée en pluſieurs puiſ-

ſances indépendantes les unes des autres, & dont chacune doit néceſſairement être abſolue. Je ſuis pourtant très-perſuadé qu'il y a peu de perſonnes à qui cette façon de parler donne un faux ſens de la choſe; mais y en eût-il moins, ne doit-on pas éviter, autant qu'il eſt poſſible, la confuſion; d'ailleurs il eſt certain qu'on n'apprend pas grand choſe aux Lecteurs quand on leur dit que la mémoire, l'imagination & autres fonctions ſont des facultés récordatives, imaginatrices, &c. Ainſi j'ai évité de me ſervir de ce terme afin de ne point donner lieu à ce faux ſens, s'il y en a. J'ai expoſé dans le même Chapitre d'où peut dépendre la variété des génies, &

enſuite j'ai hazardé de démontrer que les ſens internes & les externes dépendent des mêmes organes, qu'ils operent les mêmes effets, quoique les cauſes qui les affectent ſoient différentes.

Le Chapitre XI, qui vient immédiatement après, traite de la Mémoire : nous y recherchons ce qu'elle eſt, d'où elle dépend, en quoi elle differe des ſenſations actuelles, quels effets elle produit, comment elle nous occupe, s'il ſeroit poſſible de renouveller méchaniquement les idées par des agens extérieurs, dans quelles erreurs & dans quels délires nous tombons par le trop ou trop peu d'action de la cauſe méchanique de la mémoire ; &

enfin en quoi l'on ſuppoſe que cette action méchanique conſiſte.

Le ſujet du douzieme Chapitre eſt l'imagination ; nous y expoſons ce qu'elle eſt, d'où elle dépend, quels effets elle produit ſur nous lorſqu'elle s'exerce ſur un objet de plaiſir ou de douleur, ou lorſque nous ne ſommes pas les maîtres de ſuſpendre ſon action & qu'elle s'exerce trop longtems ou trop violemment ; &c. Nous examinons pareillement ce qu'elle produit conjointement avec la liaiſon volontaire ou involontaire des idées ; comment, & dans quelles circonſtances l'on en acquiert, quelle différence il y a entre ceux qui en ont beaucoup & ceux qui

en ont peu, s'il dépend de nous d'en avoir, s'il eſt néceſſaire de l'exercer, qu'entend on par imagination forte, foible, & enfin dans quels préjugés l'on eſt ſur la ſingularité ſuppoſée de ſes effets.

Le Jugement fait la matiere du treizieme Chapitre; nous diſons ce qu'il eſt, en quoi il conſiſte, ſi nous ſommes libres d'en porter ou non, ſi tous les hommes ſont également propres à juger, ſi l'exercice des autres ſens influe ſur le jugement, dans quel cas on peut porter de faux jugemens avec des idées ſimples, de la difficulté d'éviter l'erreur dans les jugemens qu'on porte ſur ce qui concerne les idées compoſées, complexes,

confuſes, & de ce que dans ces cas-là il convient de faire pour bien juger de l'influence que l'éducation, les différens âges, les paſſions ont ſur nos jugemens ; & nous le terminons en rapportant ce qu'en ont penſé pluſieurs Phiſolophes tant anciens que modernes.

Avant de parler des maladies qui dérangent les fonctions des ſens internes, j'ai cru qu'il ne feroit pas hors de propos de dire ce que c'eſt que la raiſon, *que l'exercice conjoint de tous les ſens conſtitue* : nous obſervons d'abord qu'il y a des hommes qui naturellement en ont peu, ce qui doit dépendre de la ſtructure de leur cerveau ; enſuite nous remarquons que ceux qui

ordinairement en ont beaucoup, en manquent quelquefois; que ceux qui en ont rarement, en montrent de tems en tems; ce qui nous a déterminés à dire qu'il seroit impossible de fixer les dégrés où le sçavoir & l'ignorance commencent & finissent; nous examinons après cela en quoi elle consiste, ce qui communément s'oppose à son développement, s'il est toujours avantageux de s'y fier; à quel âge elle est dans sa plus grande force, dans quels climats elle a moins de vigueur, & quelles sont les circonstances les moins favorables à son exercice.

Conformément à l'ordre que nous avons tenu pour les sens externes, nous parlons immé-

diatement, après avoir traité des ſens internes, des maladies qui les dérangent; ce qui fait le ſujet du quinzieme & dernier Chapitre. Parmi ces maladies nous comptons ſeulement la démence, la mélancolie, la manie & l'hypocondrie, parce que ce ſont celles-là qui ſont les plus communes, les plus fâcheuſes, les plus difficiles à guérir; & par conſéquent celles qui doivent faire le plus le ſujet de nos recherches. Nous diſons d'abord ce que chacune d'elles eſt en ſon particulier, quelles ſont les cauſes qui les produiſent, & quels ſont les effets qui s'enſuivent ou les ſymptômes qui les accompagnent: & comme pluſieurs ſuccès que nous avons eu

dans le traitement de ces maladies, paroiſſent nous avoir démontré par la nature des remedes dont nous nous ſommes ſervis, que communément le ſiége du mal eſt plutôt dans les viſceres du bas ventre que dans la tête, nous avons d'autant plus cru devoir inſiſter ſur cette opinion, que le célebre M. Meckel l'a embraſſée avant nous; ainſi nous rapportons deux de ſes obſervations afin de faire voir que cette opinion n'eſt pas entierement dénuée de preuves; enſuite, pour établir le raiſonnement que nous avons fait en ſa faveur, nous avons rapporté ce que dit M. Senac à l'article des Mouvemens ſympathiques, dans ſon Ouvrage intitulé l'Ana-

tomie d'Heiſter, avec des Eſſais de Phyſique ſur l'uſage des parties du corps humain; ce que dit M. Formey dans l'Eſſai ſur les ſonges, qu'on trouve dans les Mélanges Philoſophiques de l'Auteur; & ce que dit M. le Cat à l'égard des paſſions, en pluſieurs endroits de ſes Œuvres Phyſiologiques; & nous nous appercevons que ce que nous rapportons de ces Auteurs prouve ou tend à prouver que les cauſes des maladies dont nous parlons peuvent ſe trouver plus ſouvent dans le bas ventre qu'on ne penſe; ce qu'on eſſaye de démontrer par quelques phénomènes naturels, par l'hypocondrie, par les effets des liqueurs, par les conſéquences qu'on tire
aiſément

aiſément de toutes ces raiſons, & par la liaiſon que toutes les parties du ſyſtême paroiſſent avoir entre elles ; nous démontrons également que, dans le cas de ces maladies, l'ame eſt entièrement néceſſitée de s'occuper des vives impreſſions que font conſtamment ſur elle les ſens internes ; qu'elle n'y a aucune part, qu'elle n'en peut faire aucun choix, que par conſéquent elle eſt plus ou moins entraînée à ſuivre ces impulſions étrangeres, ſuivant qu'elles ont beaucoup ou peu d'action, d'où viennent les différens dégrés qu'on obſerve dans chacune de ces maladies, comme on le voit par le petit détail qui termine l'hiſtoire de tous ces maux.

Nous paſſons après cela au prognoſtic de ces maladies en général & de chacune d'elles en particulier, pour finir preſque par la méthode curative de Boerhaave, ne jugeant pas à propos d'annoncer notre façon de traiter ſans avoir éprouvé par un plus grand nombre d'expériences juſqu'à quel point l'on peut compter ſur elle par rapport à ces différentes maladies, à leurs différentes cauſes, aux différens âges, au différent ſexe, aux différentes complications; enfin & en un mot, par rapport à nombre de circonſtances qui peuvent empêcher, faire varier ou rendre nul le traitement; car, comme je l'ai déja dit, il faut être ſans prévention lorſqu'on

cherche réellement la vérité & l'utilité, ainſi que nous avons eu deſſein de le faire.

Par cet expoſé on voit que cet Eſſai ſe diviſe naturellement en deux parties, dont l'une traite du pouvoir des ſens externes & de leurs dérangemens qui induiſent l'ame à erreur, & l'autre du pouvoir des ſens internes & de leurs affections qui dépravent les diverſes opérations de notre entendement, d'où dépend la raiſon : ce plan m'a paru d'autant plus convenable, qu'il rapproche, en quelque façon, la phyſiologie & la pathologie des ſens, ſeul moyen de ſe conduire en Médecine pour faire des progrès dans les recherches des cauſes des maladies &

des moyens de les guérir.

L'on ne peut considérer ce que nous sçavons se passer sur les sens externes, lorsque nous y pensons, sans se trouver portés à croire que les choses se passent de même lorsque nous n'y pensons pas ; car il est bien certain que notre attention ne change aucunement les loix de la nature, & que la nature n'a pas établi deux causes pour que l'une & l'autre operent le même effet à notre gré. Ainsi un chacun pouvant éprouver par lui-même qu'il lui est actuellement impossible d'acquérir une connoissance des choses qui sont hors de lui sans l'exercice de quelqu'un des sens externes, il lui sera facile de conclure de

cette impoſſibilité qu'il n'a eu aucune connoiſſance, ſans excepter même celles qui paroiſſent les plus faciles à acquérir, & dont il s'eſt le moins apperçu, ſans l'intervention de ces organes. Ces réflexions qui ſont faciles à faire, m'ont déterminé à ſuivre l'opinion qu'entr'autres M. Locke a ſi bien démontré; & quand même il ſeroit vrai qu'il y eût en nous quelques idées innées, il faudroit au moins convenir qu'elles ſeroient en ſi petit nombre, qu'elles ne ſçauroient ſuppléer à celles qui devroient naître à l'occaſion d'un ſens qui nous manque ou qui eſt dépravé, comme l'expérience le démontre. Ne pourrions-nous pas préſumer que ſi nous

avions un nombre d'idées innées, que ces idées qui n'auroient pas paſſé par les ſens, & qui en ſeroient abſolument indépendantes, devroient être les mêmes, tant dans l'état de ſanté que dans celui de maladie; que les hommes ne devroient, conſéquemment à ces idées, jamais tomber dans aucune eſpece de délire, & raiſonner toujours juſte, quel que fût l'état de leurs ſens; cela doit paroître indubitable en ſoutenant que les idées ſont & ſe préſentent à nous indépendamment d'aucun ſens; mais malheureuſement il y a trop de faits qui montrent dans quelle dépendance l'ame ſe trouve d'eux.

Lorſque nous nous rappel-

lons, jugeons ou imaginons, appercevons-nous que dans notre esprit il se passe quelque chose de plus que lorsqu'actuellement nous appercevons, comparons ou combinons les qualités des corps soumis à l'action des sens externes; certainement personne ne peut se flatter de trouver dans l'exercice de ces divers sens une différence assez sensible pour souffrir une distinction, à moins qu'on ne la prenne dans les différens dégrés d'activité des organes, ce qui ne donne d'autre variété que le plus ou le moins, laquelle ne suffit pas pour faire supposer deux causes distinctes; aussi avons-nous cru qu'on n'hazardoit rien de trop en disant que non-seu-

lement les ſens internes dépendent d'une action méchanique ; mais encore que cette action eſt l'extrémité interne des ſens externes, c'eſt-à-dire la même extrémité qui affecte l'ame à l'occaſion des ſenſations extérieures : cependant nous remarquerons que dans l'état ſain, l'ame a le pouvoir de s'occuper des ſentimens & des idées qui lui plaiſent le plus ; qu'elle peut préférer certaines ſenſations à certaines autres ; qu'elle eſt libre de ſe déterminer comme il lui plaît, à l'exception néanmoins que la gêne ou la peine la preſſent trop fort ; car pour lors il faut malgré elle qu'elle ſouffre & penſe à ce qui l'incommode, ainſi qu'on l'explique dans les loix

des ſenſations & ailleurs. Cette derniere réflexion que les fortes paſſions & quantité de maladies paſſageres prouvent, confirme les conſéquences que nous avons tirées de l'altération des ſolides & des fluides.

C'eſt ſpécialement l'état contre nature, ou ſi on peut le dire, les maladies de l'eſprit, que nous avons eu en vue en travaillant cet Eſſai ; mais comment concevoir cet état contre nature, dans lequel on ne trouve ſouvent aucun veſtige de la raiſon, ſi auparavant l'on ne connoit l'état naturel ; c'eſt-à-dire, ſi l'on n'a examiné ce qu'eſt la raiſon, d'où elle dépend, & quels ſont les organes & les matériaux dont elle eſt formée ; c'eſt préciſément

ce que nous avons entrepris de traiter dans l'exposé que nous faisons des sensations internes & externes. Il est à propos de sçavoir que ce n'est que comme physiologistes que nous considérons toutes ces opérations ; que ce n'est qu'en tant que fonctions corporelles ou dépendantes du corps que nous les envisageons : car pour ce qui est des opérations volontaires, des actes libres, elles ne sont point de notre objet : nous avons dit en plusieurs endroits que dans l'état de santé l'ame peut s'occuper librement des idées qu'elle a eues sur ce qu'elle desire, qu'elle peut les combiner, les analyser autant qu'elle veut; que par conséquent elle peut se

éterminer à ſon gré, à agir ou ne pas agir ſelon ſon goût & on intérêt. Ainſi nous n'avons u aucune intention de ſortir des ornes que peut preſcrire une ſpece de phyſiologie de tous les ens, ni d'autres points de vue ue de chercher dans l'examen e l'état naturel de ces mêmes ens, quelle doit être la cauſe qui dans l'état contre nature, altere leur méchaniſme, c'eſt pourquoi nous en avons parlé; ſi par aſard nous avions paſſé les limites dans leſquelles nous avons ru nous enfermer, il eſt certain que cela eſt arrivé ſans que nous yons eu aucun deſſein de le faire.

Nota. L'on a dit § 181, que les *nvies, genitivæ notæ*, ne dépen-

dent pas de l'imagination de la mere, cependant on ne prétend pas pour cela exclure l'influence que l'imagination, &c. de la mere a ſur ſon fruit. Je dis ſeulement avec M. *de Maupertuis* *, que quand on a raiſonné ſur ces phénomenes, on en a confondu deux ſortes abſolument différentes. C'eſt pour cela que j'ai expreſſément ajouté que l'on a trop & trop peu accordé à l'imagination; je n'ai rien dit du trop peu qu'on y a accordé, cela pourra mieux convenir ailleurs, ici il nous auroit trop éloigné de notre objet.

* Venus phyſique.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.



ESSAIS
SUR
LES OPÉRATIONS
DE L'ENTENDEMENT HUMAIN,
ET
SUR LES MALADIES
QUI LES DÉRANGENT.

CHAPITRE PREMIER.
De la Stéréologie, ou des parties ſolides du corps humain.

§ 1. L'USAGE des organes des ſens étant démontré néceſſaire pour inſtruire l'ame, il nous faudroit expoſer la ſtructure de ces mêmes organes, pour bien comprendre comment certaines qualités des corps peuvent les

affecter ; mais ce détail particulier n'est point notre objet. Il n'y a que certaines propriétés des solides & des fluides qui construisent les organes, & la dépendance naturelle & réciproque, qui dans l'état de santé & de maladie, se trouve entre ces deux substances, qui soient le but de nos recherches, parce que ce n'est que par ces propriétés & ces dépendances, que leurs affections sont transmises à l'ame.

§ 2. Les parties les plus tenues des liquides, forment par le repos, la cohésion & leur figure ; les parties solides les plus délicates du corps qu'on connoît sous le nom de fibres, lesquelles prises dans leur derniere division, ne sont point caves, & par conséquent ne sont point propres à contenir un liquide ; mais par les différens tissus qu'on leur voit aisément former, elles construisent des vaisseaux ou simples ou composés, qui ont toutes les propriétés de ces mêmes fibres, & qui sont destinés à ren-

ermer dans leurs cavités, les différentes humeurs qu'ils font circuler.

§ 3. A proportion que les liquides ont effort sur les vaisseaux foibles & peu résistans, ils les dilatent & les distendent, & cette dilatation & distension diminue ou efface la cavité des petites filières ou des vaisseaux les plus simples, qui par conséquent se vuident & se desséchent à force d'être comprimés, & forment des fibres plus grosses ou des tuniques plus fortes. Ainsi la coalescence des petits vaisseaux rend les parois de ceux qui sont plus grands, plus fermes & plus solides. D'où vient que leur action augmente, & que tous leurs effets sont plus sensibles, selon qu'ils deviennent successivement plus forts par leur accroissement & par les autres changements qu'aménent les progrès de l'âge.

§ 4. Si on réfléchit sur les choses précédentes, on sera naturellement porté à croire 1°. que le nombre des vaisseaux

doit être plus grand dans l'embrion que dans l'enfance, & que ce nombre diminue à mesure qu'on avance en âge; 2°. que toutes proportions gardées dans les jeunes sujets, la quantité des humeurs est plus grande que dans les adultes, & qu'elle y surpasse la quantité des solides, ce qui est le contraire dans les adultes; 3°. que la force des solides augmente à mesure que cette quantité d'humeurs diminue, ou que la masse respective des solides s'accroit; 4°. que l'action des humeurs sur les solides se fait par dégrés, pendant un certain tems, & dans une étendue limitée, ce qui dépend de l'éloignement des solides & de leur résistance, § 3. qui surpasse à la longue l'action des fluides; d'où vient que l'animal cesse de croître, & que même il décroît à mesure que les solides acquièrent trop d'épaisseur, de force, de rigidité, de dureté, c'est-à-dire, qu'en général ils se racornissent.

§ 5. On est de plus porté à croire

que puiſque les derniers élémens cohèrent deux fois plus dans la plus petite membrane que dans la fibre, & que les dernières molécules d'une fibre qui eſt dans le milieu de deux autres fibres, ſont trois fois plus fortement unies que dans une fibre ſimple; *Boerhaave*, Inſt. 467, dit qu'il faut que cette cohéſion ſe faſſe par des dégrés correſpondans à la durée & à la violence de l'exercice de ces mêmes fibres. § 3. Auſſi eſt-il vrai que peu-à-peu les forces du corps augmentent, que le génie ſe développe & qu'ils prennent l'un & l'autre de l'embonpoint, & deviennent de plus en plus nerveux, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé au dernier dégré d'accroiſſement. Qu'y a-t-il de mieux démontré que cette vérité, par le développement des ſens internes? Il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive des progrès de ſon attention, de la facilité qu'il acquiert pour réfléchir, & de la contention dont il devient capable, ſurtout lorſqu'il s'adonne aux abſtraits, ce

qui prouve la nécessité d'une consistance suffisante des solides, pour que l'esprit acquierre toute la force & la vigueur qu'il lui est possible d'acquérir. Mais en même-tems, la perte de la mémoire, l'impuissance de l'imagination, & l'imbécillité du jugement qui arrivent dans la vieillesse, prouvent d'un autre côté que la décrépitude du corps rend vaine l'intelligence de l'ame, d'où l'on peut inférer que les mutations & les vicissitudes qui arrivent au corps dans les divers âges de la vie, doivent altérer les sentimens de l'ame, & la troubler dans ses fonctions.

§ 6. A mesure que nos solides croissent & prennent de la consistance, ils acquièrent indispensablement diverses propriétés communes à tous les solides.

L'élasticité, qui n'est autre chose que l'effort par lequel certains corps tendus ou comprimés, tendent à se rétablir dans leur premier état, est une de celles qui convient à un grand nombre

d'entre eux, quoique tous ne l'ayent pas au même dégré. Pareillement, les diverſes parties de notre corps n'en ſont pas toutes également douées. Car comme cette propriété ſuppoſe que les corps ſont compreſſibles, & qu'ils ont quelque dureté & roideur ; il s'enſuit de-là que nos liqueurs étant incompreſſibles, ne doivent pas avoir d'élaſticité au moins aſſez apparente pour être apperçue, & que les dégrés de dureté & de roideur, variant beaucoup dans nos ſolides, leur élaſticité doit auſſi beaucoup varier comme elle le fait effectivement : le poûmon eſt plus élaſtique que le foye, celui-ci plus que le cerveau, &c.

§ 7. On remarque que les fibres muſculeuſes, ligamenteuſes, nerveuſes, ont une élaſticité très-marquée, & que les organes ou vaiſſeaux qui ſont fabriqués de ces mêmes fibres, en ſont d'autant plus doués que leur tiſſu eſt fin & ſerré. La ſection tranſverſale d'un

muscle, ou d'une artère prouve très-bien, par l'éloignement ou la rétraction de leurs extrêmités, le ton élastique de ces parties; celui de l'œsephage & de la trachée artère en leur particulier, est aisément prouvé par la facilité que ces conduits ont à se remettre dans leur état naturel, quand ils en sont sortis pour suivre l'étendue des différens mouvemens du col, ou pour toute autre raison. Un poûmon tiré par un poids, ou rempli d'eau à la hauteur de la trachée artère, devient deux fois plus long qu'on ne le trouve dans la poitrine; & si cette épreuve dure peu, aussi-tôt qu'elle a cessé, le poûmon se racourcit de nouveau. L'estomac, les intestins, se dilatent souvent par trop de réplétion, & à proportion qu'ils se vuident, ils reprennent leur capacité ordinaire. C'est ainsi qu'une artère comprime fortement le doigt qu'on introduit avec une certaine force au-dedans de son canal, & qu'elle se resserre d'elle-

même lorſqu'on le retire ; ou bien que la matrice d'une femme ou le ventre d'un hydropique, reprennent leur grandeur naturelle, dès que la femme eſt accouchée ou que l'eau du ventre eſt évacuée : on peut même remarquer qu'il ne reſte pour l'ordinaire aucun pli dans aucune de ces parties, quoique leur dilatation ait été très-grande ; & on ſçait qu'en général notre peau peut s'allonger d'un ving-cinquième ou environ, preſque ſans effort & ſans douleur, & ſans qu'après l'allongement il lui reſte aucun veſtige de diſtenſion. Régle qui doit varier ſelon les ſujets, mais qui pourroit pourtant être de quelque utilité, ſi on en avoit une ſemblable pour toutes les parties du corps humain.

§ 8. Les moyens qu'on peut employer pour connoître l'élaſticité des parties ſoumiſes à l'examen de nos ſens, ſont de remarquer la célérité avec laquelle ces parties ſe remettent dans l'état où elles étoient avant d'être comprimées

ou distendues : car en général, tout corps revient d'autant plus promptement à l'état dont on l'a tiré, qu'il est plus doué de vertu élastique. En second lieu, il faut considérer l'action élastique ou l'effort que les parties tendues ou comprimées font pour se remettre, qui pour l'ordinaire, augmente à proportion que l'action de la cause distendante ou comprimante s'accroît : ce qui indique que l'élasticité n'a lieu qu'après que l'on a ôté les parties élastiques de leur état naturel, & que l'action élastique doit s'exercer autant de tems qu'elle se trouve dans le corps qui en est doué, & que la cause distendante ou comprimante subsiste. D'où l'on doit inférer que la force élastique ne dépend pas précisément de la vie de l'animal, & qu'ainsi elle doit être la même dans le mort que dans le vivant ; mais que cependant, l'action élastique doit être plus grande, & durer plus long-tems dans le vivant que dans le mort, parce qu'elle em-

prunte des forces de plusieurs causes méchaniques attachées à la vie.

§ 9. Une exacte considération de ce qui est rapporté § 2, 3, 4, 5, fait sentir le concours inévitable des causes qui naturellement fortifient, roidissent, & rendent élastiques les parties solides de notre corps, auxquelles on doit cependant joindre le grand usage des choses trop nourrissantes, la concrétion des vaisseaux avec leurs propres liquides, qui croupissants dans leurs cavités, s'y desséchent, s'y coagulent, & ne forment qu'un tout solide avec eux. Les longues fatigues ou les exercices violens & longtems continués, l'abus imprudent des médicamens acido-austères, des sels & des spiritueux qui ont fermenté; toutes les passions trop souvent portées à l'excès, & en général, tout ce qui cause une fréquente contraction des muscles & de violents efforts du sang artériel contre les gros vaisseaux, qui par ce moyen expriment le liquide contenu

dans les plus petits : § 3. & favorise ainsi leur réunion.

§ 10. L'irritabilité, seconde propriété dont jouissent un nombre de nos organes, & en général, toutes les fibres musculeuses, est celle par laquelle elles se contractent ou se racourcissent en se fronçant, se plissant, se pliant en quelque façon sur elles-mêmes, soit qu'on les pince ou qu'on les pique extérieurement, ou bien qu'elles obéissent à la volonté, ou qu'enfin elles soient intérieurement agacées par quelque cause morbifique, d'où dépendent les spasmes & toutes les maladies convulsives.

§ 11. L'on conteste au célébre M. *Haller*, qui a le premier présenté l'irritabilité sous le point de vue qu'on la considére, qu'elle soit autre-chose que la sensibilité même des parties. Nous avons à craindre que notre manière d'envisager l'irritabilité, ne paroisse encore plus révoltante que ne l'a fait celle de M. *Haller*; mais comme les rai-

ſons qu'on apporte contre l'irritabilité, nous paroiſſent moins plauſibles que celles qui la prouvent, nous n'héſiterons point de ſuivre cette dernière opinion comme étant la plus probable, ſans la croire une diſtinction de Métaphyſique auſſi abſtraite & auſſi incompréhenſible qu'on le dit.

§ 12. Et en effet, il n'eſt pas plus impoſſible de concevoir que des fibres mortes ſe contractent, lorſque par le moyen d'une aiguille ou autre irritant, on met en jeu la cauſe qui peut opérer cet effet, qu'il l'eſt de concevoir comment l'ame peut elle-même mettre en jeu cette cauſe, & comment enſuite cette cauſe miſe en jeu par l'ame, peut mieux produire la contraction que ſi elle étoit miſe en jeu par quelqu'autre moyen. On ſuppoſe » que les cellules des fibres » muſculaires ſont remplies d'un fluide » nerveux, & que ce fluide ou lymphe » nervale eſt fournie principalement » dans les grands animaux par le ſang

» artériel; & qu'ensuite l'esprit animal » animé ou lié par l'Etre suprême, a » la substance vraiment active, écar» te ou épanouit, pour ainsi dire, par » un acte de sa volonté, les particules » du fluide animal, d'où dépend le » mouvement expansif ou la con» traction ». Mais ne peut-on pas supposer avec autant de vraisemblance, que des corps brûlants ou piquants, qui agissent sur le cœur, ou autre muscle d'un animal nouvellement mort, peuvent déplacer en totalité ou en partie, le fluide nerveux qui remplit les cellules des fibres musculaires, & y réveiller le mouvement tout ainsi que le fait cet esprit animal, qu'on dit lié par l'Etre suprême à la substance vraiment active.

§ 13. Examinons la possibilité du fait, & voyons s'il y a quelque chose qui y répugne. La lymphe nervale est un agent physique, & l'expansion qu'elle reçoit dans le muscle qu'elle contracte, n'est autre chose qu'une modification de mouvement. Or une piqûre, une brû-

lure, qui déplace ou agite la lymphe nervale de certaines fibres d'un muſcle ou d'un organe, lui communique néceſſairement un mouvement ; par conſéquent, cette piquûre ou brûlure doit produire une contraction des fibres, par l'agitation ou déplacement de la lymphe nervale, tout ainſi que la produit l'expanſion ſuppoſée de cette même lymphe.

§ 14. Les Antagoniſtes de l'irritabilité ne nient point ces faits, » ils conviennent qu'on obſerve dans les ani» maux morts depuis pluſieurs heures, » mais encore chauds, des mouvemens, » des eſpèces de palpitations aux muſ» cles pectoraux ; & que lorſque ces » mouvemens s'affoibliſſent ou ceſſent, » on peut en exciter de nouveaux par des » piquûres.... qu'ayant enlevé le cœur » à pluſieurs eſpèces d'animaux vivans, » on l'a encore vû battre pluſieurs mi» nutes, & même pluſieurs heures après » cette ſéparation..... que les différens

» tronçons qu'on a fait d'une anguille
» vivante, jouissent des mêmes privilé-
» ges.... qu'ayant coupé la tête à une
» grenouille, & poussé un stilet dans le
» canal de la moële épinière ; 1°. du
» côté du tronc, on a fait contracter les
» muscles des extrêmités ; 2°. du côté
» de la tête, on a mis en convulsion les
» muscles des yeux ; qu'au lieu d'un sti-
» let on a introduit dans ces canaux
» moëleux, un instrument extrêmement
» pointu, & qu'il en est résulté les mê-
» mes effets qu'avec le stilet » ; mais
après être convenu de tous ces faits, on
nie la possibilité de leur existence indé-
pendante du sentiment, & c'est-là où se
trouve la discordance ou le point de la
difficulté. Les Adversaires de M. Haller
disent : » que quand on pique le cœur
» d'un animal vivant, ce cœur se con-
» tracte, parce qu'il sent ; & que ce n'est
» qu'en conséquence de sa sensibilité,
» que ce même cœur séparé de l'animal,
» se contracte encore sous la piquûre » ;

assertion qu'on prouve de cette manière : » la main qui pousse une roue, est la » cause qui excite en elle le mouvement » qui la fait tourner, comme la vie d'un » animal est ce qui donne à ses fibres » la sensation qui les fait contracter sous » une piquûre. Lorsque la main cesse » de toucher à la roue, elle continue » de tourner ; parce que le mouvement » que la main a excité en elle, y sub- » siste encore un certain tems. De mê- » me les fibres d'un animal mort qui se » contractent encore sous une piquûre, » nous prouvent que la sensation à cette » piquûre y subsiste un certain tems après » que la vie qui lui a fourni cette sensa- » tion, a cessé d'exister dans l'animal.

§ 15. Mais il est facile de s'appercevoir qu'il y a dans cette comparaison une pétition de principe, un raisonnement captieux & une contradiction avec soi-même.

Voyons d'abord la pétition de principe. » On dit que la vie d'un animal

» est ce qui donne à ses fibres la sensa-
» tion qui les fait contracter sous une
» piquûre ». N'est-il pas facile de voir qu'on met en fait ce qui devroit être en question : car la question est de sçavoir si c'est la sensation qui fait contracter les fibres, ou si la contraction ou l'irritabilité subsistent indépendamment de la sensation : & les Adversaires de l'irritabilité supposent ici que c'est la sensibilité qui fait la contraction ; par conséquent, leur conclusion qui est qu'il n'y a point de contraction sans sensation, doit nécessairement couler de leur supposition.

Considérons présentement le vice du raisonnement, & nous verrons sans peine qu'il vient d'une fausse comparaison. » Lorsque la main cesse de tou-
» cher à la roue, elle continue de tour-
» ner ; parce que le mouvement que la
» main a excité en elle, y subsiste en-
» core un certain tems ; de même les
» fibres d'un animal mort, qui se con-

» tractent encore ſous une piquûre,
» nous prouvent que la ſenſibilité à cette
» piquûre y ſubſiſte un certain tems,
» après que la vie qui lui a fourni cette
» ſenſibilité a ceſſé d'exiſter dans l'ani-
» mal ». Tout ce que ce raiſonnement préſente de plus plauſible, eſt qu'après la mort les vibrations par exemple du cœur, des artères, &c. qui ſont ſi fortes pendant la vie, pourroient durer quelques inſtans de plus juſqu'à ce que les vaiſſeaux élaſtiques ayant ſuffiſamment expulſé les liquides qui les diſtendent, il ſe trouveroit un équilibre entre la réſiſtance des liquides diſtendants, & le reſſort des fibres vaſculaires comprimantes: dans ce cas là, il y auroit quelque probabilité que l'ame agit encore par ſa puiſſance, ſi l'on n'avançoit pas, & qu'on ne ſçût pas, qu'on excite de nouveau ce mouvement qui a ceſſé dans les animaux morts depuis pluſieurs heures; mais comme le fait eſt vrai, la comparaiſon eſt fauſſe; parce que les vibra-

tions des fibres renouvellées plusieurs fois ne dépendent pas les unes des autres, & encore moins de la vie qui a cessé, comme les dernières rotations de cette roue dépendent d'une seule impulsion; par conséquent on ne peut pas dire que des vibrations renouvellées ressemblent à un tournoyement continué: pour que la comparaison fût juste, il faudroit laisser reposer cette roue, & la faire tourner autant de fois qu'on renouvelle les vibrations des fibres, & ensuite faire la comparaison des effets d'un nombre déterminé de piquûres, avec les effets d'un pareil nombre d'impulsions fournies à la roue, & alors on auroit un rapport, une comparaison, qui, à ce qu'il me paroît, ne favoriseroit point les Antagonistes de l'irritabilité. Je suppose par exemple, qu'on fît tourner une roue avec la main droite, & qu'ayant cessé de tourner, on la mît de rechef en mouvement avec la main gauche; pourroit-on dire que ces dernières rotations qu'elle auroit alors, dé-

pendent de l'impulſion qu'elle avoit reçue auparavant de la main droite. Si cela peut être prouvé, je conviens qu'on peut ſoutenir que les vibrations qu'on renouvelle dans les fibres des morts, dépendent encore de la ſenſibilité. Bien plus, je crois qu'avec le même raiſonnement, on pourra enſuite démontrer que le mouvement d'une bille qui va heurter les bandes d'un billard, dépendent moins de l'impulſion qu'on lui a imprimée avec la maſſe ou la queue, que de la ſenſation qu'en a reçue l'éléphant.

Quant à la contradiction, elle eſt exprimée en diſant : » que la ſenſibilité » ſubſiſte un certain tems après que la » vie a ceſſé d'exiſter dans l'animal ; » & enſuite, que l'ame ſenſitive ſuppoſe pour la vraie ſenſation, la préſence de la ſubſtance penſante ». S'il eſt donc vrai comme il n'y a pas à en douter, que la ſenſation n'a point lieu ſans la préſence de l'ame ; il eſt donc faux que la ſenſibilité ſubſiſte quand l'animal eſt mort ; par conſéquent, il eſt certain

que l'irritabilité qui subsiste après la mort, subsiste sans sensibilité. On dit ailleurs » que la liaison entre le cerveau & » les parties musculeuses, est nécessaire » pour la vie & le mouvement en géné- » ral; mais qu'elle n'est pas essentielle » à chacun des mouvemens en particu- » lier de ces organes; qu'elle n'est point » simultanée ou correspondante à cha- » cun des instans où s'exécutent ces » mouvemens ». Mais ces mouvemens indépendants de la liaison nécessaire à la vie, sont des mouvements indépendants de la vie : car rien ne subsiste ni ne peut subsister sans l'existence de ce qui lui est nécessaire; donc il y a des mouvemens sans vie, donc il y a des mouvemens sans sentiment; parce que la sensation suppose la présence de la substance pensante qui n'est pas dans le mort.

§ 16. Nous avons rapporté les principales raisons que donnent les Adversaires de M. Haller, elles nous ont paru

trop foibles pour mériter la préférence sur l'opinion contraire, que les faits & les circonstances qui les accompagnent, prouvent, si l'on peut le dire, démonstrativement. Ainsi on a vû tout ce qui pourroit être en quelque façon plausible dans le systême qui fait dépendre l'irritabilité des fibres de la puissance de l'ame. On a apperçu que cette opinion se trouve fausse, par l'existence d'une cause capable de produire cet effet, indépendamment de la puissance de l'ame; ce qui est démontré par différentes manœuvres qui renouvellent l'irritation nombre de fois après qu'elle a cessé & long-tems après la mort. Une autre raison qu'on donne, qui est que » la » mort est une expression fort équivo» que, que le tems de la séparation de » l'ame avec le corps est très-indétermi» né », fait présumer qu'on veut accommoder ses principes aux circonstances; puisque ceux-là même disent dans d'autres occasions où il n'est pas question

de l'irritabilité : » qu'on obſerve dans » les animaux morts depuis pluſieurs » heures, mais encore chauds, des mou- » vemens, des eſpèces de palpitations » aux muſcles pectoraux, & que lorſque » ces mouvemens s'affoibliſſent ou ceſ- » ſent, on peut y en exciter de nouveaux » par des piquûres ». Il me ſemble que dans cette façon de s'exprimer, » dans » les animaux morts depuis pluſieurs » heures », il y a bien du poſitif : cela ne paroît pas du tout une manière de s'ex- primer équivoque ni indéterminée. Par conſéquent, les piquûres qui renouvel- lent les mouvemens pluſieurs heures après la mort, ne peuvent pas être ac- compagnées de ſenſation, à moins d'a- voir recours à quelque reſtriction men- tale, ou bien de ſoutenir qu'on ſent in- différemment, mort comme vivant : On dit dans un autre endroit : » le principe » du mouvement des muſcles apporté » par les nerfs & les artères, réſide donc » néceſſairement dans l'organe ; il y ſub- » ſiſte

» ſiſte un certain tems ſans avoir beſoin » d'être reparé, & il y agit ſans une im- » pulſion propagée du cerveau, & par » un mouvement ſpontané ». Y a-t'il de l'impoſſibilité de mouvoir ce principe de mouvement qui réſide néceſſairement dans l'organe ? & ſi les piquûres ou la preſſion des nerfs de ces organes peuvent déplacer ou faire circuler dans les fibres ce principe de mouvement, comme les faits le prouvent ; n'eſt-il pas vrai que ce principe doit, comme principe de mouvement, mouvoir les fibres, quelle que ſoit la cauſe qui le mût lui-même ? C'eſt auſſi ce qui arrive dans l'irritabilité, une piquûre le pouſſe, le déplace, & lui a ſon tour agite les fibres ſans avoir égard à la cauſe qui l'a mû, ni à la ſenſibilité, ni à la vie, ni à la mort.

§ 17. On objecte encore par rapport au terme, en diſant : » qui dit irritabi- » lité, dit faculté d'être irrité, d'être » mis en colère. La colère eſt une paſ- » ſion, un ſentiment : ainſi leur vertu

» occulte (l'irritabilité) est une sensa-
» tion ou la suite d'une sensation ». Il est vrai que si par le droit d'un usage reçu, le mot d'irritabilité doit nécessairement donner l'idée d'une situation gênante ou souffrante de l'ame, ou enfin, un sentiment de quelque classe qu'il soit : alors ce terme est impropre, par cela seul que sa signification est trop étendue. Dans ce sens là, il réunit deux choses autant distinctes dans leur nature que dans l'esprit qui les conçoit aisément séparées ; il n'est pas plus de besoin d'avoir des idées de la sensibilité pour en avoir de la mobilité, qu'il est de besoin que les choses soient sensibles pour être mobiles. Ainsi ces différentes propriétés dont les parties sont douées, ou dont elles sont les organes, sont indépendantes les unes des autres & doivent être considérées séparément, quoique le mot en confonde le sens. C'est pour cela que le mot d'irritabilité n'étant pas un terme propre, on auroit pû donner

à l'ébranlement ou vibration des fibres dont il est ici question, une expression moins équivoque. Il s'agit d'exprimer l'idée d'un mouvement de certaines parties d'un tout auquel le tout participe; quand on fait l'épreuve sur certaines parties & d'une manière particulière; c'est-à-dire, dans les occasions où l'on peut mettre en mouvement toute la lymphe nervale de ce tout, comme quand on comprime ou pique le nerf diaphragmatique; pour lors, on agit à peu-près comme fait la volonté ou la cause des convulsions; c'est-à-dire, qu'on met en jeu toute la lymphe nervale du diaphragme, & le diaphragme est dans ce cas tendu ou convulsé. Ainsi il paroît qu'un de ces termes, *s'étendre*, *se crisper*, *se plisser*, *s'entortiller*, *se froncer*, ou quelqu'autre semblable, seroit propre à exprimer l'idée de cette espèce de mouvement dont jouissent certaines parties de l'animal, comme l'on exprime les différens mouvemens

de tout l'animal, par le terme de courir, marcher, sauter, glisser, rouler, ramper. En faisant usage d'une de ces expressions, on n'allieroit pas dans l'esprit deux propriétés différentes, on ne confondroit pas par le moyen d'un mot, la réalité distincte de deux choses; c'est-à-dire, l'idée d'une propriété avec celle d'une autre. Quelques-uns ont employé le terme de stimulabilité; mais je craindrois que ce mot qui est ici très-propre, n'eût dans quelque occasion le même défaut que le précédent.

§ 18. Pendant la contraction du muscle, ses fibres charnues sont froncées & plissées depuis un bout jusqu'à l'autre en manière de zigzacs très-fins. Dans son relâchement, ces froncemens & ces plissures s'effacent; par conséquent les cellules ou losanges des fibres musculaires se remplissent & se vuident continuellement en un nombre infini d'endroits à la fois, sans que nous en ayons aucun sentiment de plaisir ni de douleur,

& c'eſt ce que prouvent toutes nos fonctions. Un Muſicien ne ſouffre pas en remuant la langue pour chanter, ni un Danſeur en agitant ſes jambes pour danſer. Perſonne ne s'apperçoit des contractions naturelles de ſon cœur, ni des battemens de ſes artères; l'eſtomac & les inteſtins ſe dégagent du fardeau des alimens par leur mouvement périſtaltique, ſans qu'ordinairement il nous vienne le moindre ſentiment de ces mouvemens, de façon que l'exécution des mouvemens ſi amples & ſi apparents ſe faiſant ſans ſentiment, ſans que nous y penſions & malgré nous; nous ſommes portés à croire que c'eſt l'effet de l'irritabilité, dont l'aiguillon ſe trouve déterminé par la volonté ou par l'action méchanique, qui opére les mouvemens involontaires. Il n'eſt pas poſſible d'attribuer cet effet à autre choſe, puiſqu'on ne trouve point dans ces fonctions le moindre veſtige de ſenſibilité, quoiqu'elle dût être très-forte dans des mou-

vemens aussi étendus & aussi souvent répétés que ceux que quelques-uns de nos muscles font sans cesse.

§ 19. L'observation que nous a conservée Harvée, touchant le cas singulier où étoit le fils aîné du Vicomte de Montgomery, en Irlande, nous paroît une preuve très-positive de l'irritabilité sans sensibilité. On sçait que ce jeune homme avoit une très-grande ouverture à la poitrine, par le moyen de laquelle il étoit possible de voir & de toucher le cœur & les poûmons. Ce fait merveilleux & surprenant, rapporté au Roi Charles II, fut vérifié par Harvée & ensuite par le Roi, qui fut témoin du phénoméne. On voyoit sur un homme vivant & vigoureux, les vibrations du cœur & les mouvemens pulsatifs de ses ventricules. Le Roi porta le doigt sur le cœur, & Harvée lui fit remarquer que cette partie n'avoit point de sensibilité; car le jeune homme n'auroit pas sçu qu'on l'eût touché, s'il ne l'eût vû ou qu'il ne s'en fût apperçû par

la ſenſation de la peau extérieure. Cette obſervation curieuſe & intéreſſante, dit M. de la Martinière, premier Chirurgien du Roi, (*a*) faite il y a plus de cent ans, ſemble démontrer l'inſenſibilité du cœur, qui eſt l'une des parties du corps des plus irritables.

§ 20. Le ſpaſme ou convulſion qui eſt une contraction des muſcles, violente, involontaire & alternative, dépend du mouvement déréglé du fluide ſubtil ou lymphe nervale, § 12. qui paſſe par la cavité des fibres agitées par une cauſe inteſtine, qui fait l'office d'un ſtimulus extérieur. Laquelle cauſe dépend d'une infinité d'autres cauſes qui ſe trouvent dans le ſang, dans les artères, dans les meninges, dans le cerveau, dans les nerfs, dans les muſcles, dans le crâne & dans différens viſcères, d'où l'on doit inférer que les fibres ſont autant irrita-

(*a*) Mémoire ſur l'Opération du Trépan au Sternum, inſéré dans le tome quatrième des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie.

tables à leur intérieur qu'à leur extérieur, ou plûtôt, que les aiguillons extérieurs ne sont que l'occasion externe de l'irritabilité, en mettant en jeu l'irritabilité interne, qui est la plus exquise, la plus efficace, la seule qui produit des effets très-considérables, & sans laquelle l'externe n'auroit point lieu.

§ 21. Ainsi la lymphe nervale, qui dans l'état naturel sollicite sans cesse les fibres à la contraction, doit le faire avec plus d'énergie, lorsque son abondance, sa rapidité, son acrimonie ou autres qualités concourent de concert avec les causes irritantes externes, à exciter le mouvement dans tous les muscles en général, ou dans quelques-uns en particulier : aussi dans ces circonstances, vû le plus ou le moins d'ataxie des esprits, les effets de ces maux sont très-sensibles, les accidens fâcheux & rébelles & les causes difficiles à détruire.

§ 22. L'énumération des causes capables de produire les convulsions, n'est

pas ici néceſſaire ; il ſuffit d'y obſerver qu'elles ſont nombreuſes, qu'elles ſont différentes entr'elles, qu'elles attaquent indifféremment toutes les parties muſculeuſes, & que cependant, leurs premiers effets, leurs effets directs ſont toujours les mêmes, n'y ayant de variété que dans les effets ſecondaires, que dans les dégrés d'action & par rapport aux différentes parties convulſées, ce qui fournit le fondement du ſoupçon que la cauſe prochaine des convulſions eſt la même que celle de l'irritabilité & celle du mouvement muſculaire, miſe différemment en action, ſuivant la différente nature des diverſes cauſes éloignées.

§ 23. Il y a peu de parties dans les animaux vivans, qui n'ayent le privilége de les affecter par le ſentiment de plaiſir ou de douleur, quand elles ſe trouvent touchées, piquées, déchirées, tiraillées, tendues par un corps quelle qu'en ſoit la nature, & quelle que ſoit la cauſe qui le met en mouvement. On donne à

cette propriété que les solides ébranlés ont pour nous affecter ainsi, le nom de sensibilité, laquelle nous avertit par le sentiment de plaisir ou de douleur, que nous en recevons, de l'usage que nous devons faire de ces affections; c'est elle qui nous porte à rechercher les choses qui nous flattent ou qui peuvent nous être utiles, ou bien à éviter celles qui nous blessent ou qui peuvent nous détruire.

§ 24. Nous parlerons dans la suite des causes & des effets du sentiment de plaisir & de douleur; lesquels ne dépendent que de la sensibilité dont il est ici question; c'est pourquoi nous dirons seulement que la *pusillanimité* ou disposition craintive de l'ame, que la *philautie* ou l'amour propre disposent considérablement à la sensibilité, par l'attention continuelle que ceux qui sont douillets & timides, ont d'éviter jusqu'aux niaiseries qui peuvent leur nuire. Telles sont en général les personnes du

ſexe, les convaleſcens & ceux d'un tempérament foible & débile; de là vient que ces perſonnes qui ſont tout à la fois ſenſibles & réſervées, ſont ſujettes au dévoyement, qu'elles vomiſſent facilement par repugnance, par dégoût ou par dépit; que l'envie d'uriner les prend à la moindre peur, ou quand elles hazardent quelque démarche qui eſt pour elles de conſéquence; que les larmes leur coulent aiſément en riant ou par colère; que la voix & leurs membres tremblent au moindre excès de paſſion; que dans ces mêmes ſituations leur viſage change différentes fois de couleur, devient rouge, bleu, violet, pâle; enfin, ce ſont de ſemblables conſtitutions du corps & diſpoſitions de l'ame, qui diſpoſent aux maladies qu'on nomme *Noſtalgia*, *Erotomania*, *Satyriaſis*, *Nymphomania*, *Cacoſitia*, *Antipathia*, &c.

§ 25. La crampe occaſionne une douleur fort vive, une partie miſe trop

souvent en mouvement, devient très-sensible quand il faut continuer de la mouvoir ; les secousses des convulsions sont accompagnées d'une douleur assez forte, suivant la sensibilité de la partie convulsée, & la force avec laquelle elle se trouve convulsée. Par conséquent, dira-t'on la sensibilité des parties accompagne le mouvement : ainsi, le sentiment & le mouvement sont inséparables ; mais cela n'est vrai que par rapport aux parties devenues douloureuses, par rapport à la violence des mouvemens, à leur durée & à leur fréquente répétition & par rapport à la structure & délicatesse spéciale des parties mues. Car il faut observer que le mouvement propre à chaque partie est limité à une telle étendue, à une telle force & à une telle répétition ; & s'il arrive que ce mouvement s'étende plus loin, qu'il dure plus long-tems ou se répéte trop souvent, il ne sçauroit s'opérer d'une de ces trois manières, sans faire naître un

ſentiment de difficulté, de peine ou de douleur, parce qu'alors ce n'eſt plus la ſimple irritabilité qui opére, c'eſt une action forcée qui va au-delà des bornes de cette propriété, qui entraîne conſéquemment quelque choſe de plus que le mouvement ; c'eſt la ſenſibilité, vérité que l'action de tous les muſcles démontre journellement. Perſonne par exemple, n'apperçoit auçun ſentiment de l'action ordinaire des muſcles extenſeurs & fléchiſſeurs de la jambe & du pied ; mais ceux qui ſont forcés de faire de longs voyages à pied, ſans en avoir l'habitude, éprouvent des douleurs atroces dans ces mêmes muſcles, comme un chacun peut en avoir l'expérience devers lui.

§ 26. Pouvoir donner une idée fixe du ton, de la rigidité, de la flexibilité, de la ſolidité, de la mobilité propres à chaque partie, ce ſeroit jouir d'une connoiſſance qu'il ne paroît pas facile, pour ne pas dire impoſſible d'acquérir, quand même on n'auroit pas égard à la

variété individuelle, que le tempérament, l'âge, le sexe peuvent fournir; de-là donc doit naître la difficulté de décrire la force jointe à la foiblesse dont nos solides ont besoin; c'est-à-dire, de marquer exactement leur consistance positive & naturellement nécessaire à tous les âges, ce qui nous engage à parler de quelques-uns de leurs vices qui se trouvent communément joints aux maladies dont il est ici question. Ainsi par la description des effets de ces vices, on pourra se former une idée, si-non assez juste, au moins à peu-près suffisante pour concevoir l'état mitoyen ou la constitution naturelle des solides, telle qu'elle est quand on a la santé la plus parfaite, & le raisonnement le plus sain qu'il est possible à un chacun d'avoir.

§ 27. Les solides ne doivent être, ni devenir trop secs, trop fermes, ou trop roides, & encore moins avoir plusieurs, ou tous ces vices à la fois. On sentira

aisément les raisons pourquoi, en considérant seulement que de semblables constitutions peuvent dénaturer les sensations, rendre l'action des organes plus difficile, & par conséquent plus résistante aux objets qui les affectent, d'où il suit que leur office devient moins efficace, & peu propre à nous instruire promptement & fidèlement comme il est requis par l'harmonie établie par la nature, entre les qualités des objets & nos sens, ce qui falsifie ou pervertit l'instruction qui doit nous en venir; ou bien d'un autre côté ils sont eux-mêmes moins soumis & moins propres à exécuter les volontés de l'ame, ce qui altére & vicie le fruit de ses délibérations.

§ 28. Ceux qui s'apperçoivent avoir en eux quelque disposition à de pareilles constitutions, doivent éviter de mener une vie laborieuse & pénible, de faire aucun exercice qui les lasse & les fatigue trop, ne doivent point vivre d'alimens trop nourrissants, trop succulents,

ni qui fournissent un chile épais & tenace. Pareillement, la vie rustique, le séjour des régions trop froides ou trop chaudes, les voyages longs ou trop souvent répétés; c'est à-dire, tout ce qui enlève ou fait dissiper les parties aqueuses du sang, leur est contraire. Il en est de même des passions de l'ame; elles aménent la tension, le spasme des solides, tout ainsi que le font les spiritueux, les absorbants, les astringents, les diaphoretiques, les sudorifiques, & en général, tous les évacuants & tout ce qui échauffe par sa puissance ou par son action.

§ 29. Cependant, comme toutes ces choses ne sont que des causes déterminantes ou prédisposantes à quelques maladies de l'esprit, il seroit inutile de s'étendre sur tous leurs effets; c'est-à-dire, sur tous les phénomènes que présentent chaque organe, lorsque ces vices les affectent chacun en leur particulier, ou bien, lorsqu'il est général & répandu

indiſtinctement ſur toutes les parties du corps : ainſi en les conſidérant ſeulement dans les nerfs, nous obſerverons que les parties en ſont plus inſenſibles, quoique plus robuſtes ; que l'eſprit ſe dévelope plus difficilement, qu'il ſe trouve plus de réſolution dans les ſujets ainſi conſtitués ; ils ſont conſtants, entêtés, perſévérans dans leurs deſſeins, & ſupportent aiſément les travaux du corps, qu'ils font avec aſſez de vigilance ; mais rarement ceux de l'eſprit, qui leur répugnent.

§ 30. La moleſſe des parties dépend du contact trop foible, trop lâche & trop rare des fibres ſimples, § 2. qui ſont les élémens de nos ſolides. Ce foible contact ſuit du défaut des forces comprimantes, comme nous le prouvent les grandes chaleurs de l'Eté qui raréfient trop l'air, & les expériences faites dans le vuide. Mais communément, la moleſſe des parties vient de la diſette des fluides qui doivent remplir

& distendre les vaisseaux, ou de leur défaut d'action comme la lassitude, une joie extrême, ou une grande crainte le démontrent. Une vie oisive, sédentaire, une ame nonchalante, peu active, la stupidité, l'indolence outrée, des sommeils tout à la fois trop longs & trop souvent répétés, une constitution naturellement tendre & délicate, telle qu'elle est dans la plus grande partie du sexe & dans l'enfance, jointe à une manière de vivre trop efféminée & trop voluptueuse, en sont ordinairement les causes; à quoi concourt une boisson aqueuse, des alimens peu nourrissans, l'usage continuel des liqueurs non fermentés, les jeûnes, les grandes évacuations, & toutes les maladies chroniques. Ainsi, toutes ces choses, & en général toutes celles qui sont propres à favoriser le passage des liqueurs dans l'interstice des fibres, sont causes de leur molesse; parce qu'alors le contact des fibres est moins grand, il ne se trouve

plus qu'indiſtinctement dans différents points de la longueur des fibres, aulieu de ſe trouver exactement dans toute leur étendue.

§ 31. Les effets de la moleſſe des nerfs, ſont un affoibliſſement du ſentiment & du mouvement : auſſi les ſenſations légéres ſont comme perdues pour l'ame, parce qu'elles ne l'affectent & ne la déterminent qu'avec peine, elles ne lui donnent pas une exacte connoiſſance de ce qui ſe paſſe ſur les organes des ſens ; & pour l'acquérir, il faut que dans ces circonſtances l'ame ait beaucoup de déſirs, & qu'elle ſe faſſe plus de violence pour faire exécuter au corps ſes délibérations, afin de ſuppléer par l'énergie de la volonté à la moleſſe naturelle des parties : auſſi arrive-t'il ſouvent que les foibleſſes & les défaillances ſuivent les efforts des exercices violens que font quelquefois les perſonnes qui ſont & vivent dans la moleſſe. Si ce ſont les méninges du cerveau qui ſoient trop

lâches, ce vice rend insensible, stupide, engourdi, assoupi; & selon quelques-uns, c'est la cause de la démence. Les vaisseaux sanguins participant naturellement à ce vice, fournissent un pouls petit, une circulation moins rapide, à cause de cela tous nos mouvemens sont plus lents, la chaleur moindre, ainsi que la raréfaction du sang; les yeux sont moins vifs, l'habitude du corps est pâle: elle est en quelque façon pâteuse, flasque ou peu résistante au toucher.

§ 32. L'engourdissement est un état des solides, & principalement des nerfs qui les rend inhabiles à remplir leurs fonctions, tant celles du sentiment que du mouvement. Il exige que les impressions que les objets externes font sur nos sens, soient plus fortes qu'elles ne le sont ordinairement, afin de vaincre dans les organes l'inertie où l'engourdissement les plonge: il reconnoît pour cause une quantité sur-abondante de sérosité qui séjourne dans les vaisseaux du

cerveau, d'où vient la flaccidité, le peu d'action de ce viscère, ainsi que le peu de consistance du fluide animal, ce qui rend mol & lâche tout le systême nerveux, & dans ces cas, l'engourdissement est universel. La compression du cerveau ou de la moëlle épinière, soit qu'elle se fasse par des piéces osseuses fracturées déplacées, ou bien par des excroissances, des sarcomes, des skirres, produit le même effet; mais le plus souvent ces compressions viennent des liqueurs épaissies, stagnantes, accumulées ou raréfiées, qui remplissent, obstruent & distendent les vaisseaux du cerveau, & produisent ainsi des effets divers selon leur nature, d'où vient que le cerveau est sujet à l'inflammation, à l'hydropisie, à s'endurcir & à devenir plus ferme, suivant le caractère du fluide dominant; qui peut être, le sang, la lymphe, la sérosité, ou quelqu'autre humeur telle que le lait qui s'y porte par métastase.

§ 33. Les phénomènes que présen-

tent ces obstructions, ces engorgemens ou ces compressions, sont la lenteur des sensations, la pésanteur d'esprit, le défaut de mémoire & d'imagination, le penchant au sommeil, une indifférence pour les plaisirs & pour les peines, la diminution de l'élasticité, la lenteur du mouvement musculaire, une sécrétion plus abondante d'humeurs séreuses, l'atonie des parties : ce qui favorise l'accès & le séjour des sérosités dans leurs vaisseaux, ainsi que leur refroidissement. Cependant, il est plus ordinaire de voir que l'*Atrophie* suit cet état porté à son dernier dégré, plûtôt que la bouffisure.

§ 34. On peut trouver le moyen de remédier à ces deux derniers vices, § 30, 32, quand leurs causes sont du ressort de la Médecine, en faisant usage d'alimens nourrissans tels que les œufs, le lait, les bouillons de viande, le pain qui a bien fermenté, les vins austères dont il faut user souvent & en petite quantité. En augmentant le mouvement

des solides & des fluides, par le frottement, par la vection à cheval, en carrosse, sur mer; par la promenade, la course, & généralement par tous les exercices du corps; en faisant un usage prudent & modéré des remédes & des autres secours rapportés, § 27. où l'on n'oublira pas de joindre les médicamens acido-austères, & les spiritueux qui ont fermenté, ou tout autre moyen qui donne du ressort aux solides, de la consistance aux fluides, & rend la circulation libre, aisée, en détruisant les obstacles qui la gênent.

§ 35. L'application de tous ces moyens demande pourtant beaucoup de lenteur & de précaution. Il n'y a peut-être pas de cas où un changement subit soit plus dangereux; on ne doit donc en user que par dégrés, depuis le plus foible jusqu'au plus fort; & après que les vaisseaux ont acquis de la solidité, on doit faire beaucoup d'exercice, & le continuer selon qu'on le juge nécessaire

par l'exigence des cas. Aussi, est-il vrai qu'il n'appartient qu'à un observateur expérimenté de remédier à la laxité générale des vaisseaux & des viscères.

§ 36. Si l'on cherche à découvrir les vices ci-dessus, on ne doit pas s'attendre de trouver tous les symptômes que nous avons rapportés à un chacun d'eux. Personne n'ignore qu'il est très-rare que les vices & les maladies ayent une marche uniforme dans tous les individus. D'ailleurs, nous les avons communément décrits comme portés à leur dernier période, ce qui présente un tableau bien différent que celui qu'on en feroit en les décrivant dès leur commencement. Mais avec un peu de méthode & de réflexion sur ce que nous avons dit, il sera facile de reconnoître dans les occasions l'état des solides tel qu'il est.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

DES LIQUEURS.

§ 37. LES Liqueurs en général ſont des matières dont les molécules extrêmement petites, ſont ſi ſubtiles, ſi mobiles, & ſi foiblement unies, qu'il n'y a pas entr'elles de cohérence bien ſenſible, de façon que chacune d'elles obéit librement à ſon propre poids, ou céde à la moindre force. Cependant dans le corps humain, la fluidité de la plûpart des liqueurs qu'on y obſerve varie ſi ſenſiblement entr'elles, & eſt ſi ſouvent écartée de la deſcription que nous venons d'en faire, que la ſeule inſpection ſuffit pour en appercevoir la différence, & pour faire ſentir le beſoin d'une deſcription particulière de chacune d'elles; mais les bornes que nous nous ſommes preſcrites dans cet Eſſai, nous diſpenſent

d'entrer dans ce détail, qui d'ailleurs seroit inutile à notre objet. Je vais seulement rapporter ce que dit M. l'Abbé Nollet, dans sa première leçon, page 44, sur la fluidité & la liquidité en général, & je crois que ces notions & ce que nous dirons de quelques vices des humeurs, suffira pour remplir notre dessein.

§ 38. Enfin, dit ce célébre Professeur de Physique, la fluidité qui commence où les corps cessent d'être regardés comme solides, augmente jusqu'à la liquidité qui a elle-même des dégrés. On appelle corps liquides ou liqueurs, ceux qui sont en cet état, où leurs parties ayant un mouvement libre les unes sur les autres, obéissent avec une indépendance mutuelle aux efforts de leur pésanteur, ou à la moindre force qu'on employe pour les séparer, & leurs caractères les plus distinctifs sont de n'avoir d'autre figure que celle qu'on leur fait prendre dans les vaisseaux qui les contiennent, & de ranger leur plus haute surface dans un plan parallèle à l'horison.

§ 39. Les différens dégrés de liquidité dont parle cet Auteur, § 38. sont sensiblement apperçus dans nos liqueurs. Aussi y a-t'il dans le sang, comme le dit Boerhaave, certaines parties déja mues que la moindre force peut mouvoir comme les parties solides, polies, rondes; d'autres lentes, qu'une petite force ne peut mettre en mouvement, comme celles qui sont poreuses, angulaires, raboteuses, ou inégales & visqueuses, d'où il suit suivant l'hydraulique, l'hydrostatique & la méchanique, que les parties du sang qui ont été poussées avec la même force commune du cœur, ne circulent pas avec la même vélocité & la même égalité, ni suivant la même direction; car les premieres s'éloigneront du cœur en ligne droite, & avec une grande & constante vélocité, & les dernières auront leurs cours plus lentement, obliquement ou en arrière. Ainsi, puisqu'on sçait, tant par l'analyse chymique du sang, que par son origine & sa

séparation spontanée, qu'il est composé de diverses parties où matières qui s'exhalent en parties séreuses & fibreuses, il est sûr qu'il y a dans ces parties différentes, différente vélocité & aptitude à traverser les différens vaisseaux, & par conséquent, que le sang artériel très-délayé vers le cœur, s'épaississant peu à peu, perd de son mouvement, devient très-épais, très-visqueux à la fin des artères ou au commencement des veines, & fort disposé à boucher les couloirs, à former des empâtemens ou des concrétions qui approchent plus de la nature d'un solide que d'un fluide.

§ 40. Le trop ou le trop peu de liquidité que peut avoir toute la masse de nos humeurs, ou chacune d'elles en particulier, ou bien certains caractères âcres, salés, &c. qu'elles contractent, dépendent pour l'ordinaire des principes qui les composent, lesquels viennent originairement des alimens. Par conséquent, la variété des alimens apporte nécessai-

rement des changemens dans la proportion des principes des liqueurs, quelle que soit d'ailleurs l'uniformité apparente du chyle, du sang & de toutes les autres humeurs. Le plus ou le moins d'action des organes qui broyent les alimens, la nature des dissolvans, les différens mouvemens par lesquels les angles de chaque particule du sang sont émoussés, brisés, broyés, attenués, condensés, en passant & repassant par la circulation dans des canaux tortueux, pleins, coniques, fléxibles & fortement renitents, sont encore des causes qui concourent à porter de la diversité dans les liqueurs, en altérant quelqu'un de leurs principes, ou en empêchant le mêlange intime de ces mêmes principes, qui naturellement doit se faire.

§ 41. La cause la plus générale de la fluidité des liqueurs est l'air. Les expériences de Messieurs Hales, Boyle, démontrent dans quelle proportion il se trouve dans la sérosité, dans le sang,

dans le chyle, le lait, la bile, la graisse, la salive, &c. Cependant il faut ajouter à cette cause générale de la fluidité, l'action des solides qui est d'une nécessité absolue pour faire circuler des liqueurs aussi grossières, visqueuses & glutineuses, que le sont quelques-unes des nôtres qui perdent leur fluidité & se coagulent, dès qu'elles sont en repos. Cette action des solides est la systole des artères ou leur élasticité, § 6 & suivantes, qui seule leur fait reprendre leur première capacité, aussi-tôt que l'effort du sang qui les a distendues cesse; mais il y a des parties où l'expansion des artères est si insensible, & où par conséquent leur systole est si foible, & la circulation si lente, qu'il faut, dit M le Cat, des années entiéres pour que les liqueurs y fassent quelque pouce de chemin. Suivant les calculs de Verdries, il y a dans le corps humain des canaux si petits, que pour leur laisser écouler la pésanteur d'un grain de leur fluide, il leur

faudroit plus de cent ſoixante mille ans. Ainſi il eſt aiſé de comprendre qu'une circulation trop lente, fait que ſouvent les liqueurs s'amaſſent, s'accumulent & croupiſſent en certains lieux, ce qui diſpoſe les parties où cela arrive aux empâtemens ou concrétions, § 39, ou bien cela fait que ces mêmes liqueurs ſtagnantes ſe décompoſent, & que leurs principes ſe ſéparent & ſe déſuniſſent comme dans les cas précédents; § 40, mais par des cauſes qui agiſſent d'une manière différente.

§ 42. De quelque manière, § 40, 41. que les liqueurs ſe décompoſent, elles peuvent donner naiſſance à la putridité, à l'acrimonie acide, à la viſquoſité glutineuſe, & à pluſieurs autres vices du ſang & des humeurs: viciées par leurs impreſſions, elles produiſent enſuite le mouvement déréglé, § 20. du fluide nerveux, & les violentes contractions des fibres: § 21. d'où s'enſuit pluſieurs maux difficiles à guérir.

La putridité parvenue dans le sang & les humeurs, si elle est peu abondante, cause la dissolution, la consomption, la mollesse, § 30. des parties, la sur-abondance de sérosité, laquelle à la longue entraîne l'engourdissement & ses effets; § 32: si elle est trop abondante, elle cause plusieurs autres maladies toutes très graves.

L'acrimonie provoque l'irritabilité, § 10, sollicite les battemens redoublés des vaisseaux, & par-là augmente la rapidité du cours des liqueurs, d'où suivent les excrétions trop abondantes & la mollesse des parties, quelquefois le battement trop fréquent des vaisseaux, & la trop grande rapidité du cours des liqueurs empêchent les sécrétions, suppriment les excrétions & font que les humeurs qui doivent être séparées du sang & portées au dehors, se dévoyent sur quelques parties, gênent leurs fonctions & causent les maladies dont il est question dans cet Essai, & particulièrement l'hypocondrie.

La viſcoſité glutineuſe, lorſqu'elle eſt parvenue dans les humeurs, rend le ſang viſqueux, pâle, immeable, obſtrue les vaiſſeaux, donne lieu à des concrétions, § 39, rend l'urine blanche & preſque ſans odeur, la ſalive tenace, forme des tumeurs œdémateuſes, empêche les ſécrétions & produit par la diſſipation des parties les plus ſubtiles, la co-aleſcence § 3. des petits vaiſſeaux.

§ 43. Le ſang peut avoir ſon mouvement circulaire augmenté ou diminué.

La vîteſſe du ſang augmente dans tout le ſyſtême vaſculeux, ſi la quantité de ſang que le cœur pouſſe dans un tems donné augmente : or cette quantité de ſang augmente, ou parce que la contraction du cœur eſt plus grande, ou parce qu'elle eſt plus fréquente, ou à cauſe de l'une & de l'autre. Si donc la contraction du cœur eſt plus grande ou plus fréquente, ou bien l'une & l'autre, le ſang eſt pouſſé avec plus de force dans les vaiſſeaux qui doivent le rece-

voit ; les vaisseaux par leur élasticité § 6. réagissent avec plus de vigueur sur le sang, & par ces raisons, le frottement des solides & des fluides est plus grand, celui des parties du sang entr'elles est plus violent ; de-là vient que la chaleur s'allume dans toute la masse du sang, qu'il se desséche § 28. par la dissipation de ses parties aqueuses ; qu'il acquiert une viscosité propre à former des concrétions, § 39. ou qu'il se résout en sels volatils âcres § 42. & de plusieurs autres maniéres.

Le mouvement du sang est diminué par les raisons contraires de son mouvement circulaire augmenté, & la considération des effets précédents peut faire prévoir ce qui doit suivre de ce cas-ci, qui est entiérement opposé à l'autre.

§ 44. L'épaississement du sang se répete si souvent, qu'on le connoît très-bien dans la Pratique, & l'on est parvenu à sçavoir qu'il devient épais ; 1°. par coagulation, ce qui est l'effet des

acides ou du froid ; 2°. par inflammation, & alors il cause la pleurésie ; & en général, toutes les fluxions ; 3°. par congestion, & de-là naissent toutes les tumeurs froides. Les uns & les autres de ces épaississemens du sang, peuvent être joints à la sécheresse, à l'acrimonie, à la viscosité ou à la dureté de ses molécules, & produire par cette complication des engorgemens dont les effets combinés présentent pour le traitement deux indications à remplir. L'une est de diviser le sang pour lui rendre sa fluidité naturelle ; l'autre, d'enlever les sels qui le rendent acrimonieux, visqueux, &c. Ce qu'on dit des humeurs en général, peut souvent s'appliquer à chaque humeur en particulier.



CHAPITRE III.

De la connoissance que nous avons de l'ame.

Tangere enim & tangi, nisi corpus, nulla potest res.

Lucr. lib. 1. 355.

§ 45. COMME il est certain qu'une étendue ne se peut mesurer elle-même; que la lumière ne s'éclaire point elle-même: il est également certain que l'ame ne peut se connoître elle-même; mais elle connoît de quoi elle est capable, par la réflexion qu'elle fait sur ses Opérations, comme un œil qui ne pouvant se voir lui-même, se voit étant réfléchi par un miroir. Ainsi, on ne cherchera pas à connoître la nature de l'ame, ni quelle est son essence constitutive ou intérieure, puisqu'il nous est impossible de parvenir par aucun moyen à cette

connoissance ; & comment pourroit on acquérir l'idée d'une telle essence envers un être intellectuel ; puisque nous n'en avons pas une semblable pour les corps, qui sont soumis à l'examen que nos sens peuvent en faire ? A l'égard de ceux-ci, nous sommes bornés à la connoissance de l'essence nominale, qui nous donne seulement l'idée d'un sujet qui est le soutien d'un nombre plus ou moins déterminé d'idées simples, & la connoissance que l'on a des corps par cette essence, est d'autant plus parfaite que l'on a plus d'idées simples de leurs qualités & propriétés. Et comme l'idée de cette essence nominale nous suffit pour tous les besoins de cette vie : je crois de même qu'une pareille idée de l'essence nominale de l'ame, doit nous suffire pour connoître les causes qui empêchent ou troublent l'exécution de ses fonctions, en même-tems qu'elle nous suffit pour régler nos jugemens, pour diriger nos sentimens & nous conduire à la félicité.

§ 46. On demandera peut-être qu'est-ce que l'on entend par essence nominale de l'ame ? Je crois que de même que l'essence nominale des corps consiste dans l'idée d'un sujet qui est le soutien des idées simples des qualités Physiques ou Méchaniques, comme de l'étendue, pésanteur, divisibilité, fusibilité, figure, situation, conformation, connexion, &c. de même l'essence nominale de l'ame consiste dans l'idée d'un sujet actif, doué de la pensée & capable d'amour, de désir, de haine, de vouloir, &c. avec cette différence cependant, que les qualités Physiques des corps sont immanentes, & que ces diverses affections de l'ame sont transitoires ; puisqu'il est vrai que les unes ou les autres sont toujours absentes, l'ame n'étant jamais affectée de toutes à la fois, ayant seulement la puissance de s'en occuper quand elle y est forcée ou qu'elle le désire.

§ 47. D'ailleurs, si d'un côté nous considérons tant d'opinions qui ont de

tout tems partagé les Philosophes, cela ne servira qu'à nous prouver l'impossibilité qu'il y a d'acquérir aucune connoissance sur la nature de l'ame.

Ignoratur enim quæ sit natura animaĩ
Nata sit, an contrà nascentibus insinuetur.

Lucrece, lib. 1. 113.

Et quand même il n'y auroit à ce sujet qu'un de ces systêmes qu'on nous a donnés, je ne pense pas que nous en fussions pour cela plus instruits. Je suppose que tout le monde crût comme *Zenon* & *Panetius*, le plus célébre Stoïcien de son tems; que l'ame est un air enflammé: ou comme les *Manichéens* & *Flud*, que c'est une portion de la lumière céleste.

Igneus est ollis vigor, & cœlestis origo.

Virg. Æneid. lib. 6. 730.

Ou un vent délié comme les *Socin-niens*, ou le sang répandu dans le cœur, comme le crut *Empédocles*.

Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem.

Ciceron. Tuscul. Disp. lib. 1.

Purpuream vomit ille animam. . ..

Virg. Æneid. lib. 9. 349.

Ou comme *Aristoxène*, Musicien & Philosophe tout ensemble ; qu'elle résulte de l'harmonie de toutes les parties du corps, ainsi que l'avoit dit Platon.

Habitum quendam vitalem corporis esse
Harmoniam græci quam dicunt.

Lucrece, lib. 3. 100.

Ou comme *Xenocrate*, qui selon les anciens principes de *Pythagore*, a soutenu que l'ame n'avoit point de figure ; que ce n'étoit pas une espèce de corps ; mais que c'étoit seulement un nombre, ou enfin comme le disent *Démocrite* & les *Epicuriens* ; que c'est un air subtil composé d'atômes.

Par un obscur jargon, il veut expliquer l'ame,
C'est un souffle, une essence, une divine flâme ;

Il invente des mots aulieu de définir,
Et se perd dans la route, aulieu de l'applanir.

Je suppose donc qu'il y eût un accord général sur une de ces opinions : en sçaurions-nous mieux pour cela comment les actes de l'ame s'opèrent ? Avons-nous une idée de ce qui résulteroit d'un composé d'air subtil & d'atômes, &c. Serions-nous avec cette idée en état d'expliquer d'une manière satisfaisante une seule de ses Opérations, comme seroit le vouloir ou le non-vouloir ? Il faut convenir, comme le dit *Ciceron*, Tuscul. Disp. lib. 1 ; que l'ame à force d'être déliée, se dérobe aux yeux les plus perçans. (*Tanta sit ejus tenuitas ut fugiat aciem*). Que de toutes ces opinions, il n'y a qu'un Dieu qui puisse sçavoir quelle est la vraie. (*Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit*). *Ciceron* au même endroit : & qu'ainsi on ne peut point avoir d'idée claire de ce qu'est l'ame, ni de sa forme, ni de son étendue, ni du lieu où elle rési-

de. (*Quasi vero intelligant, qualis sit in ipso corpore; quæ conformatio, quæ magnitudo; qui locus*). Tant de systêmes qui ont été faits là-dessus, au lieu de nous éclairer, prouvent seulement que nous sommes dans une ignorance parfaite à cet égard.

§ 48. Si d'un autre côté nous jettons un regard sur tant d'infortunés que différentes maladies qui altèrent les fonctions de l'Entendement humain, retiennent dans les différents Hôpitaux; nous verrons que les Médecins ne sont pas plus heureux que les Philosophes, lorsqu'il s'agit d'expliquer l'union de l'ame avec le corps, pour en déduire les fonctions & reconnoître le moyen d'en corriger les Opérations altérées.

§ 49. A toutes ces preuves qui sont contre la possibilité de connoître l'essence constitutive de l'ame, on peut ajouter cet argument qui est péremptoire. Personne ne peut se flatter, disent les Philosophes, de définir une idée simple;

parce que pour la définir, il faut employer d'autres idées ſimples, qui n'étant pas elles-mêmes définies, ſont auſſi confuſes que celles qu'on veut définir, telles ſont les idées d'eſpace, d'étendue, &c. Or, enſuite ils diſent que l'ame eſt un être ſimple, qui ne peut nous donner qu'une idée ſimple : donc, à partir de-là, ſa nature nous doit être totalement inconnue. On en peut dire autant de chacun de ſes actes en particulier, comme du vouloir, appercevoir, &c. Ils ne peuvent pas être définis, parce qu'ils ſont des actes ſimples qu'on ne définit pas. M. *Formey* dit : qu'il reſte & reſtera toujours pour nous dans l'eſſence de chaque être ſimple, une obſcurité impénétrable, qui n'entraîne pourtant pas l'obſcurité des propriétés § 46. eſſentielles du compoſé qui en réſulte en tant que compoſé..... Ceux-là, continue-t'il, ſont donc dans une extrême erreur qui croyent que parce que nous jouiſſons d'une connoiſſance claire des êtres com-

posés, de l'assemblage desquels résulte ce monde matériel, nous devons être en état de pousser ce genre de connoissances jusqu'aux principes simples, & que l'une de ces choses entraîne nécessairement l'autre. M. *de Wolff* a fort bien établi le contraire dans cette proposition de sa Olychologie : *Ex confusis ideis partialium* (à quoi l'on peut ajouter: *& obscuris magis partialium*), *exurgunt ideæ claræ de integro subjecto.*

§ 50. Mais ce qui nous doit consoler, c'est qu'encore que nous n'ayons point d'idées de l'essence constitutive des corps, nous ne laissons pas de les employer efficacement aux différens besoins de la vie, par la connoissance que nous avons de leur essence nominale, soit en amolissant la dureté des uns, & en endurcissant la molesse des autres; nous extrayons de ceux-ci leurs parties inutiles ou nuisibles; nous ajoutons à ceux-là, afin de les rendre plus agréables ou plus efficaces : ce qui s'opére avec tant d'avantage, que la Médecine en consi-

dérant d'une part les altérations de nôtre corps, comme la trop grande tension des solides ou leur relâchement; le trop de fluidité des liqueurs, ou leur trop grand épaississement, &c. Et d'une autre part, voyant qu'il y a des corps relâchans, & d'autres qui sont toniques; que les uns sont incrassans & les autres incisifs; elle est venue à bout d'opposer si heureusement les qualités de ces derniers au vice des premiers; qu'elle se voit en quelque sorte la protectrice de nôtre santé, & la conservatrice de nos jours. Il est vrai que ce n'est pas toujours par une pareille combinaison d'idées qu'elle s'est procurée cet avantage; c'est souvent au hazard qu'elle en est redevable. Le kinkina, l'ipecacuanha, le mercure, &c. en fournissent des preuves; puisque ces remédes qui sont même des plus sûrs dont la Médecine se serve, n'ont d'abord été employés que par cas fortuit ou par analogie, & des succès inattendus ayant fixé sur eux l'attention de ceux qui s'en servoient,

on a répété les expériences, & l'on y a enfin remarqué une vertu spécifique, qui fut pendant plus ou moins de tems autant incertaine ou dangéreuse qu'utile; & cela selon qu'on en donnoit des doses trop souvent réitérées ou trop fortes, ou suivant les préparations qu'on avoit faites au malade : mais par des expériences répétées encore, on est enfin parvenu au point de les employer aujourd'hui, avec autant de succès que de certitude; ainsi de même que l'on sait par une combinaison semblable ou par l'expérience, que l'on peut changer l'état actuel de nos liquides & de nos solides, ou favoriser leur action foible & débile, pour rendre par-là leurs fonctions plus conformes aux loix de l'œconomie animale, & plus aptes aux actions & réactions qu'ils exercent réciproquement les uns sur les autres, en employant des médicamens d'une vertu opposée à leurs constitutions déréglées, ou en usant de ceux qui ont une qualité analogue aux vues qu'on se propose;

de même, dis-je, l'on peut ſeconder les fonctions de l'Entendement humain, ſoit en rendant aux organes qui ſont deſtinés à exécuter ſes volontés, la mobilité, l'agilité & la ſoupleſſe néceſſaire, ou pour trancher plus court, l'obéiſſance qu'ils doivent à l'ame; ſoit en corrigeant les déréglemens de ceux qui doivent l'avertir de ce qui ſe paſſe au-dehors de ſon domicile; car l'inexactitude, ou l'abus du devoir de ceux-ci, peuvent induire l'ame dans des erreurs qu'elle ne peut prévoir, lui ſuggèrer des préjugés qui ſouvent lui ſont nuiſibles, & qui la rendent honteuſe quand elle vient à découvrir l'abſurdité de ſes égaremens, & l'abus qu'elle a fait de la raiſon.

§ 51. Ces bévues ne ſont pourtant pas les ſeules qui donnent naiſſance aux fâcheuſes maladies dont il eſt queſtion dans ce Traité; celles qui viennent de l'imagination, de la mémoire & du jugement y concourent encore plus, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

§ 52. Mais il semble que pour procéder avec ordre dans la recherche des causes qui dérangent les fonctions d'un organe, il faut auparavant s'être mis au fait de celles qui les facilitent, & comment elles y procédent; en conséquence nous allons examiner les sensations, puisque ce sont elles seules qui instruisent notre ame, en lui procurant toutes les connoissances dont elle a besoin pour diriger nos mœurs & nous conserver la vie saine & sauve. Ainsi, nous verrons d'abord ce que sont les sensations en général, & quels sont les services qu'elles nous rendent, ensuite nous considérerons les sensations du plaisir & de la douleur avec quelques-unes de leurs modifications principales, chacune en leur particulier, après quoi nous finirons par un parallèle de ces deux dernières sensations, & par un petit examen de la fonction propre de chaque organe des sens, où nous joindrons quelques loix des sensations en général.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Des ſenſations en général.

Nihil eſt in intellectu quod non prius fuerit in ſenſu. *Ariſtotel.*

§ 53. LE premier inſtant de la vie de l'homme ſe trouve enveloppé d'une indifférence totale, même pour ſa propre exiſtence; les ſentimens confus qu'il éprouve de ce qui l'enveloppe dans le ſein de ſa mere, ne doivent lui ſembler que ſes propres modifications ou ſes manières d'être; privé, ou pour mieux dire, dans l'ignorance de l'uſage de ſes ſens, il doit être tout entier au ſentiment actuel qui l'occupe.

Cet Atôme immortel, ſans nature ſolide,
Privé de tous les ſens, n'eſt qu'un être ſtupide.

Sans deſirer aucun changement; s'il eſt bien, il ne peut pas ſouhaiter d'être mieux, ni craindre d'être plus mal; s'il

est mal, il ne peut pas non-plus souhaiter d'être bien, excepté qu'il n'ait déja la mémoire, & qu'elle ne lui rappelle qu'il a été autre chose que ce qu' il est, & qu'il étoit mieux ; car la mémoire est le seul moyen qu'il puisse avoir pour connoître qu'il a eu un autre état différent de celui par lequel il s'apperçoit qu'il est, & de la comparaison qu'il fait du sentiment actuel de son état, d'avec celui que la mémoire lui retrace naît le desir : ce qui nous montre qu'on ne peut former de desir que quand on a souffert au moins deux états, & que l'on conserve l'idée de changement, de durée ou de succession. L'état de plaisir & de douleur sont ceux qui nous sont les plus sensibles ; & le desir de passer du dernier au premier, est d'autant plus grand qu'on trouve de la difficulté à pouvoir y atteindre, ce desir porte sur les besoins de l'homme & sur l'effet de sa sensibilité, lesquels ne lui sont donnés que pour l'éveiller par dégrès, & le rendre attentif à

ſa conſervation. C'eſt pourquoi l'on dit que le deſir eſt excité dans l'action de nos facultés, par l'inquiétude que produit la privation d'un plaiſir, & qu'à cauſe de cela, l'ame eſt active quand elle ſe ſouvient d'un état paſſé, & paſſive dans la ſenſation actuelle

§ 54. Il ſeroit bien glorieux a l'homme, ſa condition ſeroit bien plus auguſte, ſa dignité plus élevée & plus honorable, ſi notre Entendement ne nous eût été donné qu'après avoir été embelli de la main de Dieu & enrichi des dons du Ciel. Mais on a beau chercher des preuves des connoiſſances dont on nous ſuppoſe pourvus de tout tems, il faut que notre orgueil tombe, & que nous convenions du beſoin abſolu que nous avons des organes du corps. Il eſt vrai que le corps étant conſidéré comme cauſe occaſionnelle de ce qui ſe paſſe dans l'ame, on doit conclure que nos ſens ne ſont qu'occaſionnellement la ſource de nos connoiſſances, & comme ce qui

se fait à l'occasion d'une chose, peut se faire sans elle, l'ame peut aussi acquérir des connoissances & avoir des idées antérieures à l'usage des sens, & indépendantes de leur secours, (*a*) elle peut leur commander, les modifier, en suspendre l'action ; & c'est effectivement ainsi qu'étoient les choses avant le péché : mais par notre désobéissance elles ont bien changé de face ; insensiblement

---

(*a*) Si Adam n'avoit pas eu des idées innées, il n'auroit pas donné un nom à toutes les espèces d'Animaux, ni sçu lier le cordon ombilical à Caïn, à Abel, &c. & la postérité se seroit perdue : s'il eût ignoré la fluidité de l'eau & la force du feu, il auroit pû se noyer ou se brûler. Caïn sans idées innées, n'auroit point sçû labourer la terre ; & Tubalcain, le septième descendant d'Adam, n'auroit pas sçu travailler avec le marteau, ni par conséquent faire aucun Ouvrage d'airain ni de fer ; d'où il faut inférer que c'est le péché qui a obscurci chez l'homme cette lumière naturelle, qu'aujourd'hui on n'observe point en lui.

depuis lors, nous avons été ſoumis à l'uſage des ſens, pour tout ce qui concerne la connoiſſance des objets Phyſiques (*a*) & celle de leurs propriétés & uſages, notre ame, loin de leur ordonner comme auparavant, eſt devenue paſſive quand elle prend connoiſſance de ce qui ſe paſſe hors de ſon domicile, & n'en eſt avertie que par des impreſſions faites ſur les ſens, & qu'on appelle ſenſations, (*b*) qui ſont immédiatement tranſmiſes juſqu'à ſon ſiége, par des

---

(*a*) C'eſt à l'égard des connoiſſances Phyſiques qu'on peut dire :

Les hommes doivent tout aux organes des ſens,
Leur miniſtère inſtruit leurs eſprits impuiſſans,
Par eux, en combinant, s'acquiert l'expérience,
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence.

(*b*) On voit qu'on n'entend point parler ici de l'induction ni de la réflexion, & encore moins de la moralité d'aucune action, parce que ces connoiſſances ne ſont aucunement du reſſort des ſens externes, les ſeuls dont il ſoit préſentement queſtion.

modifications de mouvement; c'est pourquoi les sensations doivent être regardées comme les effets variés & passagers des différentes causes qui agissent sur les sens, & par une suite naturelle, comme la source primitive de toutes les connoissances que nous avons des objets Physiques, en tant que nous n'en acquérons aucune qui ne soit suggérée par eux.

Sans eux, nous ne sommes pas les maîtres de nous procurer aucun sentiment que nous n'ayons pas encore eu, comme nous ne le sommes pas d'anéantir ceux qui subsistent; car tous naissent & cessent indépendamment de nous au gré ou à la détermination de l'agent qui les produit; & plus l'action qu'exerce cet agent est complette, forte & répétée, plus le sentiment que l'ame en reçoit est vif, distinct & parfait, le tout suivant que l'ame est actuellement douée de la capacité d'attention nécessaire, & que l'organe qui reçoit cette impression est bien constitué, sain & exercé.

§ 55. On nous opposera peut-être sur ce qui vient d'être dit touchant l'origine de nos connoissances, le sentiment de beaucoup de Philosophes qui, tant anciens que modernes, soutiennent que nous apportons en naissant des idées avec nous; que ces idées qu'ils appellent à cause de cela des idées innées, n'ont pas passé par les sens; que l'Entendement humain avoit été revêtu & orné de tous ces avantages dès son origine: telle, disent-ils, est l'idée que nous avons de notre Entendement même, des Anges, de Dieu, ou celles que nous avons de ces maximes ou notions communes que les Dialecticiens, appellent axiômes, tel que celui-ci; *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même-tems*, ou bien celui-ci; que *deux corps ne peuvent pas être en un même lieu.* Mais quoique donc la plûpart des anciens Philosophes, comme *Pythagore*, *Tymée*, *Socrate*, *Platon*, *Proclus*, &c. n'ayent pas connu ou voulu reconnoître les sens

pour la vraie source de nos idées, elle a pourtant été reconnue par quelques-uns d'entre eux, du nombre desquels est *Démocrite*, *Epicure*, & *Aristote* qui l'annonce formellement comme on le voit par l'épigraphe qui est à la tête de ce Chapitre : depuis ce tems-là, il y a eu toujours du pour & du contre touchant cette matière ; mais les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet Essai, ne nous permettent pas d'exposer les différentes raisons qui ont divisé tant de Sçavans ; nous nous déterminerons d'autant plus volontiers à suivre là-dessus l'opinion de M. *Locke*, que son systême paroît incontestable ; c'est, je pense, celui de tous les modernes, qui a traité le plus amplement cette matière, il a donné de si solides preuves contre les idées innées, qu'on pourroit les regarder comme des démonstrations. C'est conformément à cette opinion que le *Roi de Prusse* s'exprime dans l'éloge du jeune Prince *Henri de Prusse*, lue dans l'As-

ſemblée extraordinaire de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, le 30 Décembre 1767. » Notre Prince, plus » éclairé, ſçavoit que lui-même, ainſi » que tous les hommes, n'avoit reçu » en naiſſant, que la capacité de s'inſtrui- » re; qu'il falloit qu'il apprît ce qu'il » ignoroit, & remplît ſa mémoire des » connoiſſances dont il pourroit faire » uſage dans le cours de ſa vie ». Et ne pourroit-on pas penſer que *Deſcartes*, qui ſoutenoit que nous avons des idées innées, comme eſt l'idée du Soleil qui eſt dans l'entendement de l'Aſtronome, & qu'il s'eſt formée ſur ſes raiſonnemens & ſur ſes obſervations, ne les croit pourtant pas, puiſqu'il dit enſuite, qu'il n'y a point de différence entre cette idée & celle qui nous vient de dehors à la vue de cet Aſtre; d'où il a pû conclure à ce qu'il ſemble, que quand l'Aſtronome a aſſocié les idées ſimples qui doivent compoſer ſon idée aſtronomique, il n'a fait que raſſembler les différentes ſenſations

qu'il a éprouvées du Soleil, & qu'il opére ainsi avec beaucoup d'exactitude, & dans des biais ou positions bien différentes, pour ne se pas figurer un Astre qui ne répondroit point du tout à celui qu'il examine: il dit ailleurs, que l'idée même que nous avons d'un homme ou du Soleil, ne nous vient pas de dehors; mais que notre Entendement se les forme lui-même, après qu'il a été excité & ébranlé par de certains mouvemens corporels; devons-nous croire que ces mouvemens corporels, qui sont les sensations, ne fassent qu'exciter l'Entendement à se former des idées, & qu'ils n'en soient pas eux-mêmes, lorsqu'ils sont apperçus de l'ame. Si cela étoit, il y auroit à craindre que l'Entendement ne se trompât quelquefois, & qu'il ne se donnât l'idée du blanc par la sensation du noir, ou que quelque Astronome n'eût pris les glands d'un chêne pour les Satellites de Jupiter, & le sommet de l'arbre pour la Planete même. Ainsi, nous ne dirons

pas que notre Entendement se forme des idées ; mais que les idées sont les sensations mêmes qui nous viennent des sens, lorsqu'elles sont perçues par l'ame avec certaines modifications, ainsi qu'on le verra dans la suite.

§ 56. C'est pourquoi, si chaque sensation, quand elle est perçue par l'ame, n'étoit pas elle-même une idée, mais seulement une cause d'évolution qui donne à l'ame la conscience de ce qu'elle posséde, il arriveroit de deux choses l'une ; ou que plusieurs personnes qui éprouveroient une même sensation, ne s'accorderoient jamais par l'opposition que pourroient avoir chez eux les idées qui en naîtroient, ce qui seroit un grand obstacle pour le commerce de la vie, & le besoin qu'ont les hommes de se communiquer leurs idées ; ou qu'il seroit inutile que les organes des sens fussent meilleurs & mieux exercés chez certains Sujets, que chez certains autres, puisqu'il ne s'agiroit que d'avoir les sens, &

qu'ils fussent excités & ébranlés pour avoir une idée, laquelle étant donnée par le Créateur, ne seroit pas susceptible de plus ou de moins, seroit la même chez tous ceux qui éprouveroient la même sensation, & éclaireroit également & le Laboureur & le Philosophe. Il n'y auroit rien à retoucher, elle seroit immuable & conviendroit dans toutes ses dimensions avec celle qu'un autre Sujet auroit de la même sensation; & de combien s'en faut-il pour que cela soit? Le même Sujet n'est pas également affecté des sensations dans des tems différens; le préjugé, l'éducation, changent la manière de sentir, & font naître des idées différentes. Le Pere Mabillon, qui étoit si borné avant sa maladie, l'auroit été autant après sa guérison, si les idées innées constituoient notre sçavoir; cependant il en fut bien autrement, puisqu'il eut ensuite beaucoup d'esprit, de pénétration & d'aptitude pour les sciences: il est vrai qu'il fit un

marché d'or; mais il n'en auroit pas eu besoin s'il avoit eu des idées innées; il faut donc que les sens le servissent plus mal avant, qu'après avoir été malade: combien y a-t'il d'hommes qui devroient échanger leur santé avec une pareille maladie?

§ 57. Mais les idées, comme l'on verra ci-après, étant la seule lumière qui éclaire l'ame, les sensations sont aussi les seuls matériaux dont les idées soient formées: en effet, les idées sont à l'égard de l'ame comme la lumière d'un flambeau est à l'égard des yeux du corps; & les sensations sont par rapport aux idées, ce que la cire & la mêche sont par rapport au flambeau: elles sont également travesties en idées, tout ainsi que la cire & la mêche du flambeau se transforment en lumière. Si nous poursuivons un peu plus cette comparaison, nous y trouverons encore des exemples propres à nous faire concevoir certains phénoménes des sensations & des idées;

nous verrons que de même qu'il y a des matières combustibles qui s'enflamment d'abord & se dissipent en très-peu de tems; selon qu'elles se trouvent enveloppées de parties plus ou moins promptes à céder à l'action du feu, de même dis-je, nos sensations sont facilement transformées en idées, & s'impriment dans la mémoire, selon que les organes des sens sont plus exercés & doués de beaucoup de sensibilité pour être aisément ébranlés par les qualités Physiques des corps. En outre, plus les corps combustibles ont leur tissu serré & sont élastiques, & plus le feu qu'ils donnent est vif & pénétrant; de même plus il y a de tension & d'irritabilité dans les organes des sens, & plus aussi les sensations sont fortes & transmises sans déchet, jusqu'au siége de l'ame. Au contraire, les corps mols & qui ne sont point ou qui sont peu élastiques, brûlent le moins, & leur lumière est foible; & de même aussi un organe relâché ou en

collabeſcence eſt moins ſenſible, & la ſenſation qu'il éprouve fournit peu de lumière à l'ame.

§ 58. Nous abandonnons ce parallèle ; ſi à le pouſſer plus loin il y avoit quelque fruit à en recueillir, il n'appartiendroit qu'à des Sçavans. Nous nous bornons donc à ſuivre, autant qu'il eſt en notre pouvoir, l'uſage des ſenſations, & en continuant de les conſidérer comme le commencement & la fin de toute connoiſſance,

Invenies primis ab ſenſibus eſſe creatam
Notitiam veri neque ſenſus poſſe refelli.
. . . .
Quid majore fide porrò quam ſenſus haberi
debet ?

Lucret. Lib. 4, 480.

Nous les regarderons comme la ſource & le principe de toutes les Sciences, puiſque ce n'eſt que par leur voie & par leur entremiſe que nous vient tout notre ſçavoir, ce qui les rend enfin nos Maîtres.

. . . . . . Vià quâ munita fidei. . . . .
Proxima fert humanum in pectus, templaque mentis.

Lucret. Lib. 5, 103.

Carneade, qui disoit que c'est par la seule voie des sens que s'achemine toute notre instruction, s'écrioit contre *Chrysippe*, qui soutenoit le parti contraire : O misérable ! ta force t'a perdu ; je puis te convaincre d'erreur, en me servant de tes mêmes armes, de tes propres paroles. Il y en a quelques-uns qui, en parlant de l'usage des sens, disent que non-seulement l'ame a, par eux, une exacte connoissance de ce qu'elle sent ; mais que les sensations lui appartiennent comme des modifications d'elle-même ; que c'est en en distinguant ces diverses modifications qui la touchent, qui la remuent diversement, qu'elle voit & discerne les différents objets qui les lui occasionnent ; & ce discernement lorsqu'il est net &, pour ainsi dire, sans nuages, lui donne des connoissances

claires & évidentes. *Ciceron* prétend que c'eſt une opinion injurieuſe aux Dieux, que de refuſer toute confiance aux ſens, comme ſi nous n'avions reçu des Dieux que des organes faux & trompeurs pour ſervir aux fonctions de l'Entendement.

§ 59. Il y a des Philoſophes qui doutent que nous ſoyons pourvus de tous les ſens naturels, & qui ſoutiennent que nous ignorons le nombre & les facultés de ceux qui nous manquent, parce qu'il n'y a rien au-delà d'eux, qui nous puiſſe ſervir à les découvrir, & qu'un ſens n'en peut pas découvrir un autre.

. . . . . . Ideoque neceſſe eſt
Non poſſunt alios alii convincere ſenſus,
Nec porrò poterunt ipſi reprehendere ſeſe,
Æqua fides quoniam debebit ſemper haberi.

Lucret. Lib. 4, 497.

C'eſt pourquoi nous ne ſçavons pas quelles connoiſſances nous aurions de plus, ſi nous avions un plus grand nom-

bre de sens, ou que l'usage de ceux que nous avons, fût plus étendu. Il nous est impossible de concevoir quelle devroit être l'organisation des sens qui nous feroient appercevoir dans les corps, ces qualités qu'ils ont, & que nous appellons occultes; comme de celui qui nous instruiroit en quoi consiste la qualité qu'a l'Aiman d'attirer le fer, ou celle qu'a l'Opium de nous faire dormir. Nous ignorons totalement quelles seroient les sensations que ces qualités nous donneroient, & quels sont les moyens qui pourroient nous les manifester. Nos recherches & nos spéculations nous éloignent peut-être autant de la vérité, que l'Aveugle dont parle M. *Locke*, étoit éloigné de connoître les couleurs; cet Aveugle s'étoit flatté d'en acquérir une idée, sur-tout, de la couleur rouge, & après quelques réflexions & examens qu'il eut fait à sa façon, selon son pouvoir, il répondit :

que la couleur rouge avoit quelque analogie avec le ſon de la trompette. On ſent le prix de cette réponſe.

De leur eſprit borné la petite étendue,
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnue.

Epitre 5, à Dargens.

Et peut-être vaut-elle encore celle que nous ferions, ſi l'on nous demandoit pourquoi un Pouſſin craint ſi fort l'épervier qu'il n'a jamais vû, & ne craint pas une d'Inde ni une Oie qu'il voit pour la première fois ; l'Agneau ne craint pas d'approcher du Cheval ni du Bœuf, mais on ſçait de quelle diſtance il apperçoit ſouvent un Loup, & combien ſon abord l'effraye : d'où pourroient venir ces terreurs, ſi ces jeunes animaux n'avoient un moyen pour reconnoître la qualité hoſtile de leurs ennemis, qualité qui, ſans contredit, doit ſe manifeſter à eux par quelqu'un de leurs ſens. Et ſans vouloir approfondir en quoi elle conſiſte, il paroît qu'elle eſt découverte par l'in-

tervention des yeux. Il ne seroit pas plus surprenant qu'il y eût des animaux qui eussent la vue assez perçante pour découvrir des qualités que nous ne voyons pas, qu'il l'est qu'un jeune homme voye mieux seulement avec ses yeux, qu'un Vieillard avec des lunettes. Tout le monde sent la distance qu'il y a entre vue & vue, comme on sent la différence qu'il y a entre ouïe & ouïe. On loue beaucoup la délicatesse qu'avoient en général les Grecs & les Romains, pour la prononciation; & une bonne ou mauvaise diction les affectoit bien différemment; on en a un exemple dans *Philoxène.* Il avoit donné à débiter un Ouvrage de sa composition à un Orateur, & entendant que cet Orateur ne donnoit pas le ton qu'il auroit voulu à sa piéce, il le déconcerta par le bruit qu'il fit en cassant de la brique qui appartenoit à l'Orateur, & lui disant : je romps ce qui est à toi, comme tu corromps ce qui est à moi. Dans les deux harangues

qui avoient fait exiler *Eſchine* d'Athènes, & qu'il lut à Rhodes, à l'ouverture de l'Ecole d'éloquence qu'il y établit, on remarqua par l'applaudiſſement du Peuple, & encore mieux par le mot d'*Eſchine*, qui eſt d'autant plus louable qu'il eſt dit par un rival, quelles ſenſations peut produire un bon Orateur, quand ſon débit eſt ſoutenu par la violence des mouvemens, par le choix des paroles & la beauté de l'Ordonnance, joints à un ſtyle ſerré & nerveux. *Eſchine* débute par lire à ſes Auditeurs ſa harangue; elle fut très-applaudie, les grands éloges qu'elle reçut étoient le produit d'une ſatisfaction générale: mais quand ce vint à celle de *Demoſtène*, une joie encore plus forte ſe manifeſta partout, les battemens des mains augmentèrent, les acclamations redoublèrent ſi fort, que ce fut alors qu'*Eſchine* dit: Eh! que ſeroit-ce donc, ſi vous l'aviez entendu lui-même!

§ 60. Par ce qui précéde, on voit ai-

sément que non-seulement les sensations nous instruisent, mais qu'encore elles portent à l'ame des affections agréables ou désagréables; mais ces affections ne sont variées que selon que l'organisation des sens l'est aussi, par les différences qui naissent des tempéramens, de la sensibilité, de l'exercice, de l'âge, du sexe, & de l'éducation même, toutes circonstances qui influent sur la manière de sentir. Car dans l'hypothèse que l'organisation & l'exercice des sens fussent parfaitement les mêmes dans tous les individus, le sentiment qu'ils recevroient d'une action égale des mêmes corps, seroit exactement la même; & si cela étoit, les caractères des hommes se suivroient de plus près; le sçavoir de l'un, n'auroit de supériorité sur celui de l'autre, que selon que l'un d'eux seroit plus ancien ou plus actif que l'autre; les inclinations, les penchants seroient plus subordonnés; il seroit plus aisé de s'assûrer de la bonne ou de la mauvaise humeur

de ceux que l'on fréquente, parce que l'expérience nous auroit déja fourni une eſpèce de table qui nous apprendroit que telles circonſtances peuvent faire naître tels ou tels ſentimens. Mais vû ſeulement toutes les différentes conſtitutions, & cette vaſte diſtance qui ſe trouve dans deux ſujets, dont l'un ſemble naturellement *atrophié*, & l'autre eſt dans cet état de *polyſarchie*, qui conſtitue la plus forte corpulence ; il n'eſt pas poſſible que le nombre des dégrès qui ſe trouvent entre ces deux états, ne portent chacun une altération relativement notable au ſentiment & à l'exercice de l'ame, & que ſans compter toutes les circonſtances ci-deſſus, eux ſeuls ne ſoient capables de varier à l'infini les ſenſations, & par une ſuite néceſſaire, les caractères, & en conſéquence, devenir même l'origine de bien de préjugés. Il eſt vrai que s'il arrive ſouvent que de deux ſujets ou de deux freres qui ſont également & bien élevés & bien

organisés, l'un développe un génie supérieur, & l'autre reste fort au-dessous du commun ; cela dépend de l'une de ces deux choses ; ou du frein insensible & cependant réel, qu'on a originairement & sans le sçavoir, mis petit à petit au penchant naturel, pour le former & le mouler pour ainsi dire sur celui qui le dirige : alors, tandis que les connoissances de ce dernier restent informes, parce que son goût ne peut avoir ce qu'il desire, & qu'il rebute ce qu'on lui offre ; celles du premier, en qui des circonstances favorables ont manifesté un caractère analogue à celui qui le régit, s'accroissent, se développent, se nourrissent : & la disette des génies ne pourroit-elle pas dépendre d'une éducation trop monotone ? D'où vient donc que dans une classe nombreuse, il y en a si peu qui se signalent ? On répondra peut-être qu'il y a des esprits faux, de même qu'il y a des oreilles fausses, auxquelles la Musique est aussi indifférente

que

que du bruit. A cette réponſe, il y a deux répliques à faire ; l'une, que l'eſprit ne ſçauroit être faux, parce qu'il a été créé de Dieu :

Creavit Deus hominem ad imaginem ſuam.
Gen. cap. 1, *verſ.* 27.

Et qu'il ſeroit de la plus grande impiété d'attribuer de la partialité à Dieu.

L'autre, qui eſt auſſi une raiſon de la différence des génies, dépend d'une ſtructure différente du cerveau ou des ſens. Quoique cette différence ne nous ſoit pas ſenſible, & que pour la reconnoître, il fallût des yeux beaucoup plus perçans que nous n'avons, je demande s'il n'auroit pas fallu un bon microſcope à celui qui auroit voulu trouver le déſordre qui étoit ſurvenu au lobe gauche (*a*) du cerveau de M. Paſcal ; c'étoit

(*a*) Il faut obſerver en paſſant, que l'Auteur de cette remarque n'eſt pas équitable, en inculpant mal-à-propos la viſion de M. Paſcal,

un sçavant du côté droit, & il avoit toujours idée de voir des abîmes épouvantables du côté gauche, ce qui a fait dire de lui, qu'il étoit un grand homme d'un côté, & à moitié fou de l'autre, & que la sagesse & la folie avoient chacune leur appartement dans la tête séparés par la faux.

§. 61. Nous trouvons donc par-tout, que les sensations sont la cause de ce que l'ame se sent & se connoît, & qu'elle est privée d'elle-même lorsqu'elle est privée des sensations; & plus on réfléchit là-dessus, & plus on voit que tout

---

au lobe gauche de son cerveau, puisque l'erreur dans laquelle on dit que M. Pascal étoit, dépendoit du vice du lobe droit, ainsi que l'on peut s'en convaincre, en écartant les rainures de la moëlle allongée, où l'on voit l'entrelacement croisé des petites cordes médullaires, qui passent obliquement d'un côté à l'autre. M. Petit de Namur explique par-là, la paralysie qui arrive à un côté, en conséquence des affections du lobe du cerveau qui est au côté opposé.

le bien-être ou tout le mal être de l'ame, ne réside que dans les impressions agréables ou désagréables qu'elle reçoit passivement ; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas la maîtresse de se les procurer & de les choisir à son gré, puisqu'elles dépendent manifestement de causes qui lui sont entiérement étrangères. Mais aussi, quand les sensations sont apperçues, comparées & différenciées entr'elles, c'est alors qu'elles paroissent devenir purement spéculatives, qu'elles éclairent l'esprit, & qu'elles lui donnent des connoissances. Car une sensation uniforme qui provient d'un agent physique, & qu'on ne peut décomposer en aucune manière, soit qu'elle nous flatte ou qu'elle nous incommode, se borne par le sentiment que nous en avons, à nous faire sentir notre existence, & à faire le plaisir, le bonheur, la peine ou le malheur de notre être, selon que nous sommes gênés ou à notre aise, par la

perception qu'en a l'ame: de sorte que toutes les sensations, tant celles des sens internes que celles des sens externes, se réduisent au plaisir ou à la douleur; & toutes celles qui nous paroissent même les plus indifférentes, ne sont que des nuances, des dégrés, ou si l'on veut des racines de ces deux là, qui deviennent en même-tems les pivots sur lesquels tournent toutes nos passions, & dont on a voulu faire appartenir, l'une au corps & l'autre à l'ame; mais elles sont toutes les deux spirituelles ou intellectuelles, n'y ayant que l'ame qui sente.

§. 62. Il n'est pas hors de propos de remarquer que nous recevons le sentiment de plaisir & de douleur, par la voie de sensation & par la voie de réflexion, & qu'avec cela, si l'on examine les sentimens les plus légers qu'il nous soit possible d'éprouver, nous appercevrons toujours que tant ceux qui

viennent par ſenſation que par réflexion, ſe rapportent au plaiſir ou à la douleur & non ailleurs, puiſqu'il n'y a que ces deux manières de ſentir, d'où toutes les autres dérivent. Nous allons les examiner chacune ſéparément, pour voir dans quel état ſe trouve l'ame quand elle eſt affectée de l'un ou de l'autre ſentiment.



CHAPITRE V.

De la sensation du plaisir, & de ses principales modifications.

§. 63. SOUS le nom de plaisir, on doit entendre tout ce qui nous délecte; soit que cette délectation vienne des pensées de l'ame, ou de l'action de quelque chose sur nos corps; il n'y a que ces deux moyens qui nous le fournissent, comme nous l'avons dit §. 61, 62, quoique ce ne soit pas également & indifféremment. Les plaisirs qui nous viennent par voie de sensation, sont toujours subordonnés à l'intensité des causes qui les produisent, à la sensibilité de l'organe qui les reçoit, & à la liberté dont jouit actuellement l'ame d'y prêter son attention: & quand ces trois causes concourent ensemble, le sentiment qu'en a l'ame, est le plus vif qui

puiſſe être, en tant que l'action & la perception ſont ſelon l'ordre établi de Dieu, lequel il ne nous eſt pas poſſible de rendre plus efficace : au contraire, les plaiſirs de l'imagination qui peuvent être moins relatifs aux poſitions reſpectives de l'individu qui ſe les procure, ſont plus grands ; en ce qu'il peut s'en donner quand il veut, les fonder ſur le ſujet qui le flatte le plus, les accumuler autant qu'il deſire, les tailler, ſi l'on peut le dire, en plein drap, & les faire durer autant de tems qu'il le juge à propos ; & c'eſt ſans doute pour cela que *Socrate*, qui rendoit aſſez de juſtice à la volupté du corps, n'en préféroit pas moins celle de l'eſprit, comme ayant, dit-il, plus de force, de conſtance, de facilité, de variété & de dignité ; & c'eſt je penſe de cette diſtinction qu'eſt née cette envie & cette jalouſie, qu'on dit être entre nos plaiſirs, parce qu'on a reconnu qu'ils ſe choquent & s'empêchent l'un l'autre ; c'eſt au

moins ce que remarquoit *Alcibiade*, ce grand Sectateur d'*Epicure*, qui chassoit la Musique de sa table, parce, disoit-il, qu'elle lui en ôtoit la douceur, & le privoit de la sensualité qui y est attachée; & le vieux *Crassus*, qu'on ne vit jamais rire, en donnoit pour raison, que ce plaisir lui rendoit les autres trop insipides.

§. 64. Il est pourtant vrai que s'il y a des hommes à qui un seul plaisir bien savouré, suffise & les occupe même, il y en a d'autres à qui il en faut plusieurs pour les satisfaire. *Chrysippe* avoit coutume d'en joindre deux; à la vérité, il y en avoit un, que s'il est vrai qu'il en fût, comme l'on le dit, il devoit être fort léger; il consistoit dans un fretillement perpétuel des jambes qu'il se permettoit lorsqu'il goûtoit quelque douceur, & principalement le plaisir de la table; & c'étoit si exact, que sa Servante croyoit que c'étoit un effet du vin, & disoit que son Maître étoit singulier

de s'enivrer plûtôt par les pieds que par la tête. *Xercès* n'étoit pas ſi modéré que cela, il ne ſe contentoit pas de deux plaiſirs : on rapporte qu'il étoit ſans ceſſe enveloppé de toutes les voluptés humaines, & s'en alloit propoſant un prix à qui lui en procureroit d'autres. Il fut heureux de ne pas ſuccomber ſous ſes paſſions, peut-être plus voluptueuſes que ne furent celles de *Cornelius Gallus*, *Préteur*, de *Tigillinus*, Capitaine du Guet à Rome, & de *Speuſypus*, Philoſophe Platonicien, qui eurent le malheur de ne pouvoir ſupporter tout le fardeau des embraſſemens amoureux auxquels ils étoient ſi ardemment adonnés, & ſuccombèrent ſous cet excès de raviſſement convulſif qui les ſuit. Et en effet, ſi l'on imagine les organes vitaux ſaiſis un peu trop de tems d'un plaiſir pareil à celui-là, porté à ſon point le plus exceſſif, il eſt aiſé de comprendre qu'ils doivent fondre ſous le poids, & qu'ils ſont incapables de ſoutenir une ſi

universelle, si pure & si constante volupté; alors tout est en nous si perclus & si ravi, qu'aucun autre organe ne sçauroit faire son office, & l'ame dans ce moment préoccupée par le sentiment, ne peut nullement avoir aucune pensée des choses absentes.

Elle paroît s'être retirée au-delà de la portée des sens, c'est pourquoi l'on dit que cette passion est vicieuse & déraisonnable, & qu'étant parvenue jusqu'à l'excès, elle nous maîtrise au point que toutes les Opérations de l'esprit semblent anéanties.

Quis non malarum quas amor curas habet
Hæc inter obliviscitur? . . . .

Horat. Epod. 2.

§. 65. Un amour modéré rend alerte, gai, facilite la transpiration & les autres sécrétions, par-là il devient avantageux à la santé, & souvent à l'esprit, en aidant ou forçant pour ainsi dire, l'imagination à se développer; & au contraire, s'il est cause d'une joie trop

constante, il affoiblit, altère les digestions, amene l'insomnie, le pica, le dégoût, la nostalgie, & à la longue, trouble la circulation, rend tabide, & enfin, s'il devient trop violent, ou que l'on se prête trop à suivre & à écouter son langage, il occasionne l'Erotomanie, la Nymphomanie, le Satyriasis, & autres maladies graves & difficiles à guérir, lorsqu'on a le malheur de n'en pas arrêter le progrès dès leur origine.

§. *66.* Mais comme il y a une très-grande affinité entre les plaisirs des sens & ceux de l'imagination, & qu'il est même rare que les uns aillent sans les autres, nous allons considérer le bien-être de l'ame en général, sans avoir égard si ce bien-être nous vient par voie de sensation ou par voie de réflexion.

Ainsi, nous disons que l'on doit considérer comme un bien, tout ce qui est propre à diminuer la douleur, à produire le plaisir ou l'augmenter, à procurer ou à conserver la possession de

quelque bien, & d'éloigner de nous ce qui peut nous faire du mal ; d'où il est aisé de voir que le plaisir est le pivot sur lequel tournent tous les dégrés de sentiment de l'appétit concupiscible, qui n'en sont que des modifications ou des nuances.

Le plaisir le plus foible est où la sensation commence avec le moins de force possible : l'impression qu'il fait, semble se concentrer dans l'organe ; ce n'est pour le sens qu'il affecte qu'un léger *chatouillement*, lequel à peine est apperçu qu'il disparoît ; il est comme un éclair, qui nous donne un peu de lumière fugitive avec laquelle l'on ne peut voir, parce que son départ est trop près de son arrivée ; mais quand un plus long séjour de ce plaisir nous a comme fait passer de l'état d'insensibilité (*apathie*) au sentiment, alors l'activité de l'ame s'accroit, elle l'entraîne à examiner le plaisir, & cet examen semble le lui augmenter ; d'où naît ce contentement que

nous avons ſans cauſe apparente, & qu'on appelle *gayeté*: dans cet état de gayeté, ſi les doux mouvemens des organes ſe répétent encore, ſi de flateuſes fictions diſſipent tout le reſte de méſaiſe qui pourroit incommoder l'ame, elle ſe trouve alors captivée par l'idée que la jouiſſance d'un tel bien lui donneroit du plaiſir, ou que ſon abſence lui ſeroit fâcheuſe, & cela s'appelle *deſir*. Lorſque ce que l'ame deſire lui arrive ſans qu'elle ait été déçue en rien, elle eſt dans l'état qu'on appelle *ſatisfaction*, & c'eſt même *félicité*, ſi elle en peut jouir long-tems ſans craindre qu'il lui ſoit ravi. Quand le langage muet du plaiſir occupe trop fort l'ame, qu'elle en eſt pénétrée au point de n'être plus la maîtreſſe que de treſſaillir & de ſavourer les traits qui la perçent, cela s'appelle *joye*; & ſi dans cette poſition dont l'ame ne fait que déſirer la durée, & que ceſſant de penſer, elle ne fait que ſentir, il ſurvient au corps un accablement qui

lui soit cher, & qu'une ravissante convulsion des nerfs augmente son extase; dans ce cas, elle ne peut & ne sçait que se tenir coie, c'est la *délectation*. L'expérience a fait voir, § 64, que la trop longue durée de cet état a souvent donné la mort à ceux qui ont trop cherché à goûter la vie : l'on sçait que tous les sens enyvrés de cet excès de volupté, sont dans des transports qui équivalent à ces vertiges, qui rendent leur usage incertain ou nul : les organes alors paroissent avoir totalement oublié leur office, le cours du fluide animal est suspendu, & tout en général semble avide du plaisir: de-là on doit conclure que les solides, Chap. I. tombant en symptose, leur action seroit pour toujours anéantie, si elle ne leur étoit bientôt rendue, comme elle l'est pour l'ordinaire, ce qui arrive pourtant petit-à-petit : ainsi qu'il le paroît par l'affaissement ou par le sommeil, qui souvent succéde à cette forte émotion, & en répare tout le désordre.

§ 67. Si l'on demandoit si ce qui fait la félicité ou la joie de Paul, fait aussi la félicité ou la joie de Pierre, on répondroit que non, puisque par l'expérience, par la considération de ce qui a été dit § 54, 56, 60, & par les raisons qu'on en peut aisément déduire, l'on peut démontrer que les divers états du corps donnent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, différens goûts à l'ame aussi-bien qu'au palais; un chacun sait qu'il seroit difficile de contenter tous les hommes avec un même mets, & qui plus est, le même homme devient friand dans un tems de ce qu'autrefois il ne pouvoit souffrir; ou bien il déteste dans une occasion ce qui dans une autre le flattoit le plus. Ainsi des causes de cette variété & vicissitude des goûts naissent aussi l'inconstance & les différentes passions, d'où il faut inférer que par rapport à nous il n'y a aucune chose qui soit absolument bonne & qui cause nécessairement du plaisir à tous.

Expediam ; querere, aliis quod triste & amarum est,
Hoc tamen esse aliis possit predulce videri.

Lucret. lib. 4. 635.

Il est assez ordinaire de voir des hommes s'ennuyer de certaines choses qui font des amusemens singuliers pour d'autres. Ce qui prouve l'impossibilité qu'il y auroit à trouver un moyen propre à manifester le goût positif d'un chacun, & qui peut régler la quantité de plaisirs nécessaire à chaque individu : par conséquent, la meilleure façon de se régler pour en faire usage, c'est de ne les point suivre ni fuir, de les recevoir gracieusement comme ils viennent, & sur-tout de ne les pas violenter ; car il y a autant d'injustice, & l'on se fait autant de tort de les prendre trop à cœur, que de les prendre à contre-cœur.

§ 68. En prenant les plaisirs trop à cœur, il en naît un air de gémissement & de plainte qui semble faire mourir d'angoisse.

Tormenti genus omnis amor. . . . . .

Anti-Lucret. lib. I.

De là vient, selon Montaigne, que communément la profonde joie a plus de sévérité que de gayeté;

. . . . Si fervidus optes
Emoreris. . . . .

Ibid.

Que le grand contentement a plus de flegme que d'enjouement.

Ipsa felicitas se nisi temperat, premit.

Seneca.

Au lieu que d'en prendre simplement une mesure convenable, de n'en faire qu'un usage réglé, cela rend enjoué, anime tout le corps, donne de la pénétration & beaucoup d'essor à l'imagination. Par exemple, le plaisir de l'amour est toujours gai, vif, il échauffe & rend alerte; il est propre à dégourdir un esprit & un corps pesant, & à procurer de la bonne humeur, même aux taciturnes, desquels à peine l'on peut arracher

un méchant sourire. *Anacreon* disoit que dans son âge avancé, il en retiroit encore de la vigueur ; & *Socrate* raconte que lui étant arrivé dans ses vieux jours d'approcher son épaule & son visage de l'épaule & du visage d'un objet amoureux pour lire dans un même livre, qu'aussi-tôt il sentit une piquûre & un chatouillement à cette épaule, qui se glissa jusques dans son cœur, & lui causa une démangeaison continuelle pendant cinq jours, ce qui lui fit regarder cet attouchement fortuit comme un feu qui alla échauffer & éveiller son ame réfroidie & énervée par l'âge.

§ 69. De prendre les plaisirs à contre-cœur, ils nuisent plus qu'ils ne servent ;

. . . . . Vel si tepidus, nil carpis amœni.
Anti-Lucret. lib. I.

Ils rendent l'esprit maladif, le rebutent de ceux qui, dans l'occasion, sont nécessaires à la santé, ou qui en l'aiguillonnant, l'aident à supporter patiemment & sans se rebuter, les embarras

de la vie. En général, ils ſont un ſecours qui nous devient abſolument néceſſaire. Sans eux, l'ame ſeroit toujours ſans conſolation ni eſpoir, elle auroit ſans ceſſe à lutter contre la gêne & la douleur, & indiſpenſablement avec le tems, elle ſeroit, pour ainſi dire, énervée & entierement découragée : auſſi a-t'on eu raiſon de dire, que ce n'eſt pas être ſage que de vouloir ſe ſevrer de toutes les délices que la nature peut nous offrir. Ceux qui témérairement haſardent une pareille entrepriſe, doivent ſçavoir que c'eſt une foible lutte que celle de l'art contre la nature, & que la peine qu'ils ſe donnent pour combattre, eſt la plûpart du tems priſe en vain. Outre cela, jouit-on de quelque douceur qui n'ait été achetée au prix de quelque mal? & celle qui flatte le plus, n'eſt-elle pas toujours mêlée de quelque aigreur ou incommodité?

. . . . . . Quoniam medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

Lucret. lib. 4. 1126.

Le plaisir le plus séducteur
Dont l'ame puisse être ravie
Laisse un vuide dans le cœur:
On éprouve encore qu'il soupire
Pour d'autres biens, d'autres plaisirs;
Ce sont toujours nouveaux desirs:
Est-on heureux quand on desire?

M. Ducasse, sur la Retraite Philosophique.

Voici d'où vraisemblablement cela dépend; ou du défaut des organes, qui alterent & changent les effets de la cause du plaisir, & par-là donnent une certaine amertume à une chose qui par elle-même doit être fort douce.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acessit.

Horatius.

Ou bien, du défaut d'éducation & du préjugé, qui rendent l'esprit inconstant & versatile, en lui présentant dans un

tems comme fastidieux, ce qui dans un autre l'auroit flatté.

§ 70. Pour conclusion j'ajouterai à ce ce qui a été dit § 67, sur la façon de régler l'usage du plaisir, la réponse que fit le Philosophe *Panetius* à un jeune homme qui lui demandoit s'il sieroit bien au sage d'être amoureux. Laissons-là le sage, lui répondit-il; mais toi & moi qui ne le sommes pas, ne nous engageons point en chose si émue & si violente qui nous asservisse à autrui, & nous rende contemptibles à nous. Ne nous fions point à chose de soi si précipiteuse, excepté que nous n'ayions une ame qui puisse en soutenir les venues & en rabattre par sa prudence toute la fougue.



CHAPITRE VI.

De la Sensation de la Douleur & de ses principales modifications.

§ 71. Sous le nom de douleur on entend tout ce qui incommode ou affecte désagréablement l'ame, en lui donnant le déplaisir de voir que l'action par laquelle elle gouverne le corps est empêchée par le trouble qui arrive dans son tempérament. *Cum afflictiones corporis molestè sentit (anima) actionem suam qua illi regendo adest turbato ejus temperamento impediri offenditur, & hæc offensio dolor vocatur.* S. August. de Genesi, ad Litteram, lib. 7. C'est elle qui en faisant partie de notre présente misere, nous prive des plaisirs que nous sommes capables de goûter : elle est occasionnée, ou par toutes les causes qui débilitent & tendent à éteindre l'ac-

tion du principe vital, en apportant de la difficulté dans l'exécution des fonctions nécessaires à la vie, ou par les passions qui s'emparant de notre ame, lui font des impressions fâcheuses ; telle est la démangeaison d'acquérir des honneurs, des richesses, & celles de l'apétit irascible, comme la colere, la haine, la jalousie & mille desirs irréguliers qui deviennent naturels par la mode, l'exemple & l'éducation.

§ 72. D'où il est facile de reconnoître deux sources dans la douleur, comme dans le plaisir, dont l'une tire son origine de la sensation & l'autre de l'imagination. La douleur qui dépend de la sensation vient, ou de la tension forcée des fibres, soit que cette tension reconnoisse une cause alongeante ou contringente, ou elle vient tout à la fois de leur trop d'élasticité, de leur constitution tendre & délicate, & de la grande sensibilité des organes, dont l'exercice suppose l'impression de l'objet, l'ébran-

lement des nerfs, & le transport de cet ébranlement dans le cerveau, soit qu'il se fasse par vibration ou par reflux; & les effets qui résultent de toutes ces causes sont 1°. un sentiment plus vif, en conséquence des mêmes impressions; 2°. il y a aussi plus de promptitude dans les actions des personnes ainsi constituées; 3°. l'imagination est plus vive, la haine, la colere, l'amour, la joie, la tristesse, en un mot, toutes les passions sont plus fortes, & les affectent, & plus violemment & plus promptement; 4°. le mouvement est plus facile à exciter chez ces personnes-là que chez d'autres, & les changemens que les objets produisent dans le corps sont plus considérables.

§ 73. La douleur que ressent l'ame des pensées qui l'affligent, des tristes réflexions qui l'occupent, semblent à la vérité moins vive & moins cuisante que celle qui vient par sensation; mais elle n'en est pas pour cela ni moins accablante,

blante, ni moins dangereuſe, outre que ces effets ſont ſouvent plus traîtres & plus funeſtes : c'eſt au moins ce que l'expérience a démontré bien des fois. Après la bataille qui ſe donna ſur le Danube, autour de Bude, M. *Raiciac*, Seigneur Allemand & de rare vertu, ayant vu ſon fils qui étoit reſté dans la défaite parmi les morts, demeura ſtupéfait & ſans témoigner aucune compaſſion comme les aſſiſtans; il ſe tint debout ſans rien dire, ſans cligner les yeux, & n'étoit préoccupé qu'à contempler le corps; ce qui dura juſqu'à ce que la véhémence de l'affliction l'eût renverſé par terre, où il reſta roide mort. On rapporte que *Diodore* le Dialecticien mourut ſubitement par la honte qu'il eut de n'avoir pas pû développer & répondre à un argument qui lui fut fait dans ſon Ecole en public. L'Empereur *Théophile* ayant perdu une bataille contre les *Agarenes*, en fut ſi étonné & ſi tranſi, qu'il ne pouvoit plus s'enfuir; *adeo pavor etiam*

auxilia formidat; jusqu'à ce qu'*Emmanuel*, l'un des principaux Chefs de son armée, l'eût secoué & pincé comme pour l'éveiller d'un profond sommeil, en lui disant: si vous ne me suivez, je vous tuerai; car il vaut mieux que vous perdiez la vie que d'être fait prisonnier, & perdre avec vous l'Empire. Des exemples comme ceux-là ne sont pas communs. Cependant il y a peu de gens qui ignorent les mauvais effets des chagrins, de la tristesse, de la peur, puisqu'il n'arrive que trop de voir des fausses couches, des fievres malignes, des épilepsies produites par ces causes; les peines d'esprit, les afflictions amenent souvent des diarrhées, des fievres erratiques & des atrophies, quand elles sont de durée; la haine un peu trop constante va rarement sans être accompagnée, ou de maux de tête, ou d'insomnies, ou de délire; & les obstructions, les affections hypocondriaques sont pour l'ordinaire précédées d'une

longue tristesse ou de quelque chagrin vif & permanent, sources assez fréquentes de la manie, mélancolie, &c. & c'est sans doute pour ces raisons qu'on dit, *magis nocet nimius animi affectus quam nimius corporis motus*. M. de Sauvages, *Patologia*, *p.* 192.

§ 74. Nous abandonnons le détail des sentimens de douleur que la voie de sensation & la voie de réflexion peuvent nous causer chacune en leur particulier, pour en examiner les effets en général; ce qui est d'autant plus aisé à exécuter, que toutes ses nuances sont facilement remarquées par l'homme le moins sensible. Il n'y en a aucun qui ne sache que la moindre des maladies se fait mieux sentir que la santé la plus parfaite; que notre bien-être n'est que l'entiere privation du mal, & que c'est même avoir le plus de bien qu'on puisse, que de ne pas souffrir aucun mal.

Nimium boni est, cui nihil est mali.

Ciceron. Tusc. Q. l. 4.

En considérant la misere de notre condition, nous voyons que nous avons plus à fuir qu'à jouir; c'est-à-dire, que nous avons plus souvent affaire à la douleur qu'au plaisir, sans compter que les plaisirs, assez vifs pour équivaloir à une douleur médiocre, sont beaucoup plus rares qu'elle; d'où vient, sans doute, que l'on a dit, *segnius homines bona quam mala sentiunt.* Il est fort rare que nos sens ne nous maîtrisent, & ne nous contraignent de recevoir les impressions qui sont faites sur eux, surtout celui de l'attouchement: il a cet avantage sur les autres, qu'il n'y a aucun point en nous, (on excepte les os & autres parties insensibles,) où il n'ait des droits; les corps qui le blessent, & dont les qualités sont de son ressort, peuvent blesser les autres sens: mais ceux qui affectent ceux-ci, comme la lumiere, les odeurs, ne peuvent rien sur lui que dans certaines circonstances & dans certaines hypothèses, & ce qui semble encore étendre ses

priviléges, c'eſt que ſes fonctions ſont plus vives, plus ſubſtantielles & plus voiſines, en quelque façon, de l'ame, que celles des autres ſens; ce qui a fait obſerver que la mémoire des idées qui viennent par le tact, eſt plus forte & dure beaucoup plus que celle des idées qui viennent par les autres ſens.

§ 75. Mais il faut remarquer que pour que les ſenſations nous donnent des idées, il faut, ou qu'elles ſoient ſenſiblement variées entr'elles, ou, ſi c'eſt un ſeul ſens qui reçoit l'impreſſion des corps, qu'il y ait un dégré, une diſtance aſſez ſenſible entre deux ſenſations, ou enfin que nous ſoyons affectés par divers ſens, afin que l'ame puiſſe diſtinguer de la variété dans les ſentimens qu'elle a, & différencier les ſources, les moyens, les tems ou autres circonſtances, qui en concourant avec la ſenſation, doivent l'inſtruire : ſans cela, elle ſeroit bornée à ſentir, comme nous l'avons dit, § 53, 61; & ce ſentiment

seroit celui de son existence & rien autre, principalement si elle n'avoit point de mémoire qui lui retraçât quelque sentiment précédent; alors elle ne sauroit pas si elle a subsisté dans un autre moment, ni si elle a été ou senti autre chose que ce qu'elle est ou sent; elle seroit bien, si le sentiment qui l'occuperoit appartenoit au plaisir, dont nous avons déja examiné les propriétés, & elle seroit mal, au contraire, s'il appartenoit à la douleur. Ainsi la douleur, comme contraste du plaisir, est donc connue pour quelque chose qui peut nous exposer à quelque mal, le causer réellement ou l'augmenter, si nous l'avons déja; elle peut encore subsister par la diminution d'un plaisir ou la simple privation de quelque bien; ce qui nous présente diverses sources & divers dégrés ou nuances de douleur qui constituent tout autant de manieres de souffrir ou d'être mal.

§ 76. La plus légere de ces nuances

eſt celle qui reconnoît pluſieurs penſées qui en troublant & agitant l'eſprit, le jettent dans la *perplexité*, ou bien elle conſiſte dans l'idée qu'on a qu'un tel malheur peut effectivement nous arriver, & s'appelle *crainte* : pareillement l'idée de la cauſe qui peut produire le mal que l'on craint, nous affecte, ſoit que cette cauſe ſoit abſente ou préſente ; & cette affection nous donne de l'*averſion*, de la *haine* pour cette cauſe. Les ſcrupules qui débilitent ou gênent l'action du principe vital par un ſentiment obſcur & langoureux qui inquiette & opprime l'ame, donnent l'état d'*anxiété* ; & c'eſt *angoiſſe*. Si au lieu des ſcrupules, ces effets dépendent des légers dérangemens ſurvenus aux fonctions de quelques viſceres, comme du foie, de l'eſtomac, des inteſtins ou ou d'ailleurs, quand on deſire un bien qui eſt déja poſſédé par quelqu'un qui, ſuivant nous, ne le mérite pas à notre excluſion, l'on en eſt affligé ; & c'eſt

envie. Si l'on est dans l'attente d'un bien ou dans l'espoir d'éviter un mal, & qu'avec cela il y ait beaucoup de danger ou d'incertitude que le contraire de ce que nous attendons n'arrive, alors on est dans l'*inquiétude* jusqu'à l'événement, ou même l'on est dans le *trouble*, si dans cette occasion l'on est obligé de prêter son attention à une ou plusieurs autres circonstances qui nous soient cheres, & dont chacune en particulier peut nous captiver. Lorsqu'on reçoit une injure ou quelque grand outrage, cela *décontenance*; il survient aussi-tôt à l'injurié un désordre accompagné du desir ardent d'une prompte vengeance; & jouissant de ses forces, il grince les dents, serre le poignet, ride le front, éleve les sourcils, ouvre les paupieres, fixe ses regards; les yeux deviennent rouges & étincellans, le cœur bat violemment, les muscles se contractent, le corps est agité, & tous les mouvemens sont prompts & très-

marqués, & c'eſt ce qui s'appelle *colere.* Quand malgré la colere, l'on ne peut obtenir le bien qu'on deſire, ni fuir le mal qui menace ou qui opprime, la violence eſt à ſon comble; l'ame fait ſes derniers efforts; elle prépare & diſpoſe tous les organes & toutes les forces qu'elle a pour les oppoſer aux malheurs qui tendent à l'accabler; en conſéquence les battemens du cœur augmentent, le ſang eſt violemment repouſſé de toutes parts, le fluide nerveux, très-agité, abonde dans les muſcles, & de-là naiſſent les contractions & les ſenſations irrégulieres qui jettent dans cet état qu'on nomme *déſeſpoir.* Si avec cela il arrive que le mal s'aggrave, que la douleur redouble ſes coups, & s'aſſocie avec des ſueurs, des ſincopes, des convulſions, des contorſions des membres, des tremblemens de chairs; cet affreux état conſtitue celui qu'on appelle *tourment.* Il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit de longue durée, mais il eſt

très-triste, & fait cruellement finir ses dernieres heures.

§ 77. Il est assez important de faire sur la douleur la même observation que nous avons faite § 67, sur le plaisir, & par conséquent de remarquer que plusieurs personnes qui auroient le même déplaisir ou le même mal, n'en souffriroient pas également; la différente constitution du corps, le différent exercice auquel on s'est adonné, & nombre d'autres choses, changent considérablement la sensibilité. Il est ordinaire de voir des personnes de l'un & de l'autre sexe qui étant naturellement délicates & élevées dans la mollesse, se plaignent & souffrent réellement d'une circonstance maladive à laquelle le commun des hommes ne porteroit aucune attention, & lui refuseroit le titre d'incommodité; ainsi ceux qui radicalement ont des fibres trop élastiques, § 6, trop irritables, § 10, trop sensibles, § 23, & qui sans avoir souffert, ont toujours mené une

vie ſomptueuſe, ſédentaire ; ceux-là, dis-je, craignent juſqu'aux apparences du mal, la ſeule diminution du plaiſir ou la privation entiere, eſt pour eux une peine réelle ; à plus forte raiſon, ſouffrent-ils de l'exiſtence d'un mal, ſi léger qu'il ſoit : ce que nous diſons eſt d'autant plus vrai, que la douleur a cela de déſagréable, que la crainte que nous en avons, paroît lui ſervir d'aliment ; car quand nous nous reculons, que nous nous retirons en arriere pour l'éviter, alors nous l'attirons à nous ; elle s'en enorgueillit, & fait comme l'ennemi, qui ſe rend plus hardi, plus âpre à notre fuite. *Tantum doluerunt quantum doloribus ſe inſeruerunt.* S. Auguſt. Ce qui a fait obſerver qu'elle eſt impérieuſe, & qu'elle aime à nous voir trembler ſous elle.

§ 78. A cette conſidération, la Secte des Philoſophes Stoïciens haſarda de ſe révolter contre ce caractère impérieux de la douleur, & entreprit de prouver

par des subtilités, que la douleur n'est pas un mal. *Ariston*, *Pyrrhon*, & principalement *Zenon*, ont dit que rien n'est un mal que ce qui déshonnore, que ce qui est un crime, & qu'il est très-indifférent de souffrir ou de ne souffrir pas, par rapport à la vraie félicité, qui consiste uniquement dans la vertu. Dans une douleur de longue durée, disoit *Epicure*, il y a moins de peine que de plaisir; aussi *Ciceron*, qui étoit d'une opinion contraire, avoue qu'il n'ose dire qu'un si grand homme n'a sçu ce qu'il disoit; mais ce qu'il en pense, c'est qu'Epicure se mocquoit de nous. *Nunc ego non possum, tantum hominem nihil sapere dicere, sed nos ab eo derideri puto.* Cicer. Tuscul. Disput. lib. 2. *Possidonius* est au nombre de ceux qui ont voulu mépriser la douleur, il a fait son possible pour méconnoître son empire; il s'est révolté contre ses volontés, & a refusé de lui accorder ce qu'elle demandoit. Un jour *Pompée* ayant été le

voir, le trouva qu'il étoit cruellement tourmenté d'une douleur fort aiguë. *Pompée* s'excusa d'avoir pris une heure si importune pour deviser avec lui sur la Philosophie. A Dieu ne plaise, lui répondit *Possidonius*, que la douleur gagne tant sur moi qu'elle m'empêche de discourir sur-tout de la Philosophie; & en même tems il se jetta sur le propos du mépris de la douleur. Mais la douleur ne continua pas moins de jouer son rôle & de le presser plus violemment, comme par vengeance du mépris qu'il en faisoit; ce qui engagea Possidonius à s'écrier : tu as beau faire, douleur, je ne dirai pas pour cela que tu sois un mal. Un Gladiateur de *César* s'obstina à se mocquer des bourreaux qui inventoient les moyens possibles pour le tourmenter, & quoi qu'ils fissent, il ne faisoit qu'en rire. *Ciceron* rapporte que les enfans des Spartiates ne se plaignoient point, quoiqu'ils fussent cruellement fustigés. *Pueri Spartiatæ non*

ingemiscunt verberum dolore laniati. Ciceron, Tuscul. lib. 5. Les femmes, qui en général sont plus sensibles & moins exercées à souffrir que les hommes, supportent patiemment la douleur lorsque leur beauté a quelque chose à espérer de la gêne de leur agencement, on en voit qui ruinent leur estomac par les pâles couleurs qu'elles font expressément, afin d'acquérir une peau plus molle & plus blanche, d'autres souffrent une gêne cruelle, se font venir des cancers au sein, font des fausses couches par l'abus des corsets & des ceintures qu'elles mettent pour se défaire de la forme du corps que la nature leur a donné, & s'en façonner un guindé & taillé sur le goût du tems & de la mode. Montaigne, liv. 1, parle d'une femme qui se fit écorcher à Paris pour seulement acquérir, dit-il, le tein plus frais d'une nouvelle peau.

Vellere queis cura est albos à stirpe capillos
Et faciens dempta pelle referre novam.

Il y en a assez qui se font arracher des dents bien saines, pour ranger celles qui restent, en meilleur ordre, ou pour former la voix plus molle, plus grasse.

§ 79. La gloire, le courage donnent la disposition à l'ame qu'on observe dans les exemples rapportés § 78, & par-là ils constituent l'état appellé *eupathie*, c'est-à-dire, force, facilité à souffrir ou soumission dans les souffrances; il consiste dans la ferme résolution que l'on prend de supporter patiemment la douleur; *Bion aïebat magnum malum esse non posse ferre malum : absque hoc enim nulli potest esse vita suavis.* Laert. lib. 4. Mais il ne peut nous en garantir; en quoi il differe de la maladie appellée *anæsthesia*, qui est l'insensibilité parfaite, de laquelle nous parlerons dans la suite, & de cette situation où l'ame se trouve quelquefois entraînée par une forte distraction, qui

fait que les mêmes choses qui nous causent de la douleur quand nous y pensons, ne nous en cause point lorsque notre esprit est fortement occupé ailleurs; tel étoit le pouvoir qu'avoit ce Prêtre de la Paroisse de Calame en Afrique, dont parle Saint Augustin dans le Livre 14 de la Cité de Dieu, qui toutes fois qu'il vouloit, s'aliénoit tellement les sens, qu'il demeuroit comme mort, & non-seulement ne sentoit pas quand on le pinçoit ou qu'on le piquoit; mais pas même quand on le brûloit. *Qui quando ei placebat, ad imitatas quasi lamentatis himinis voces, ita se auferebat à sensibus, & jacebat simillimus mortuo ut non solum vellicantes atque pungentes minimè sentiret, sed æliquando etiam igne ureretur admoto sine ullo dolori sensu.*

§ 80. Des dispositions semblables à celle de ce Prêtre de Calame, sont fort rares; il n'est nullement à notre pou-

voir de nous les donner; nous ne pouvons en aucune façon forcer la loi générale de la nature, qui veut que tout ce qui eſt vivant, tremble ſous la douleur; c'eſt le plus grand frein qu'il ſoit poſſible d'oppoſer aux vices des hommes, il a ſouvent l'avantage de les contenir vertueux par la ſeule crainte du mal attaché à la punition du crime, de même que l'amour a le pouvoir d'unir deux cœurs qui ſont d'une trempe différente: de plus, on obſerve journellement que la douleur trop forte ou trop conſtante eſt un accident très-grave, très-importun, & eſt cauſe de maladie; d'où vient, ſans doute, le proverbe, *ſi gravis brevis, ſi longus levis.* Si la douleur eſt violente, elle eſt courte; ſi elle eſt longue, elle eſt légere. Tu ne la ſentiras guères longtems, dit *Montaigne;* ſi tu la ſens trop, elle mettra fin à ſoi ou à toi; c'eſt-à-dire, ſi tu ne la portes, elle t'emportera. Et *Cice-*

ron, de Finib. lib. 2, s'exprime ainsi; *Ut, si tolerabiles sint, feramus, sin minus æquo animo è vita eum ea non placeat, tanquam è theatro exeamus.*



CHAPITRE VII.

Du parallele du plaiſir & de la douleur.

De l'inſtruction qu'on reçoit de chaque organe des ſens en particulier, & de quelques loix des ſenſations en général.

§ 81. NOUS pouvons avoir vu par ce qui précede, que tous les inſtans de notre vie, (excepté que nous dormions ſans rêver,)

Cum pariter mens & corpus ſopita quieſcunt.

Lucrece, lib. 3. 937.

nous ſont marqués par un ſentiment plus ou moins vif de plaiſir ou de douleur; mais il faut convenir que quelquefois ce ſentiment eſt ſi léger, que nous ne pouvons pas décider ſi c'eſt vers le plaiſir ou la peine que penche notre ſituation. Il y a des inſtans où notre

attention semble perdue, parce que nous ne nous sentons affectés de rien, ni agités d'aucun desir. Les Grecs appellent cet état *apathie*, il est véritablement le milieu qui est entre le bien & le mal, & d'où l'un & l'autre partent, quand ils ne se remplacent pas subitement par des dégrés bien marqués : c'est de ce terme que prennent naissance le plaisir & la douleur; celui où ils aboutissent est entierement opposé : ainsi l'on peut remarquer que leur origine a quelque chose de commun, & que leur terminaison est particuliere. Il arrive quelquefois qu'une légere espérance nous dédommage d'une petite souffrance actuelle, d'autres fois la crainte que quelque déplaisir ne succede trop tôt au bonheur présent, suffit pour nous empêcher de le goûter; de façon que quand ces craintes & ces sentimens sont équivalens, ils se détruisent mutuellement, & alors on a de la peine à décider si l'on doit être content ou chagrin.

§ 82. Mais il faut remarquer ici une chose digne de toute notre considération, & qui doit faire admirer de plus en plus la sagesse de notre Créateur; c'est la grande proximité qu'il y a du plaisir à la douleur, & la grande liaison qui se trouve entre ces deux sentimens, qui fait que les mêmes objets, les mêmes idées qui donnent l'un, donnent souvent l'autre; l'on peut le remarquer par la chaleur, qui, à un certain dégré, nous est si agréable, & qui nous cause des douleurs quand elle est trop forte, quoiqu'à la vérité cela n'arrive qu'avec des nuances qui nous avertissent par leur importunité de nous éloigner avant que d'être endommagés. On se convainc encore de cette liaison, en considérant que dans la saison de l'été, la fraîcheur de l'air nous affecte d'une maniere délicieuse, & que dans l'hyver cette même fraîcheur nous transit, nous cause des cuissons, des douleurs & la mort même, le froid devenant excessif.

Le sentiment de l'œil ajoute à ces preuves; quand la lumiere est modérée, c'est un plaisir réel d'en jouir, au lieu que l'on ne peut pas souffrir celle qui est trop vive, & la plus grande obscurité ne nous blesse aucunement; ce sont trois effets différens dont deux dépendent de la même cause, & l'autre de sa privation.

§ 83. Mais de quelque côté que nous considérions les sensations, nous voyons régulierement que tant le sentiment de plaisir que celui de douleur, peuvent augmenter ou diminuer par dégrés; en diminuant, ils tendent à s'éteindre & à la fin s'évanouissent avec la sensation; & alors nous avons la vie paisible; au contraire, leurs accroissemens nous détruisent, puisque s'ils augmentent trop, nous sentons tout ce qu'il est possible de sentir, & la vie cede & succombe à leur action, § *64*, *65*, *66*. A la vérité, le plaisir nous détruit gracieusement, quoiqu'on dise que son plus haut

période conduit à la douleur, ce qui eſt une marche oppoſée à l'effet de celle-ci; car en augmentant, elle ne conduit pas au plaiſir : bien loin de là, c'eſt toujours addition de peine, § 76, juſqu'à la mort.

§ 84. La diminution du plaiſir eſt toujours déſagréable, & la privation entiere eſt pour ceux qu'il fréquente ſouvent, une peine réelle, & a dans eux les mêmes ſuites. (*L'habitude*, dit Bélizaire, *qui rend ſi cruel le ſentiment de la privation, réduit à l'inſipidité la douceur des biens qu'on poſſede.*) Au contraire, la diminution de la douleur flatte beaucoup; ſon départ eſt un vrai plaiſir & en produit en nous tous les effets. Les plaiſirs légers ſont peu de choſe pour ceux qui en ont ſans ceſſe & qui peuvent s'en donner quand ils déſirent, ce qui eſt fort commun chez les riches. Au contraire, les petits plaiſirs charment & flattent beaucoup ceux qui rarement n'en ont d'aucune eſpèce, &

à qui les grands ſeroient inſipides, parce qu'ils ſeroient inconnus & mal évalués; ou du moins leurs cauſes; auſſi en revanche, la douleur eſt plus ſupportable à ceux qui ont ſouvent affaire à elle, & elle nuit beaucoup à ceux qui n'ont pas un grand commerce enſemble. *Socrate* dit, au rapport de Montaigne, que quelque Dieu voyant la grande liaiſon qu'il y a entre la douleur & la volupté, eſſaya de les mettre en maſſe & de les confondre; mais que ne pouvant en venir à bout, il ſe contenta de les accoupler par la queue; & les Peintres tiennent que les mouvemens & les plis du viſage qui ſervent au rire, ſervent auſſi au pleurer, parce qu'avant que l'un ou l'autre ſoit achevé d'exprimer, on eſt en doute vers lequel on va; auſſi l'extrêmité du rire ſe mêle-t'elle aux larmes, comme on l'éprouve journellement, accident commun à la joie & à la triſteſſe.

§ 85. Nous allons terminer ſuccinctement

tement dans quelle ſituation ſeroit un homme qui ne jouiroit tour à tour que d'un ſeul ſens, & quelle pourroit être l'étendue de ſes connoiſſances dans la poſſeſſion de chaque ſens en particulier. Si l'on veut avoir ſur ceci des connoiſſances plus étendues, il faut voir le troiſieme volume *in*-4°. de l'Hiſtoire Naturelle par M. *de Buffon*, & le Traité des ſenſations par M. l'Abbé *de Condillac*.

Il n'eſt pas facile de concevoir quelle ſeroit la ſurpriſe d'un homme qui ſeroit créé tout formé comme le fut Adam, ou qui auroit vécu & cru jusqu'à un certain point ſans avoir eu l'uſage d'aucun ſens : en ouvrant les yeux pour la premiere fois, cet homme verroit avec admiration l'univers diverſement coloré & nuancé de lumiere, ſelon que les objets ſeroient plus ou moins expoſés à l'ombre ou au grand jour ; mais ſon étonnement ſeroit encore plus grand, ſi après avoir éprouvé ces diverſes mo-

difications de lumiere, il la sentoit s'affoiblir & enfin s'éclipser, malgré l'attention qu'il pourroit avoir d'ouvrir les yeux; il seroit porté à croire que tout ce qu'il voyoit faisoit partie de lui, & que le moment qu'il a joui de cette façon d'être étoit seulement une maniere d'exister différente de celle dont il existe actuellement. Mais quelle nouvelle surprise encore de se retrouver au lever du soleil, de la même maniere dont il avoit déja été! Il ignoreroit certainement si c'est une nouvelle existence, d'où elle vient & comment elle se reproduit : enfin il ne pourroit point clore ses paupieres, qu'il n'eût de nouveaux sujets d'admiration, parce qu'il se retrouveroit sans cesse le même après chaque expérience, ou à chaque lever de l'astre qui donne le jour.

§ 86. Si c'étoient les oreilles seules qui fussent en exercice, cet homme auroit le sentiment plus ou moins importun des sons, dont le nombre formeroit

d'abord un chaos de bruit confus & mal ordonné; il lui feroit impoffible de diftinguer fi ce ne font pas ces fons qui le conftituent ou qui lui donnent feulement le fentiment de fon exiftence; & fi un feul fon devenoit trop fort ou trop uniforme, cet homme paroîtroit être incommode à lui-même : mais la variété des fons & les différentes modulations de chacun une fois apperçues & diftinguées par l'habitude, deviendroient une harmonie flatteufe pour lui, il s'accoutumeroit à en démêler les accords, & tous les fons doux jufqu'aux chants des oifeaux & au murmure des airs, lui feroient agréables & chers.

§ 87. Si quelques zéphirs portoient jufqu'au nez, feul en fonction, les fuaves parfums des corps odorans, ils donneroient à cet homme l'amour de lui-même autant de fois que cet air léger voitureroit fur fes aîles cette exhalaifon embaumée qui s'éleve de deffus la rofe, l'œillet & le lys; il s'imagineroit être

lui-même l'objet de ce sentiment intime qui le pénétreroit si délicieusement ; toute nouvelle odeur seroit pour lui une nouvelle maniere d'être qui feroit son bonheur ou son malheur, suivant qu'il seroit ou mieux, ou plus mal affecté par le changement d'odeur.

§ 88. De semblables jugemens peuvent être portés pour le goût, l'homme étant toujours dans la même supposition : car s'il arrivoit que quelque corps savoureux fût introduit dans sa bouche, cet homme seroit affecté par une agréable surprise, ce qui l'engageroit à rouler ce mets & à le porter jusqu'au gosier, afin de prolonger le plaisir à la faveur du reste de sensibilité qui se trouve dans l'œsophage, ce qui exciteroit les organes de la déglutition qui lui livreroient passage pour descendre dans l'estomac. Mais il n'en seroit pas de même, si au lieu d'un aliment agréable, il se trouvoit que ce fût quelque corps amer ou âpre qui fût introduit

dans la bouche de cet homme, il le rejetteroit promptement: il cracheroit auſſi-tôt toute la ſalive qui pourroit être empreinte de cette mauvaiſe ſaveur, & craindroit à l'avenir d'ouvrir la bouche, de peur de trouver encore une avanture auſſi fâcheuſe. Il y a apparence qu'ignorant le beſoin qu'il y a de ſe nourrir pour vivre, il mourroit de faim & de ſoif, plutôt que d'ouvrir derechef la bouche, ſur tout s'il lui étoit arrivé d'être attrapé pluſieurs fois de ſuite.

§ 89. Quant au ſentiment du tact, qui eſt, comme nous l'avons dit § 74, le plus général & le plus ſubſtantiel des ſens, nous le conſidérons comme le genre, & les autres comme des eſpeces, car la lumiere & les odeurs ne ſont que des qualités phyſiques qui nous affectent d'une certaine maniere, tout ainſi que le ſont le froid & le chaud, quoiqu'ils nous affectent d'une autre façon, d'où l'on peut inférer que la vue, l'ouie, &c. ne ſont que des eſpeces de

toucher ; ce qui le confirme, c'est que si les parties lumineuses sont réunies en grand nombre, elles nous donnent, & le sentiment de la lumiere, & celui de la chaleur, selon qu'elles sont dirigées vers l'œil ou sur quelqu'autre partie du corps ; une lime en action produit & le sentiment du son, & un sentiment importun qui fait grincer les dents ; un boulet de canon qui fait plus de 1070 toises par seconde, excite à part le sentiment d'un grand bruit, un tremoussement dans les entrailles qui ressemble à un balottement. Le sens du tact a encore cet avantage sur les autres, c'est qu'outre qu'il s'étend sur toutes les qualités & formes palpables, il donne, si l'on peut le dire, de la profondeur & de la réalité aux idées, il distingue la partie solide de notre être d'avec ce qui n'en est pas. Si un homme borné à ce seul sens, venoit par des mouvemens faits au hasard, d'une main, à rencontrer son autre main ou à la porter sur

ſa tête ou ſur ſon front, il s'imagineroit qu'il compoſe tout ce qui exiſte, parce qu'il éprouveroit que toutes les parties qu'il touche ſont en même tems & l'objet d'une ſenſation & le ſujet d'une autre, & les choſes ne pourroient être autrement, tant qu'il y auroit ainſi un ſentiment double & réciproquement ſi diſtinct & ſi complet : mais il reconnoîtroit bientôt ſon illuſion, s'il réfléchiſſoit qu'il ne ſent pas que ce qui le ſupporte, lui rend la réaction de ſon poids ; ou ſi s'étant mis en mouvement, il heurtoit du front contre un arbre, alors étant effrayé, & portant la main ſur cet arbre, il le reconnoîtroit hors de lui, parce qu'il n'auroit plus le double ſentiment, il n'en auroit même qu'un qui lui ſeroit déſagréable, qui lui feroit craindre l'abord d'un ſemblable corps, & le rendroit précautionné dans ſes mouvemens & fort attentif dans ſes rencontres bonnes ou mauvaiſes, d'où naîtroit en lui le deſir de retrouver ce qui l'a

flatté, & la crainte de ne pas éviter ce qui lui a nui.

§ 90. Cette avanture feroit naître encore chez lui l'idée du bien & du mal, & qui plus est, l'idée d'une existence d'objets hors de lui & extérieurs : autant d'attouchemens faits sur différens corps, seroient autant de différences que son ame feroit de ces corps, vu qu'elle s'appercevroit facilement de la mollesse, de la dureté, du froid, du chaud, de l'égal, de l'inégal, du pesant, du léger, & de la multitude des surfaces, formes ou figures qui se rencontrent dans les uns & dans les autres : par conséquent chaque nouvel attouchement seroit une nouvelle expérience & une nouvelle surprise; mais aussi il feroit une nouvelle instruction. Si alors cet homme venoit à recouvrer l'organe de la vue, il distingueroit très-bien, par le moyen du tact, ses yeux d'avec les objets colorés ; il porteroit d'abord sa main devant ses yeux pour toucher les couleurs, & elles

n'y feroient plus ; mais à force de promener fa main dans les airs, & de s'approcher de l'objet, il viendroit enfin à bout de le toucher & de lui affigner fa vraie place, & alors au lieu de croire comme au § 85, que cet objet coloré fait partie de lui-même, il reconnoîtroit qu'il avoit été déçu par la vue. Il reconnoîtroit encore que c'eft le feul tact qui découvre la diftance qu'il y a de l'organe à l'objet, & que c'eft toujours lui qui enfeigne aux autres fens à rapporter leurs fenfations aux corps répandus dans l'efpace. Pareillement, fi pour lors il avoit l'ufage de l'odorat, en s'approchant & s'éloignant du jafmin, il s'appercèvroit que l'odeur qui le frappe alternativement ne dépend pas de lui, comme il l'avoit penfé au § 87, mais qu'elle doit venir de cet arbriffeau dont il s'approche ou s'éloigne ; enfin il eft manifefte que ce n'eft que des expériences ainfi répétées par le tact, que cet

homme apprendroit qu'il est isolé, distinct & séparé de cette multitude d'êtres qui tour à tour lui ont donné diverses existences ; c'est le seul tact qui lui donneroit la connoissance de sa propre étendue, & lui développeroit l'étendue & autres principales propriétés de chaque corps en particulier, d'où s'ensuivroit nécessairement son instruction. Cet avantage qui est très-précieux, seroit de plus joint à la satisfaction qui suit l'habitude de comparer & de juger, parce que dans la suite cet homme ne toucheroit plus les corps pour le seul plaisir de les manier, mais pour en connoître les rapports, ce qui seroit à son égard une source d'autant de sentimens agréables, qu'il se formeroit de nouvelles idées ; enfin & en un mot, par l'usage du tact les plaisirs & les connoissances naîtroient sous ses mains.

§. 91. Les Loix des sensations peuvent être divisées en trois Classes ; la

premiere renferme la Classe des Loix qui se rapportent aux organes des sens; la seconde, celle de l'objet; & la troisieme, celle du sujet ou de l'aptitude de l'ame à s'occuper de la sensation actuelle.

Premiere Classe, premiere Loi. Plus les sens sont bons, & plus les sensations sont aisées, plus fortes & mieux rendues à l'ame avec tous leurs rapports.

Seconde Loi. Plus il y a d'élasticité, § 6, & de sensibilité, § 23, dans les organes des sens, & plus vîte naissent les idées des sensations qui se présentent aussi-tôt à l'ame & y produisent très-promptement leurs effets.

Troisieme Loi. Moins il y a de sens actuellement en fonction, & mieux l'action de ceux qui agissent est sentie de l'ame.

Quatrieme Loi. Plus un sens particulier agit vivement, & moins il reste à l'ame de capacité de sentir pour appercevoir l'action des autres sens.

CONSÉQUENCES.

Il suit de la premiere Loi, 1°. que l'ame est autant instruite qu'elle peut l'être par l'usage des sensations, & si le sujet qui les reçoit n'en tire pas tout le fruit possible, supposé qu'il ait de la mémoire, c'est qu'il n'est pas habitué à faire usage des idées de réflexion qui doivent concourir à former son imagition & son jugement; 2°. il s'ensuit encore, toutes choses égales d'ailleurs, que ceux qui sont ainsi bien organisés peuvent pénétrer aussi avant dans les Sciences qu'il est possible : ce sont eux qui sont en état d'acquérir, si faire se peut, ce sçavoir universel que les Grecs appellent *polymathie*.

Il suit de la seconde Loi, 1°. que telle sensation qui dans les hommes en général n'exciteroit que le sentiment nécessaire, l'excite chez celui qui est sensible à un degré beaucoup plus fort, ce qui l'affecte davantage & plus long-

ems, d'où naît un caractère vif, aisé à émouvoir, & pour peu de chose, susceptible de beaucoup d'amour & de haine; 2°. les actions & les discours de cet homme sensible ne sont pas seulement marqués par la vîtesse avec laquelle il les profere, mais ils le sont encore par une espece de sagacité qui le distingue de ceux de son rang à cause des gentillesses & des saillies qui lui sont assez ordinaires & qui le rendent aimables & d'une bonne société.

Il suit de la troisieme Loi, 1°. que lorsqu'on veut tirer du fruit de l'examen qu'on fait d'un objet, il faut suspendre l'usage des sens inutiles à cet examen, ce qui augmente l'efficacité de ceux qu'on employe; c'est le fondement des proverbes latins : *pluribus intentus, minor est ad singula sensus. = Deficit ambobus qui vult servire duobus.* 2°. Il est vrai que quelquefois il arrive que la négligence ou la nécessité d'occuper

trop long-tems un seul sens, donnent par l'habitude la maladie qu'on appelle *tic* : au reste, il est aisé de voir que nous prenons le mot de tic dans sa signification vulgaire, ce qui doit donner ici plutôt l'idée d'une difformité que d'un mal; telle est la difformité d'un gaucher à l'égard d'un droitier, &c.

Il suit de la quatrieme Loi, 1°. que l'ame est nécessitée d'être en entier au sentiment qui vient du sens affecté, & qu'à cause de cela elle n'est pas dans ce cas la maîtresse de choisir la sensation dont elle veut s'occuper; 2°. que les volontés de l'ame sont nulles autant de tems que ce sentiment vif s'exerce, excepté qu'un autre sens, ou la mémoire, ou l'imagination, ne fournissent un sentiment différent qui, par sa violence, contrebalance ou surpasse l'action de celui qui agissoit déja.

§ 92. Seconde Classe, premiere Loi. Plus un objet agit distinctement sur les

ſens, & plus l'idée qui en réſulte eſt nette & diſtincte.

Seconde Loi. Plus un objet agit vivement ſur un organe, & plus l'idée qui naît de cette action eſt claire.

Troiſieme Loi. La même clarté réſulte de l'impreſſion des objets ſouvent renouvellée.

Quatrieme Loi. Plus l'action de l'objet eſt vive & différente de toute autre, ou extraordinaire, & plus l'idée à laquelle elle donne naiſſance eſt vive & frappante.

CONCLUSIONS.

On peut conclure de la premiere Loi, qu'elle fait chez les Géometres, qui par habitude ont le talent de ne pas perdre de vue leur objet, comme la maladie mélancolique fait à ceux qui en ſont attaqués.

On peut conclure de la ſeconde Loi, qu'il vaut mieux méditer que d'étudier tout haut comme les enfans & les éco-

liers; car autrement on ne retient que des sons qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement.

On peut conclure de la troisieme Loi, que des traces plus souvent marquées sont plus difficiles à effacer que des traits trop légers, & que ceux qui ne sont point en état de méditer, ne peuvent guères apprendre que par le mauvais usage de l'étude dont je viens de parler.

On peut conclure de la quatrieme Loi, que l'ame doit retenir long-tems l'idée d'un objet qui lui est nouveau ou qui lui paroît étonnant & singulier, qu'elle doit y penser souvent, avec affection & s'en occuper, pour ainsi dire, sans cesse; c'est ainsi qu'une action extraordinaire s'oublie difficilement.

§ 93. Troisieme Classe, premiere Loi. Plus l'ame a été vivement & long-tems exercée, & plus elle est capable de soutenir les différens efforts qui se rapportent à l'objet de son exercice.

Seconde Loi. Plus l'ame eſt occupée par des idées de réflexion, & moins elle ſent celles de ſenſation.

Troiſieme Loi. Plus quelqu'un a vieilli en occupant ſon ame d'un ſeul objet, & moins il eſt apte à s'occuper de la diverſité.

Quatrieme Loi. Plus quelqu'un eſt ſujet aux grandes afflictions & aux vives douleurs, & plus ſon ame eſt rebutée & redoute d'ordonner aux ſens, parce qu'elle craint qu'ils ne ſoient encore affectés de quelque ſenſation qu'elle n'aime pas.

Cinquieme Loi. Plus l'ame trouve de plaiſir dans certaines penſées ou actions corporelles, & plus elle incline le corps vers cette cauſe du plaiſir, & l'habitue à le rechercher.

RÉSULTATS.

Il réſulte de la premiere Loi, que les longues & fortes paſſions qu'on peut avoir ſur un objet familier à l'ame,

l'affectent & la captivent par préférence à celles dont elle n'a pas connoissance ou qu'elle connoît peu.

Il résulte de la seconde Loi, que l'ame ne peut pas s'occuper également & en même tems de plusieurs idées qui peuvent la toucher vivement, sur-tout si elles viennent par des voies différentes*; ainsi si une idée vient se présenter à l'ame avec force, c'est toujours aux dépens de quelqu'autre qui se fait moins sentir, & dont l'action diminue toujours de plus en plus à mesure que celle de l'autre augmente. Il faut remarquer pourtant que ceci ne doit s'entendre que des idées qui se présentent à l'ame dans un tems donné & suffisant pour former une ou plusieurs propositions, & dans lequel tems les idées peuvent se croiser ou se détruire, & non pas de cette courte durée qui ne suffit que pour avoir une idée simple; car alors l'ame n'est jamais occupée que d'une seule, qui même ne vieillit pas beaucoup, elle

est aussi-tôt entraînée par le torrent pour faire place à d'autres

Il résulte de la troisieme Loi, que l'ame a plus d'empire sur les organes habitués à suivre ses volontés, que sur ceux à qui elle a peu commandé, ce qui la rebute d'ordonner à ceux-ci, 1°. parce qu'elle n'en est pas servie selon ses desirs; 2°. parce qu'il y a toujours quelque sentiment relatif avec ceux qui lui sont familiers, ce qui l'entraîne vers ses actes habituels, & la rend paresseuse pour les nouveaux, à cause qu'ils exigent de sa part trop de contention.

Il résulte de la quatrieme Loi, qu'il est bien dangereux que le sentiment prévale sur la raison, & encore plus de se frapper l'imagination, parce que cela amene une espece de suppression des fonctions de tout genre, qui nuit non-seulement à l'esprit, mais encore au corps; alors l'ame paroît nécessitée & manquer de liberté, ce qui rend l'usage

des ſens douteux & quelquefois impropres à leurs fonctions.

Il réſulte de la cinquieme Loi, qu'il faut éviter avec ſoin de ſe laiſſer amorcer par le plaiſir, & par conſéquent de ſuivre trop un même penchant ſenſuel, parce que l'ame y trouvant ſes délices, il n'eſt pas dans la ſuite aiſé de trouver dans le plaiſir l'amertume néceſſaire pour s'en détourner, s'il le faut, ce qui eſt preſque toujours néceſſaire de faire à cauſe de l'abus & des erreurs qu'elle commettroit en y faiſant tout rapporter, juſqu'à en faire ſon ſimulacre.



CHAPITRE VIII.

Des Idées, de la Pensée & de leurs différentes modifications.

Animus quemadmodum cernit & audit per oculos & aures, ita per organa quædam intelligit, meminit, amat, odit, pascitur & placatur.

Erasmus in Colloquio cui titulus, Puerpera.

§ 94. PRÉSENTEMENT que nous avons exposé l'origine de nos connoissances, que nous avons marqué les dégrés les plus apparens de nos sentimens & la puissance que chacun d'eux a sur nous; que nous avons examiné quelques-uns des rapports que ces sentimens ont entr'eux, quels sont les effets que chaque sensation peut produire en particulier, relativement à notre instruction, & ensuite celles qu'elles peuvent produire en commun; nous pourrons

être plus en état de fouiller dans les ténebres qui enveloppent notre entendement, non pas pour examiner la maniere dont nos ſenſations ſe métamorphoſent en idées, mais pour découvrir l'ordre de ces métamorphoſes & leur néceſſité abſolue pour l'inſtruction de l'eſprit humain; car les idées ſont le ſeul flambeau qui puiſſe nous éclairer dans cette profonde nuit qui couvre avec la nature de notre entendement, § 45, 46, 47, 48, 49, le changement de nos ſenſations en idées, ainſi que nous le remarquerons dans la ſuite. Nous verrons qu'il n'y a qu'elles qui fourniſſent immédiatement à l'ame ce dont elle a connoiſſance, ſoit en la touchant par des images qu'excitent des êtres réels, ſoit par celles qu'elle ſe forme, ſoit qu'elles ſoient ſeulement poſſibles ou même chimériques : ainſi dès que les idées nous manquent ſur quelque objet, nous voilà dans l'obſcurité la plus parfaite à ſon égard; nous ne pouvons ni

en rien dire, ni en rien penſer; il n'exiſte pas pour nous, & cela parce qu'il ne nous fait aucune ſenſation qui parvienne juſqu'à l'ame; d'où il ſuit évidemment deux choſes, l'une qu'il faut néceſſairement des ſenſations pour produire des idées, & c'eſt ce que nous avons déja prouvé au Chap. IV; l'autre, qu'il n'y a que les idées qui puiſſent nous inſtruire, comme on le verra à la ſuite de ce Chapitre.

§ 95. En effet les idées ſont de vrais milieux interpoſés entre l'ame & les ſens tant internes qu'externes, pour lui rendre viſible & intelligible tout ce qui peut les affecter; autrement, pour que l'ame pût appercevoir ſans idées, il faudroit, ou que les corps s'appliquaſſent eux-mêmes ſur l'ame, qu'ils s'y fiſſent voir & qu'ils la modifiaſſent chacun à ſa maniere ſelon ſes qualités, ce qui eſt impoſſible, parce qu'ils ſont des êtres paſſifs, inefficaces, dépourvus de toute faculté, & à cauſe de cela hors d'état

de se manifester eux-mêmes à l'ame en aucune façon; ou bien il faudroit que l'ame fut continuellement en course pour aller reconnoître par elle-même tout ce à quoi elle pense, qu'elle pénétrât chaque objet, qu'elle le mesurât, qu'elle en connût les rapports; enfin qu'elle en prît suffisamment connoissance pour satisfaire ses besoins ou sa curiosité, ce qui est également impossible ; & si cela étoit, elle seroit toujours errante, & son séjour seroit plutôt parmi les différens êtres qui remplissent l'univers, que dans le corps qu'elle doit animer. D'ailleurs, comment se pourroit-il qu'elle mesurât toute la surface d'un corps, qu'elle en pénétrât l'intérieur, elle qui n'est qu'un point inétendu & indivisible, & qui, à cause de cela, ne pourroit répondre qu'à des points inétendus & indivisibles comme elle? Or ce sont précisément ces points que nous n'appercevons point dans les corps, car tout ce que nous y voyons

sont

ſont des parties étendues & diviſibles, ce qui montre clairement que notre ame ne voit jamais les corps par elle-même; que ce n'eſt que par un milieu, par une choſe abſtraite, quelle qu'elle ſoit, qu'elle voit; & cette choſe abſtraite eſt toujours oppoſée à la matiere & à tout ce qui eſt corps; c'eſt pourquoi l'entendement ne ſaiſit ni la matiere, ni les corps; il ne ſaiſit que ce qui eſt ſpirituel, intelligible & ſimple comme lui, ſans cependant ſe ſaiſir lui-même.

De même notre eſprit, ſans tenter l'impoſſible,
Ne doit jamais ſortir hors du monde ſenſible.
. . . .
Nos organes, Dargens, ſeroient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la Métaphyſique.

§ 96. Notre entendement ne ſaiſit pas non plus la nature des idées; & la raiſon en eſt ſimple, puiſque n'y ayant qu'elles qui l'éclairent, il faut néceſſairement qu'elles ſoient pour produire cet effet, autrement ce ſeroit un effet ſans

cause ; c'est pour cela qu'on ne doit jamais s'attendre de les voir auparavant que d'être, à moins qu'on ne soit doué du pouvoir de voir sans lumiere les choses mêmes qui ne sont pas ; & lorsqu'elles sont, leur nature n'en est encore que plus cachée, parce qu'alors elles sont comme une glace dont le pouvoir réflectif nous empêche de voir la face postérieure : de là viendra éternellement l'impossibilité absolue qu'il y a de voir le point où les sensations cessent d'être telles pour devenir idées : de plus, quand les idées ont pris la place des sensations, qu'elles brillent d'une clarté suffisante pour éclairer l'esprit, comme elles ne sont que le tableau des différentes sensations, elles ne peuvent pas nous donner l'idée de leur propre nature, qui ne nous fait de sensation qu'autant qu'elle sert à former la vraie image de la cause du sentiment excité sur quelqu'un de nos sens, image qui dès-lors est une idée réelle.

§ 97. Je ne crois pas non plus que personne pense qu'une idée claire qu'on a d'un objet connu, puisse elle seule nous donner une autre idée claire sur un objet inconnu, à cause du grand rapport des deux objets; parce qu'il est très-certain qu'il ne doit pas y avoir plus de connexion & de rapport entre ces deux idées, qu'il peut y en avoir entre les deux corps qui les produisent, quoique cependant il arrive qu'on en acquiert d'assez précises par des exemples & des comparaisons : mais ce n'est plus alors un effet direct d'un sentiment qui provient d'une seule idée simple ou composée, mais un effet réfléchi de plusieurs sentimens qui proviennent de plusieurs idées simples ou composées que l'ame assemble ou supprime, pour se figurer par cette idée ainsi travaillée, un objet nouveau qui a telles formes ou telles qualités : ainsi tout ce que la ressemblance peut faire en notre faveur, c'est de fixer notre esprit sur un arché-

type inconnu, mais cependant supposé existant avec certaines formes ou qualités; ce qui est d'autant plus facile, que toutes les propriétés que l'imagination figure dans cet archétype n'impugnent point la possibilité d'une pareille existence, & que d'ailleurs l'entendement la conçoit sans peine : c'est pour cela qu'on peut facilement concevoir la figure du triangle scalène, quand l'on a connu celles des triangles équilatéral & isocèle, & qu'outre cela, l'on sçait que tous les trois côtés du scalène sont inégaux; parce que l'esprit peut facilement supposer cette inégalité, & se représenter par ses opérations la figure inconnue du triangle qu'il desire connoître : mais il faut remarquer que cette inégalité supposée, qui fait concevoir le triangle scalène, est un travail de l'esprit qui supplée à l'inégalité qui n'est pas au triangle équilatéral ou isocèle, & non pas un effet des sensations que peuvent faire sur nous ces deux triangles; car les

idées qui naissent de leurs sensations ; doivent se rapporter à eux-mêmes, à leur propre figure & non ailleurs ; autrement il y auroit un si grand renversement d'idées, que je ne serois point surpris que celui qui confondroit ainsi les idées des sensations par rapport à quelque ressemblance qu'auroient les corps qui les font naître, ne confondît ses pieds avec ses mains, parce qu'ils ont également quelque ressemblance entr'eux : d'où l'on voit clairement qu'il est aussi essentiel que les idées soient différentes entr'elles, que les objets qui les excitent le sont entr'eux ; ainsi l'idée de l'angle oxigone doit nécessairement être aussi différente de celle de l'angle ambligone, qu'il est nécessaire qu'un chacun de ces deux angles differe de l'autre pour n'être pas les mêmes.

§ 98. Il n'y auroit rien de plus confus dans la nature que la conduite des hommes qui recevroient par les mêmes sensations, tantôt certaines idées & tantôt

d'autres, lesquelles seroient à cause de cela plus ou moins étrangeres aux notions qu'en général on doit en recevoir, & qui doivent être une suite nécessaire du sentiment qu'excite communément l'action des objets sur les sens; quoiqu'il soit pourtant vrai de dire que les effets des sensations sont un peu relatifs, & qu'à cause de cela, les signes dont on se sert pour les exprimer peuvent être arbitraires: mais jusqu'ici il n'y a aucune imperfection, ni dans le sentiment, ni dans le langage de celui qui parle, pourvu que le sentiment qui vient des mêmes sensations soit toujours le même, & que les signes employés pour l'exprimer soient constamment conservés pour désigner les mêmes idées, & cela parce que la relation du sentiment ou le choix des signes, suivent les circonstances qui naissent de la variété des loix des sensations, § 91, 92, 93, & de leurs combinaisons, qui selon les occasions, constituent par ces

mêmes loix des états, ou plus ſimples, ou plus compoſés. Mais il y auroit une grande imperfection, s'il y avoit de la variété dans le ſentiment qui viendroit des mêmes ſenſations, ou ſi les ſignes dont on ſe ſert pour marquer ſes propres idées, ne marquoient pas en même tems les mêmes idées chez ceux avec qui l'on s'entretient, puiſqu'avec cette ſuppoſition l'on ne pourroit pas diſcourir d'une maniere intelligible, & que les ſignes ſeroient pour les uns ou pour les autres, ou peut-être pour tous à la fois, dépourvus de toute intelligence.

§ 99. Cependant il n'arrive que trop ſouvent que l'altération des ſens fait que les mêmes ſenſations excitent des ſentimens différens à l'ame, & c'eſt pour lors un effet de maladie; ou s'il arrive que ſans l'altération des ſens on n'attache pas toujours la même idée aux ſignes qu'on employe pour l'exprimer, alors c'eſt manque de bonne foi, parce que, quoiqu'il ſoit permis à chaque

homme d'exprimer ses idées par les expressions qu'il lui plaît, encore faut-il que ces expressions une fois prononcées soient toujours les signes extérieurs de la même idée, & qu'elles l'excitent chez ceux qui les entendent avec presque autant de promptitude que si les objets producteurs de ces idées affectoient actuellement leurs sens. Ces idées sont en général les sons articulés; ils sont d'autant plus propres à ce dessein, qu'ils sont très-abondans & très-prompts à faire connoître cette grande diversité d'idées invisibles qu'une ame est capable d'avoir; quoique ce ne soit pas en conséquence d'une liaison naturelle entre les sons & les idées, qu'un tel mot exprime telle idée, & que ce ne soit qu'en conséquence de l'autorité que donne tacitement l'usage d'adapter certains sons à certaines idées: usage qu'il faut indispensablement suivre, si l'on ne veut pas que ces sons deviennent abusifs, & pour celui qui veut communiquer

ſes idées, & pour celui à qui on les communique.

§ 100. Encore que nous ayons dit au § 96, qu'on ne peut pas connoître la nature des idées, cependant il ſemble que les hommes pénetrent aſſez avant dans l'admirable conſtitution des choſes & dans leurs effets ſurprenans, qui leur font admirer & exalter la puiſſance de leur Auteur, pour concevoir les degrés de modification que ſouffrent les ſenſations quand elles concourent à la formation des idées. Les conditions ſuivantes paroiſſent aſſez bien convenir avec le ſentiment intime qu'on a de l'action de l'eſprit, quand il s'exerce à découvrir la ſource de ſes lumieres. D'abord les ſenſations, qui ne ſont que les impreſſions que nos ſens éprouvent de la part des objets extérieurs, ſont tranſmiſes juſqu'à l'ame ſous certaines formes de mouvement par le moyen des nerfs, & le ſentiment que l'ame reçoit de ces impreſſions s'appelle *perception*:

tant que cette perception vient d'un seul sens & qu'elle est uniforme & simple, elle ne nous instruit que de notre propre existence; & au contraire, quand l'ame éprouve par un seul sens l'action de deux qualités différentes, telles que sont celles du froid & du chaud, &c. qu'on reçoit par le tact; ou qu'elle éprouve plusieurs sensations qui viennent par divers sens; alors de la différence d'identité qu'elle y apperçoit en voyant qu'une chose n'est pas l'autre, naît l'idée: c'est pourquoi on dit que les idées ne sont que des sensations comparées, ou bien des associations des sensations: ainsi tant que les sensations sont uniformes, & que leurs modifications, telles que la douleur & le mésaise, ne nous représentent rien, alors elles restent parfaitement obscures, & nous les appellons simplement des sentimens; mais quand elles sont représentatives, qu'elles nous éclairent, que nous les distinguons d'entr'elles & de ce qui n'est

point elles, alors nous les appellons des idées dont la nature ou ſtructure intérieure nous eſt inconnue, quoique nous ſçachions que ce ſont elles qui occupent l'eſprit lorſqu'il penſe; que ce n'eſt que par elles que nous voyons une choſe, ſoit qu'elle ſoit abſente ou préſente, qu'elle exiſte ou non; que l'aſſemblage de pluſieurs idées qui ont du rapport entr'elles, conſtituent la penſée; & cette connoiſſance, avec celle que nous avons de leur uſage, eſt le fonds de toutes les connoiſſances, ainſi que nous allons le voir après en avoir examiné les différentes modifications qu'on y apperçoit, & que nous rangeons ſous quatre claſſes dans chacune deſquelles eſt renfermée une autre claſſe oppoſée à la premiere.

§ 101. Premiere claſſe des idées ſimples. L'idée ſimple eſt une repréſentation uniforme dans l'ame, qui ne peut être diſtinguée en différentes idées à cauſe de ſon identité. De cette nature ſont

celles qui entrent par les sens d'une maniere simple; telles sont les idées des qualités sensibles, comme la dureté, la mollesse, que l'on reconnoît par le tact, ce sont celles qui nous viennent par voie de sensation; elles ont cela de particulier, qu'elles sont exemptes de tout mélange, que l'esprit le plus vaste n'en peut former une nouvelle, ni détruire aucune de celles qu'il a; mais il a la puissance de les allier, de les comparer, de les répéter & d'en former à son gré de complexes, qui ne sont qu'un composé de plusieurs idées simples, telles sont les idées des substances; ou un composé que l'esprit a formé, comme est l'idée de gratitude, de mensonge, qu'on appelle modes mixtes, & dont les idées nous viennent par voie de réflexion.

§ 102. La seconde classe est celle des idées claires. Une idée est claire, quand la perception qui la produit est bien réglée, ou que la mémoire présente distinctement à l'esprit l'objet de son idée;

& cela arrive quand la ſenſation eſt complette, que l'organe qui la reçoit eſt bien conſtitué, & que l'ame ne ſe trouve pas tout occupée de quelqu'autre, pour qu'elle partage ſon attention entre pluſieurs qui peuvent s'altérer entr'elles. Il en eſt de même des idées complexes; elles ſont claires, lorſque les idées ſimples qui les compoſent ſont claires, & que le nombre en eſt certain & déterminé : au contraire, l'obſcurité des idées ſimples vient de la légere impreſſion des objets ſur les ſens, de la mauvaiſe conſtitution de l'organe, ou de la diviſion de l'attention qui arrive toutes les fois que l'ame s'applique en même tems à pluſieurs choſes, ou enfin de la foibleſſe de la mémoire, qui ne conſerve pas les idées telles qu'elle les a reçues.

§ 103. La troiſieme claſſe eſt celle des idées diſtinctes. Une idée diſtincte eſt celle dans laquelle l'eſprit découvre une différence qui la diſtingue de toute

autre idée, différence facile à saisir dans les idées qu'on acquiert par divers sens, telles sont celles des sons & des odeurs qui nous viennent par les oreilles & par le nez; au contraire, de l'idée confuse, qui est celle qu'on ne peut pas suffisamment distinguer de quelqu'autre, ce qui dépend pour l'ordinaire des expressions qui les désignent, ou de ce que nous n'avons pas une idée déterminée & précise des idées qui composent une idée complexe : c'est pour cela qu'on confond aisément le léopard & la panthere, quand on n'a de ces animaux que l'idée qu'ils sont des bêtes tachetées : ainsi l'obscurité est opposée à la clarté, & la confusion à la distinction.

§ 104. La quatrieme classe vient de ce qu'on rapporte ses idées aux objets qui les ont fait naître, & dont elles sont supposées représentatives; & en les considérant sous cette distinction, elles sont, 1°. réelles ou chimériques.

Une idée réelle eſt celle qui eſt conforme à ſon archétype ou à quelque être réel ; & au contraire, la chimérique n'y a point de conformité ; auſſi n'y a-t-il que les idées complexes qui puiſſent être chimériques, car les idées ſimples ſont réelles, quoiqu'elles ne ſoient pas toujours des images ou repréſentations de ce qui exiſte. 2°. Les idées réelles ſont complettes ou incomplettes; complettes, lorſqu'elles repréſentent parfaitement les archétypes dont l'eſprit les ſuppoſe repréſentatives ; de cette nature ſont toutes les idées ſimples : les incomplettes ſont celles qui ne repréſentent qu'une partie de leurs archétypes ; les idées que nous avons des ſubſtances ſont de cette claſſe, ſoit qu'on les regarde, ou comme repréſentatives de leur eſſence, ou comme repréſentatives de leurs qualités ſenſibles. 3°. On les diſtingue en vraies & en fauſſes : mais à la rigueur, la vérité & la fauſſeté ne convient qu'aux propo-

ſitions ; ainſi quand on dit qu'une idée eſt vraie ou fauſſe, c'eſt toujours conſéquemment à une propoſition tacite : car l'eſprit rapportant les idées à des choſes extérieures, il juge tacitement dans ce rapport, de leur conformité ou de leur oppoſition à ces choſes. Or, il y a deux principaux cas où ce jugement peut être ſuſceptible de vérité ou de fauſſeté ; le premier, eſt lorſque quelqu'un juge que ſes idées ſont conformes à celles qu'un autre homme appelle du même nom que lui ; dans ce cas, toutes nos idées peuvent être fauſſes, mais les idées ſimples moins que les complexes, & de celles-ci, celles des ſubſtances ſont moins ſujettes à la fauſſeté que celles des modes mixtes. Dans le ſecond cas, c'eſt lorſqu'on ſuppoſe que les idées conviennent avec l'exiſtence réelle des choſes ; & pour lors il n'y a que les idées complexes des ſubſtances qu'on puiſſe nommer fauſſes.

§ 105. Il eſt néceſſaire de remarquer

ici, que l'eſprit eſt abſolument paſſif quand il reçoit quelque idée ſimple, & actif lorſque par diverſes opérations il forme des idées complexes; ainſi quand il raſſemble pluſieurs idées ſimples en une ſeule, il forme une idée complexe; s'il en forme pluſieurs ſans les unir, qu'elles ſoient ſimples ou compoſées, il acquiert l'idée de relation; & s'il ſépare une ou pluſieurs idées de celles qui exiſtent enſemble, il forme des idées générales ou particulieres; générales, ſi elles conviennent à un nombre de ſujets; particulieres, ſi elles ne conviennent qu'à un ſujet individuel. Si l'eſprit réfléchit ſur lui-même, la premiere idée qui ſe préſente eſt celle de la penſée, laquelle a différentes modifications aſſez diſtinctes. Nous allons voir en quoi elles conſiſtent.

§ 106. L'impreſſion que les corps font ſur nous s'appelle *ſenſation*, & le ſentiment que l'ame en reçoit s'appelle *perception* : lorſque la ſenſation eſt ;

comme nous l'avons dit § 100, variée; ou qu'il y en a plusieurs qui sont différentes entr'elles, elles nous fournissent l'*idée*. Si une idée vient dans notre esprit sans que ce qui peut la faire naître agisse, c'est le *ressouvenir*, la *réminiscence*. S'il faut quelque effort de la part de l'esprit pour la trouver dans la mémoire, c'est *recueillement*. Si l'esprit s'occupe quelque tems & attentivement d'une idée, c'est *contemplation*. Au contraire, si cette idée est flottante dans l'esprit, qu'elle l'occupe légerement, c'est *rêverie* : examiner une idée & l'enregistrer, pour ainsi dire, dans la mémoire, c'est *attention* : se fixer sur une idée avec beaucoup d'application en la considérant de tous côtés, c'est *étude* ou *contention d'esprit* : avoir plusieurs idées exactes, en bien connoître les rapports, la conscience que nous en avons est l'opération qu'on nomme *concevoir*. Il y a un tems où notre ame n'est occupée d'aucune de ces opéra-

tions, & c'eſt dans l'état d'un profond ſommeil, § 81, où l'on dort ſans faire aucun *ſonge;* car faire des ſonges, c'eſt avoir des idées qui ne ſont ſuggérées par aucun objet de dehors,

Sed ſimulacra ſolere in ſomnis fallere mentem.
Lucr. lib. 5. 63.

& dont la tranſition des unes aux autres n'eſt point choiſie ni dirigée par l'entendement; & l'*extaſe* ſemble n'en différer que parce que dans cette maniere de ſonger on a les yeux ouverts.

§ 107. Excepté que, comme nous l'avons dit, nous jouiſſions d'un ſommeil profond & tranquille, notre ame eſt ſans ceſſe occupée de quelqu'une de ces modifications que nous venons d'examiner; celles de la penſée ſont d'autant plus correctes & plus propres à nous faire porter des jugemens juſtes ou faux ſur les choſes qui en ſont les objets, que celles des idées qui les compoſent conviennent exactement avec celles qu'en général on a de ces objets; qu'elles

ſont claires, diſtinctes & comme moulées ſur la ſaine raiſon; & en effet, c'eſt par les idées qu'on voit tout, quoique nous ne les voyons pas elles-mêmes; c'eſt par leur moyen que notre eſprit voit juſqu'aux êtres purement poſſibles, & ainſi inviſibles par eux-mêmes; l'eſprit y penſe, cela ſuffit pour les voir: car quand ils affectent quelques-uns de nos ſens, pour cela nous ne les voyons pas mieux, parce que nous ne pouvons pas les voir immédiatement eux-mêmes, nous ne pouvons les voir que par les idées qui les repréſentent à l'ame; or, comme ces idées qui ont déja repréſenté ces êtres, peuvent ſe retracer malgré leur abſence, elles peuvent, par conſéquent, les repréſenter encore, quoiqu'ils ne ſoient plus, ou qu'ils puiſſent ou ayent ſeulement pû être; ce ſont elles qui tiennent le milieu entre la choſe qui exiſte & le nom qu'on lui donne; elles ont tant de rapport avec les objets, qu'elles ſont, en quelque façon, les

objets eux-mêmes ; ce ſont au moins leurs véritables images, images qui ont le droit de les repréſenter avant que d'être. Par exemple, ce n'eſt que par elles qu'un Architecte voit un édifice avant que de le conſtruire, & ce ſont elles qui le lui repréſentent tel qu'il ſera ; ſon ame voit alors un édifice idéal qui lui eſt repréſenté par voie de réflexion, & qui ne differe en rien de celui qu'il verra par voie de ſenſation : il arrivera ſeulement que quand il appercevra celui-ci par les ſens, ſon ame ſera paſſive, ce ſera une ſimple perception de ſa part ; & qu'au contraire, elle eſt active quand elle figure ſon édifice intellectuel, ce qui eſt alors un acte de ſa volonté & de ſa liberté. C'eſt de cette maniere de voir que Dieu voyoit les créatures telles qu'elles ſont avant que de les faire ; & dans le fonds, il n'y a pas pour l'ame d'autres manieres de voir ; car la voie de ſenſation ſe réduit à produire telles ou telles idées qui doivent repréſenter

l'objet de la sensation; & la voie de réflexion se réduit également à représenter le même objet par des idées qui en renferment toutes les propriétés; d'où l'on doit inférer que s'il y a de la différence entre ces manieres de voir, qu'elle ne peut dépendre que de l'activité respective des organes de ces deux voyes. Ainsi l'idée d'un cube d'or doit nécessairement renfermer toutes les propriétés de ce cube, telles que ses dimensions, sa malléabilité, sa fusibilité, sa couleur, sa pesanteur, sa dissolubilité dans l'eau régale, &c. enfin cela doit être un cube tout-à-fait semblable à celui dont il est représentatif; & s'il y manquoit une ou plusieurs propriétés qui doivent s'y trouver, comme s'il y manquoit sa pesanteur, ou qu'il y en eût une de plus qu'il ne doit y avoir; comme si elle y ajoutoit l'idée du mouvement, cette idée ne représenteroit plus le cube d'or, elle représenteroit quelque chose qui y auroit un rapport plus ou moins éloigné.

§ 108. La connoiſſance des modes ſimples & de leurs modifications nous vient par la ſenſation & par la réflexion ; nous ne les examinerons pas dans leur détail : nous nous contenterons d'obſerver ici que ce n'eſt que par la ſucceſſion de nos idées, que nous avons connoiſſance de la durée, que nous acquerrons celle de l'eſpace par la coexiſtence de pluſieurs idées ; un eſpace parcouru devient un modele d'un eſpace à parcourir. Lorſqu'on a une fois imaginé un eſpace où l'on ne s'eſt point tranſporté, l'on croit pouvoir en imaginer pluſieurs les uns hors des autres, & ne concevant point des bornes pour ceſſer d'en imaginer, on croit appercevoir l'immenſité. Il en eſt de même de la durée répétée encore, il ſemble qu'elle nous fait voir l'éternité. L'on ſent aſſez l'illuſion de l'imagination touchant ces deux termes ſur leſquels nous n'avons point d'idées déterminées, ni aucun moyen juſqu'ici connu pour en acquérir, ce

qui doit nous engager à nous tenir sur nos gardes lorsqu'il est question de donner son consentement à des opérations de l'esprit qui n'ont d'autre fondement que la facilité d'allier des idées dont l'assemblage est d'autant plus agréable qu'il paroît singulier & sans modele.

§ 109. Je ne voudrois pas décider si les idées n'appartiennent pas ou ne sont pas les sentimens ou les affections même de l'ame; car toutes les qualités que les sens ou l'imagination attribuent aux objets ne sont au moins appercues d'elle que sous la forme de son propre sentiment. Si cela étoit, les propriétés des corps étant une fois senties & perçues par elle, l'on pourroit les appeller qualités spirituelles, qualités qui en faisant notre plaisir, nous font chercher la conservation de nous-mêmes qui en sommes le sujet, en augmentant en nous l'amour de notre existence, parce que nous savons que sans cette existence, ce plaisir

plaiſir ne ſauroit ſubſiſter. Si ces qualités nous font ſentir de la douleur & une douleur conſtante & inſupportable, nous avons de la haine non-ſeulement contre cette douleur, mais encore contre notre être propre, ſachant bien que ce ſentiment de douleur ne ſauroit également ſubſiſter ſans notre exiſtence, ce qui fait voir que les eſprits condamnés doivent ſe haïr dans le lieu de leur tourment, & comment cette haine d'eux-mêmes devient enſuite l'inſtrument de leur ſupplice, après que leur amour-propre a été dans ce monde la ſource de leur corruption.

§ 110. On a pû voir par ce qui a été dit ci-devant, que nos jugemens & nos raiſonnemens ne dépendent que de la liaiſon des idées, tant de celles qui nous viennent par ſenſation, que de celles qui nous viennent par réflexion; c'eſt pourquoi dans les réflexions ſoutenues & dans les diſcours ſérieux, on remarque aſſez aiſément que les idées

sont introduites dans l'esprit les unes par les autres, que c'est avec un certain dégré de méthode & de régularité qu'elles se présentent à la mémoire ou à l'imagination, & que lorsque dans ce cas une idée étrangere au sujet qui nous occupe, vient à en troubler la marche ou à rompre la chaîne de celles qui y sont annexées, nous nous en appercevons aussi-tôt, & nous la mettons à l'écart; ce qui nous fait voir que cette liaison d'idées a une puissante force pour toucher & émouvoir l'esprit & pour tenir les idées des choses matérielles dans leur union naturelle.

§ 111. M. *Locke* dit que quelques-unes de nos idées ont entr'elles une liaison nécessaire, & qu'il y a une autre liaison qui est due uniquement au hasard & à la coutume, & que cette derniere a souvent une force si puissante pour mettre du travers dans notre esprit, soit par rapport aux actions morales & naturelles, soit par rapport à

nos passions, à nos raisonnemens & à nos notions mêmes, qu'il n'y a peut-être pas de défaut qu'on doive tâcher de prévenir de meilleure heure. Le Pere *Mallebranche* dit que cette liaison, qui est la plus générale, est l'identité du tems; car il suffit, dit-il, que nous ayons eu certaines idées dans le tems qu'il y a dans notre cerveau quelques nouvelles traces, afin que ces traces ne puissent plus se produire sans que nous ayons de nouveau ces mêmes pensées. Et en effet, que par étourderie l'on vienne à inculquer dans l'esprit d'un enfant les idées d'esprits & de phantômes, qui n'ont pas plus de rapport avec les ténebres qu'elles en ont avec la lumiere, il arrivera peut-être que cet enfant ne se trouvera jamais dans les ténebres sans être frappé de ces effrayantes idées, parce qu'il ne pourra plus les séparer l'une de l'autre. Et les figures qui représentent *notre Seigneur Jesus-Christ* comme homme, ne pourroient-elles pas être la cause de

tant d'*Antropomorphites* qu'il y a dans le peuple ? La liaison naturelle des idées, dit *Mallebranche*, dépend de la nature, ou de la volonté constante & immuable du Créateur; telles sont celles des choses matérielles qui réveillent la même idée dans tous les hommes. L'idée d'un quarré est réveillée par tous ceux qui voyent un quarré; mais le nom d'un quarré peut bien ne pas éveiller l'idée d'un quarré chez tous ceux qui entendent prononcer ce mot, parce que cette liaison est entierement volontaire, & exige une naturelle inclination parmi les hommes à convenir entr'eux d'attacher leurs idées à des signes sensibles.

§ 112. Un celebre Philosophe moderne voyant d'un coté que l'enchaînement des idées étoit trop sensible pour échapper aux observations, & que de l'autre elle méritoit toute l'attention des curieux, a hasardé d'en indiquer les différens principes, & il ne trouve, dit-il, que trois de ces principes de liaison,

ſavoir celui de reſſemblance, celui de contiguité de tems & de lieu, & celui de cauſalité : mais il faut ſavoir que quelqu'avantage qu'ayent ces principes pour fortifier la mémoire & lui retracer le rapport qui eſt entre la cauſe & l'effet & autres relations, que nous ne pouvons acquérir la connoiſſance de ce rapport que par l'expérience ; c'eſt elle ſeule qui nous en montre la liaiſon conſtante ; car qu'un homme d'un génie ſupérieur, doué de la plus haute capacité & du raiſonnement le plus juſte qu'on puiſſe imaginer, examine un objet qui lui ſoit à tous égards totalement inconnu, il lui ſera impoſſible, après cet examen, d'indiquer une ſeule de ſes cauſes ou un ſeul de ſes effets. C'eſt pourquoi il paroît naturel de penſer que ſi cet homme n'avoit jamais vu de l'eau, il ne pourroit pas conclure de la tranſparence & de la fluidité de cet élément, qu'il pourroit le ſuffoquer ; ni de la lumiere & de la chaleur du feu, qu'il

seroit capable de le réduire en cendres ; & à cette occasion, nous pouvons remarquer que nous nous trompons toutes les fois que nous voyons une chose nouvelle ou d'une espece qui nous est inconnue, & nous demandons aussitôt le nom pour savoir ce que c'est ; car la dénomination étant arbitraire & ne pouvant point porter la connoissance de la chose, nous ne connoissons pas plus par ce nom ce que c'est que cette chose, que si nous ne le savions pas.

§ 113. Nous remarquerons, en finissant ce Chapitre, que quelques-uns ont divisé les idées ; en idées de ressouvenir, qu'ils ont nommé idées pures ou intellectuelles, & elles se rapportent à celles que nous avons dit venir par voie de réflexion, comme celles des modes mixtes : & en idées de sensations, qu'ils appellent simplement des sensations ; celles ci se rapportent à celles que nous avons appellé idées simples, qui nous viennent des qualités sensibles des corps.

De plus, on croit que par certains ſentimens que celles-ci excitent dans notre ame, elles s'adreſſent plus particulierement au cœur ou à l'imagination, & touchent ſur-tout l'homme ſenſible; & que les autres qui figurent des êtres moraux ou métaphyſiques, s'adreſſent directement à l'eſprit, & parlent plus à l'être intelligent & raiſonnable.



CHAPITRE IX,

Où l'on examine comment les sens externes viciés induisent l'ame à erreur.

Sensus fallunt & falluntur sæpissimè.

§ 114. CE que nous allons dire ici, & la lecture réfléchie de l'Histoire que nous avons faite des sensations en général & en particulier, est suffisant pour mettre en état de rendre raison pourquoi il est possible qu'on ne pense pas tous de la même façon sur un même sujet; pourquoi tous les hommes indistinctement ne sont pas propres à acquérir les mêmes dégrés de connoissances; pourquoi il y a des inclinations ou penchans naturels; pourquoi les uns saisissent aisément & font avec goût ce que d'autres ne peuvent pas du tout comprendre; on pourra encore déduire de-

là pourquoi il y en a qui ſont actifs, vifs, gais & pénétrans; tandis que d'autres ſont lents, pareſſeux, indifférens & ſtupides; quelles ſont les cauſes phyſiques qui font que les hommes ſont entêtés de bonne foi, de même que celles qui les portent à ſuivre, ſans aucun fondement apparent, plutôt l'erreur que la vérité.

§ 115. On s'appercevra bien qu'il eſt ici queſtion de l'oubli ou du rêve des mélancholiques, &c. que généralement on attribue au vice des ſens internes; mais que l'expérience démontre n'être pas toujours vrai. J'ai vu un villageois ſexagénaire qui perdit la raiſon pour n'avoir pas pû ſe convaincre que les divers objets qu'il diſoit voir voltiger devant ſes yeux, dépendoient des nuages de cataractes commençantes: l'habitude, la longue expérience qu'il avoit de l'uſage de ſes yeux, l'avoient tant perſuadé de leur bonté, qu'il ne pouvoit alors croire qu'ils euſſent le trom-

per. Ne pouvant réussir à chasser de devant ses yeux ce qui l'offusquoit, il se mettoit à chaque instant en colere, au point qu'il délira sur son accident, jusqu'à ce que ces cataractes fussent mûres, après quoi il devint plus traitable, & se soumit à l'opération en homme sensé.

§ 116. Il est au reste assez naturel que les délibérations de l'ame qui dans la plûpart des occasions n'a d'autre guide que les sens externes, ne soient point justes, selon la raison; & telles qu'elles doivent être, lorsque les sens, qui l'ont toujours fidellement servie, se trouvent viciés à son insçu; alors ce sont, en quelque façon, des serviteurs infideles qui manquant à leur devoir, deviennent la source d'une infinité d'erreurs que l'ame commet en conséquence de la similitude qu'elle trouve entre les effets d'une cause nouvelle qui lui est inconnue, & ceux des causes connues & ordinaires auxquelles elle croit devoir les rapporter.

§ 117. Il eſt donc inévitable que les fauſſes ſenſations qui ſe font ſur les ſens externes ne mettent du trouble & de la confuſion dans la conduite des hommes, puiſqu'habituellement & preſque généralement, il n'y a qu'elles qui les déterminent, § 54, 56, 58. L'homme ſe fonde ſur la coutume qu'il a de ne point appercevoir aucun corps, ſans que ce corps ſoit préſent. C'eſt pour cela qu'il infere des erreurs des ſens, que les objets ſont la cauſe des perceptions qu'il peut avoir; auſſi eſt-il ſouvent vrai que nous eſtimons comme préſens & comme cauſe de nos perceptions, les corps qui n'agiſſent point actuellement ſur les ſens. Ou bien quand il manque quelque choſe dans l'objet, l'imagination ſupplée à l'abſence des qualités, & par ce moyen elle le repréſente accompli.

§ 118. C'eſt être dans des erreurs, dans des égaremens d'eſprit, que d'avoir des viſions, des ſonges ou des

rêveries étant éveillés, ou bien de prendre les effets des sensations pour ceux de l'imagination, ou ceux de l'imagination pour ceux des sensations. Ces méprises dépendent, dans ces divers cas, des répétitions forcées ou involontaires des mouvemens précédens de quelques sens qui ont été nécessaires pour causer de vraies perceptions & pour fournir à l'esprit les connoissances dont il avoit besoin; dans ces circonstances l'action des sens internes prévaut sur celle des sens externes, ou bien l'effet de ces mêmes sens externes l'emporte sur celui des internes, ce qui est une source de mauvais raisonnemens, de jugemens faux, & ensuite la cause de bien des actions singulieres, vu que ces répétitions forcées détruisent les effets des perceptions actuelles de l'ame; qu'elles confondent le passé avec le présent; qu'elles mêlent quand il ne faut pas des idées de réflexion avec celles de sensation, & qu'elles rompent ainsi la chaîne natu-

relle qui doit lier nos discours & nos actions. Ainsi pour pouvoir concevoir plus aisément la maniere dont s'opere ce trouble, nous allons succinctement examiner comment chaque sens externe en particulier peut tromper notre ame, lorsque lui-même n'est pas aussi sain & aussi bien constitué qu'il est nécessaire qu'il le soit; nous suivrons ici l'ordre que nous avons tenu, § 85 & suivans, & par conséquent nous commencerons par l'œil.

§ 119. Il semble que les conditions principales & les plus nécessaires pour voir distinctement & sans confusion, dépendent de la force de la lumiere qui éclaire, de la perméabilité des milieux qu'elle transverse, de la dilatation de la pupille & du dégré de sensibilité de la rétine.

§ 120. Il y a bien de la différence entre le grand brillant, l'éclat ou l'activité de la lumiere du soleil, & la force

de la lumiere d'une chandelle & de la lune. M. *Bouguer* dit que la force de la lumiere du soleil est à la force de la lumiere d'une chandelle qui éclaire à douze pieds de distance, comme 11664 est à un; & suivant M. Euler, (Act. Acad. Berolin. ann. 1750. p. 299.) celle de la lune en son plein est à celle du soleil, comme 374000 est à 1. On a expérimenté que vingt chandelles allumées dans un lieu obscur éclairent un œil qui n'en est éloigné que d'un pied, comme l'éclaire la lumiere qui regne à l'ombre du soleil. Ainsi ces différentes lumieres, le nombre des chandelles, les différens dégrés d'éloignement variant sans cesse, selon les circonstances, l'office des yeux, c'est-à-dire, la force de la vision doit varier de même. Suivant les expériences ci-dessus, la lumiere de la chandelle a 32 dégrés de force de plus que la lumiere de la lune; nous devons donc voir avec 32 dégrés de clarté de plus quand nous sommes

éclairés avec une chandelle, que quand nous le sommes avec la lumiere de la lune, & par conséquent les objets nous doivent mieux paroître tels qu'ils sont; aussi est-il vrai que nous distinguons mieux au soleil toutes les parties d'un objet que l'on ne le fait avec une chandelle, & encore moins avec la lune. La disproportion qu'on trouve dans ces différens effets vient de celle qu'il y a dans les causes, d'où naît dans quelques circonstances l'occasion de distinguer la vue en vue claire, obscure, confuse, &c.

§ 121. La Dioptrique nous apprend que la lumiere se réfracte quand elle passe d'un milieu dense dans un autre plus dense; or il entre dans la composition de l'œil trois humeurs beaucoup plus denses que l'air, qu'on nomme aqueuse, cristalline & vitrée; par conséquent, la lumiere qui traverse ces humeurs souffre les réfractions nécessaires pour faire sur quelque portion de la

rétine toute l'impression qui se seroit distribuée en un plus grand espace, si les rayons qui entrent dans l'œil & qui composent une espece de pyramide, n'avoient été réfractés par les humeurs, & sur-tout par le cristallin : mais s'il arrive, comme dans la cataracte, que le cristallin devienne plus opaque ou bien plus saillant, rayé, tacheté ou suppuré, ou que l'humeur vitrée tombe en fonte, en dissolution, comme il arrive dans d'autres cas, tous ces accidens changent les loix de la réfraction naturelle de la lumiere ; ils obscurcissent la vue, & présentent des ombres, des nuages ou quelques objets particuliers, suivant la figure des taches ou des raies du cristallin, ou celles qu'ont les particules des humeurs qui s'épaississent ou qui se dissolvent ; parce qu'il ne peut survenir aucun changement dans les humeurs, sans qu'il n'y ait aussi un changement de porosité qui modifie d'une maniere différente les rayons de lumiere.

qui les traversent. Les humeurs de l'œil sont des corps limpides, transparens, qui dans l'état naturel laissent passer toutes les especes de lumieres, c'est-à-dire, des globules de tous les ordres, & dans une proportion semblable à celle que la nature a observée dans la composition de la lumiere solaire ; mais quand leur diaphanéité s'altere par le mélange de quelqu'autre liqueur, comme du sang, du lait, du pus, de la bile, alors la porosité de ces humeurs change, & fait en quelque façon l'office d'un crible, & ne laisse passer que telle ou telle espece de lumiere, ce qui fait présumer que si dans les chambres de l'œil il y avoit du sang, du pus, du lait, de la bile de répandus, il ne seroit pas alors possible de voir les objets qui seroient rouges, blancs ou jaunes.

§ 122. A mesure qu'on passe d'un lieu obscur à un lieu éclairé, la pupille se retrécit au point que lorsqu'on est au

plus grand jour, elle n'a pas la moitié du diametre qu'elle est capable d'avoir; ensuite si d'un grand jour on passe à l'obscurité, elle se dilate de nouveau, & la lumiere entre dans l'œil en une quantité proportionnée à ce nouveau diametre de la pupille; d'où vient qu'on voit moins clairement à une lumiere trop forte qu'à une lumiere plus douce; outre cela, lorsque la cornée & le cristallin, ou seulement l'un ou l'autre, est fort convexe, les rayons de lumiere sont trop convergens, ils se réunissent avant d'arriver sur la rétine, ce qui rend *myopes*, c'est-à-dire qu'on a la vue courte. Pour lors on ne voit distinctement les objets que quand ils sont placés fort près des yeux, & que le diametre de la pupille diminue: mais si ce diametre devient trop petit, si la cornée ou le cristallin sont trop applatis, ces états rendent les rayons de lumiere trop divergens, ils en éloignent trop le foyer, & donnent la *presbite* ou vue longue,

c'eſt-à-dire qu'il faut que les objets ſoient aſſez diſtans des yeux pour être vus, ce qui conſtitue une ſeconde eſpece de vue confuſe, parce qu'elle s'écarte comme la précédente du dégré de diſtance qui ſuffit pour voir diſtinctement les objets médiocrement gros & médiocrement éloignés : ce dégré, qui eſt celui qui convient aux meilleurs yeux & à la meilleure vue, ſe connoît quand par exemple l'on ne perd de vue qu'à douze pieds de diſtance un point noir qui a un quart de ligne de diametre. Si ce point a les deux tiers d'une ligne de groſſeur, il ne doit venir inviſible qu'à vingt pieds de diſtance, & quand cela eſt ainſi, l'on a une vue ſolide, qui varie peu, qui ſoutient longtems & ſans ſe fatiguer, la lecture des lettres communes éloignées de douze pouces; & dans les derniers âges de la vie, elle ſouffre moins que les autres des atteintes de la décadence.

§ 123. Comme dans les § 23, 24, il

a été fait mention de la sensibilité en général, nous ajouterons seulement ici que la rétine est, ainsi que les autres parties du corps, sujette à être plus ou moins sensible, ce qui fait que la même lumiere n'éclaire pas également tous les hommes. Il est rare d'en trouver qui voyent naturellement la nuit, comme les chats, le hibou, &c. On prétend même que cette vue de nuit qu'on appelle *nyctalopie*, dépend d'une inflammation de la rétine, c'est-à-dire de l'ophthalmie interne de l'œil, ce qui par conséquent est accidentel & passager; mais quoi qu'il en soit, les personnes qui sont dans ce cas souffrent beaucoup de la lumiere d'une bougie & de la lumiere du jour. C'est une situation toute contraire à celle où étoit ce jeune homme de la Grande Bretagne qui voyoit très-bien tant que le soleil étoit sur l'horison; mais à mesure que le soleil se couchoit, il lui paroissoit avoir des brouillards devant les yeux, & quand il étoit

entierement couché, il ne voyoit rien du tout, ni à la plus grande clarté de la lune, ni dans une chambre bien éclairée par des chandelles; alors sa pupille restoit immobile, ce qui dépendoit, selon toute apparence de ce que la rétine n'étoit pas assez sensible pour être agitée ni par la lumiere de la lune, ni par celle des chandelles, qui sont si foibles, comparativement à celle du soleil, § 120. Les Grecs ont appellé cette vue de jour, *hemeralopia*.

§ 124. En terminant ce qui concerne les conditions dont on a fait mention § 119, nous allons parler de quelques divisions que l'on a faites de la vue.

Si les conditions que nous avons rapportées § 119, se trouvent dans un juste milieu, on jouit d'une vue fort bonne, c'est-à-dire d'une vue qui est tout à la fois claire & distincte.

La vue claire est celle par laquelle l'on connoît & distingue un objet dans son entier, & de cette maniere elle est

oppoſée à la vue obſcure avec laquelle l'on ne le connoît qu'en partie.

La vue diſtincte eſt celle avec laquelle on connoît & diſtingue toutes les différentes parties d'un objet, ce qui eſt le contraire de la confuſe, avec laquelle on ne connoit cet objet qu'en gros & fort ſuccinctement ; de façon que la vue obſcure & la vue confuſe peuvent nous faire faire des mépriſes, & porter des faux jugemens à peu près comme les maladies dont nous parlerons.

§ 125. Il y a peu de monde qui n'ait une idée du vertige, *vertigo;* c'eſt une erreur dans laquelle les objets quoiqu'en repos nous paroiſſent changés de place, pirouetter ou tourner en rond. Il dépend d'une impreſſion faite ſur la rétine, ſemblable à celle que les objets vus y feroient s'ils peignoient ſucceſſivement dans divers points de ſa ſurface les images qui peuvent effectivement l'émouvoir. Ainſi un objet paroît ſe

mouvoir, 1°. si le cristallin, dont nous n'appercevons pas le mouvement, s'incline à droite ou à gauche, &c. ce qui arrive lorsque les fibres de la couronne ciliaire, qui dans l'état sain sont en équilibre, sont contractées de différens côtés par le spasme, comme cela arrive quelquefois dans le vertige hystérique & hypocondriaque. 2°. Si le sang court dans les vaisseaux par un mouvement rétrograde, il excite sur la rétine une sensation étrangere qui est un vrai vertige de la vue, parce que ce mouvement du sang, invisible & inaccoutumé, est rapporté à des objets visibles & connus. 3°. Il en est de même si par la rétraction alternative des muscles de l'œil, le globe s'incline en entier de quelque côté, sans que l'ame s'apperçoive de ce mouvement.

§ 126. La Berlue, *suffusio*, est une espece de maladie imaginaire dont le principal symptôme est l'erreur de la vue envers les objets mêmes, de façon

que ceux qui ont la berlue croyent voir des choses, comme des couleurs, des étincelles, des mouches, qu'ils ne voyent pas, parce que le prototype de ces images n'est pas devant leurs yeux. La différence qu'il y a entre la berlue & le vertige, c'est que la berlue représente des corps qui ne sont pas, ou du moins qui ne sont pas la cause de ces représentations, au lieu que le vertige ne représente qu'une modification ou maniere d'être des corps qu'ils n'ont pas, c'est-à-dire un mouvement qui n'est pas alors en eux.

§ 127. On a la berlue toutes les fois qu'il y a quelque point sur la rétine où les rayons de lumiere ne peuvent arriver ; l'opacité qui peut survenir à quelques gouttes des humeurs de l'œil, surtout du cristallin, § 121, une goutte de sang, de pus, qui sans se délayer, se trouve mêlée parmi elles, peuvent produire cet effet, qui est d'autant plus sensible que la lumiere qui éclaire a de

force :

force : c'eſt pour cela que ce même effet diminue à une lumiere foible, & qu'il ceſſe entierement dans l'obſcurité, parce qu'alors tous les points de la rétine étant également obſcurcis, il n'eſt plus poſſible de s'appercevoir de l'ombre que le point opaque qui eſt dans l'œil peut faire en un endroit particulier. Si ce ſont pluſieurs gouttes de ſang noirâtre délayé qui faſſent berluer, il en naît la viſion ſinguliere de mouches, d'araignées, de différens ſpectres ou phantômes ſombres, noirs, qui prennent de jour en jour diverſes couleurs, en devenant bleuâtres, livides ou jaunes, juſqu'à ce qu'étant inſenſiblement moins opaques, ils s'éclipſent enfin tout-à-fait.

§ 128. La *Bévue*, diplopia, eſt une erreur par laquelle un ſeul objet que nous regardons nous paroît double ou ſe multiplier nombre de fois à la faveur d'un certain mouvement qui paroît être en lui. Par exemple, ſi en regardant un

objet, nous pressons un œil d'un côté, en y faisant faire différens mouvemens, dès-lors cet objet qui est simple & en repos, nous paroît double & en mouvement. Si ayant les paupieres presqu'entierement closes, nous regardons la clarté du soleil, d'une bougie qui brûle ou d'un corps qui brille, incontinent les yeux s'humectent de larmes, les paupieres sont comme en vibration, & les objets qu'on voit paroissent tremblans & multipliés; ces effets sont plus sensibles en faisant l'expérience avec un seul œil, l'autre étant exactement fermé, qu'en la faisant avec les deux yeux. De même, si l'on regarde quelque objet réfléchi par un polyscope, cet objet paroît encore multiplié nombre de fois, ainsi les corps polis qui ont plusieurs faces : les mouvemens convulsifs ou la paralysie des muscles d'un œil, les muscles de l'autre étant sains, l'inflammation des paupieres, peuvent produire les mêmes effets, & être

par conſéquent cauſes de la bévue.

§ 129. Si l'on fait avec la pointe d'une épingle deux trous à une carte, placés de façon qu'ils ne ſoient diſtans l'un de l'autre que du diametre de la pupille, & ſi enſuite ayant fermé un œil, & approché de bien près ces deux trous de l'autre œil, nous regardons la flamme d'une chandelle ou un point noir fait ſur un papier blanc, il en réſulte les phénomènes ſuivans : il ſemble qu'on voit au travers d'un brouillard; ces deux ouvertures nous paroiſſent plus grandes qu'elles ne ſont; elles s'uniſſent réciproquement l'une à l'autre par leurs cotés voiſins, comme s'il n'y avoit qu'un ſegment commun, & le point noir ou la flamme de la chandelle eſt double; les mêmes effets arrivent & ſont variés ſelon qu'on fait trois ou quatre trous à la carte, c'eſt-à-dire que l'objet qu'on voit au travers d'eux eſt multiplié autant de fois qu'il y a de trous à la carte; la raiſon de cela eſt que l'image

de cet objet entrant par chacun de ces trous, va se peindre distinctement sur différens points de la rétine un égal nombre de fois qu'il y a d'ouvertures à cette carte.

§ 130. Quelquefois il survient à la cornée des accidens; il se place devant ou derriere elle plusieurs choses qui peuvent la rendre opaque dans plusieurs points de son étendue, tandis que les autres points conservant leur transparence naturelle, peuvent multiplier les objets comme l'ont fait dans les expériences ci-dessus, les trous que l'on a faits à la carte. Parmi les causes capables de produire ces effets, on peut compter le *nuage de la cornée*, il dépend de quelques gouttes d'eau ou de lymphe épaissie entre les lames de la cornée, comme souvent en laisse après elle la petite vérole ou l'ophthalmie; la tache de la cornée, *taye*, qui dépend d'un point opaque, blanc, cendré ou quelquefois noir, ou bien d'une cicatrice suite d'une

exulcération à la cornée. Toutes les tumeurs de cette partie, comme la hernie de la cornée, l'onglet des yeux ou le drapeau, des appendices ou excroissances fougueuses qui naissent sur les bords de la pupille, l'adhérence imparfaite des bords de la pupille entr'eux, l'échimose ou meurtrissure de l'œil, qu'on appelle œil poché, toutes ces choses donnent la bévue, si elles n'occupent pas toute l'étendue de la cornée transparente qui répond à la pupille; ainsi étant possible qu'elles soient situées de façon qu'elles partagent l'étendue de cette ouverture en plusieurs portions, les unes deviennent opaques tandis que les autres conservent leur transparence : de-là naît la pluralité des représentations d'objets. Les cils des deux paupieres qui se collent entr'eux, des grains polyedres de chassie qui sont attachés aux cils, dans l'*epiphora* des larmes abondantes visqueuses qui s'attachent aux paupieres, peuvent donner la

bévue, c'est-à-dire faire l'effet des verres polyscopes.

§ 131. Un nombre d'indispositions qui surviennent aux oreilles, induisent souvent notre ame à erreur sur la valeur ou la force de quelques sons & sur les causes qui les produisent, parce qu'elle les rapporte à des corps sonores dont elle croit qu'ils dépendent, tandis qu'ils viennent seulement des parties qui sont enfermées dans les différentes cavités de la roche, lesquelles étant viciées, dénaturent ou répetent d'elles-mêmes l'impression que tel ou tel son avoit coutume de faire sur ces parties. Le caractère de ces indispositions est donc un son importun imaginaire qui ne répond point aux vibrations de l'air externe, ou qui même subsiste sans elles; on les connoît lorsque sans que rien fasse du bruit, ou qu'on a changé la tête de situation, ou qu'on s'est changé dans un autre lieu, ou après avoir exactement bouché les oreilles, on continue d'entendre les mêmes sons, qu'on n'auroit

point entendus s'ils venoient des causes extérieures à l'oreille.

§ 132. On donne différens noms à ces indispositions; celle qui affoiblit la force des sons ou qui nous prive de diverses inflexions que subit la voix dans la prononciation d'un grand nombre de mots, s'appelle *ouie engourdie*, *paracusis willisiana*, ou si cela va plus loin, *dureté d'oreille*, *dysecoia*. Dans ces cas l'audition est confuse, c'est-à-dire qu'on a une perception foible & obscure des sons dont les autres hommes sont distinctement & sensiblement affectés. Il faut pour que les mots qu'on profere soient compris de ceux qui ont ces especes d'ouies, qu'ils soient prononcés à haute voix & avec un certain ton déterminé; c'est ainsi qu'on se fait entendre de ceux à qui les oreilles externes manquent, appellés *monauts*, de ceux à qui il survient des engorgemens aux glandes du conduit auditif, ou bien en qui le cerumen s'amasse & s'endurcit beaucoup; cela

arrive encore quand la membrane du timpan est percée, qu'elle est dans le relâchement ou atonie, ou qu'elle est devenue trop seche ou trop ferme, &c. Ces choses sont quelquefois portées à un si haut point, qu'on ne distingue plus aucun son, & ce qu'on entend n'est que du bruit, ou bien l'on n'entend rien du tout; ce qui s'appelle *cophosis*, *surdité.*

§ 133. Il y a une autre confusion d'ouïe ou difficulté de bien entendre tous les sons qu'on donne à la prononciation d'un mot ou à la voix articulée, on l'appelle *fausse ouie*, *paracusis.* Ceux qui en sont attaqués, entendent très-distinctement certains sons, tandis qu'il y en a d'autres qui n'entendent que confusément. Il y a, par exemple, le son de différentes parties ou syllabes d'un mot qu'ils entendent fort aisément, & il y en a d'autres qu'ils n'entendent que très-difficilement. Pour conférer avec ces gens-là il n'est pas

toujours néceſſaire d'avoir une voix aiguë & forte; au contraire, ils comprennent ſouvent mieux les mots qu'on prononce avec une voix grave & baſſe, que ceux qu'on dit d'un ton vif & perçant.

§ 134. Nous ajouterons à cette claſſe l'*ouie tendre*, *paracuſis oxycoia*, qui eſt une confuſion d'ouïe accompagnée de l'importunité des ſons aigus, de maniere que ces ſons ne ſont pas ſeulement entendus confuſément, mais ils le ſont encore avec douleur & céphalalgie; de-là vient que le plus petit bruit bleſſe l'oreille, ce qui eſt communément un ſymptôme de l'*otalgie* & de la *phrénéſie*. La *double ouie*, *paracuſis duplicata*, eſt encore une confuſion d'ouie qui conſiſte en une diſpoſition ſinguliere qui fait que dans le tems qu'on entend diſtinctement d'une oreille les ſons tels qu'ils ſont, on les entend de l'autre oreille diſſonnans & différens de ceux-là, comme s'il y avoit deux corps

sonores en action dont chacun affectât une oreille en particulier ; de-là naît une confusion d'ouie assez singuliere.

§ 135. Les vices de l'oreille qui induisent notre ame à erreur touchant l'origine des sons, s'appellent en général *tintoin, syrigmus* ; ils consistent dans une répétition continuelle & uniforme du mouvement des parties nécessaires à l'ouie, indépendant d'aucun agent extérieur, c'est-à-dire d'aucun corps sonore actuellement en action.

§ 136. Les effets particuliers qui résultent de ces vices ont reçu différens noms, suivant la maniere dont ils nous affectent. Si le son qu'on croit entendre imite celui d'un grelot ou d'une clochette, on l'appelle *tintement* ; s'il imite un bourdonnement comme celui d'un coulant d'eau, ou d'un tonnerre dans le lointain, on le nomme *bruit sourd, murmure* ; on l'appelle *siflement* quand le son est vif, continuel & aigu ; & *brouissement* ou *bruissement*, lorsqu'il se

répete si souvent qu'on le rapporte au bruit d'un carrosse, d'une roue ou de tout autre corps, qui roule si vîte qu'on ne peut compter les chocs qu'il éprouve dans le développement de sa surface, quoiqu'on s'apperçoive bien que ce ne sont que des coups souvent réitérés, en quoi il différe du sifflement, qui est un son continu, passager, qui ne laisse aucun intervalle, mais qui décroît petit à petit. On pense que tout cela dépend communément d'un mouvement rétrograde du sang dans les vaisseaux des oreilles, ce qui paroît souffrir quelque difficulté par rapport à la variété des sons.

§ 137. Le sens de l'odorat vicié peut nous induire à erreur de deux manieres différentes, l'une consiste à nous priver de l'odeur suave ou fœtide que nous avons coutume d'appercevoir dans certains corps, on l'appelle *anosmia*, *perte d'odorat*; elle arrive à ceux en qui il survient un polype qui bouche les na-

rines & empêche l'air d'entrer, à ceux qui voyagent vers le vent, sur-tout dans l'été, qui respirent longtems une grande quantité de poussiere, qui mésusent des errhines ou sternutatoires violens, comme de tabac d'Espagne & autres, à ceux dont les nerfs olfactifs se paralysent, quelle qu'en soit la cause, ou bien qui supportent trop longtems des odeurs fortes & puantes, comme ceux qui vuident habituellement des latrines, des cloaques & autres lieux infectés.

§ 138. L'autre maniere dont ce sens nous séduit, & qu'on nomme *dysodia*, *puanteur*, consiste à nous affecter d'une odeur que nous supposons émaner d'un corps qui ne la répand pas. Parmi les causes qui la produisent, on doit compter l'étroitesse naturelle des narines, parce que cette conformation étant un obstacle au libre accès de l'air & du mucus, se trouve favoriser le séjour de cette humeur dans les sinus, & ensuite ce séjour est la cause de la mauvaise

odeur que cette humeur contracte ; d'où vient le nom de *punaiſie des camards :* des excroiſſances, un polype, un ſarcome, le mucus épaiſſi, peuvent pareillement boucher plus ou moins parfaitement l'ouverture d'un ou de pluſieurs ſinus, & être par conſéquent la cauſe de la punaiſie; un ulcere chancreux, ſcorbutique, &c. qui ſe trouve ſitué dans le nez, ſur la luette, des dents cariées, changent, par les particules qui en exhalent, la qualité de l'air inſpiré qui va frapper la membrane pituitaire, & c'eſt la cauſe d'un ſentiment tout différent de celui que naturellement nous devrions avoir, c'eſt-à-dire de l'erreur où nous induit cet organe.

§ 139. L'homme eſt journellement trompé de deux façons par le ſens du goût comme par celui de l'odorat : il n'eſt pas rare que notre bouche ſoit affectée de façon qu'elle trouve dans un inſtant aux alimens une ſaveur différente de celle qu'elle leur trouvoit l'inſtant d'au-

paravant. Il n'y a personne qui n'ait apperçu que le goût du vin bu après avoir mangé certains fruits est tout autre qu'il étoit avant de prendre ces fruits. Habituellement on éprouve que sans l'appétit, les mets les meilleurs & les plus délicats sont insipides, & qu'avec un peu de faim on a plaisir à manger des alimens les moins bons; la saburre, le relâchement, la phlogose du ventricule, &c. sont des causes méchaniques qui donnent occasion au défaut d'appétit, qu'on appelle *inapétence*, *anorexia*; la peine, les afflictions, l'érotomanie, la douleur en sont les causes morales. On distingue l'inapétence du *dégoût*, *ageustia*, & de la *répugnance*, *cacositia*, en ce que dans le défaut d'appétit les alimens paroissent insipides, & l'on ne les desire pas, à cause qu'on ne trouve point de saveur en eux; dans le dégoût, nonseulement on ne les désire pas, mais au contraire, l'on a une aversion pour ceux-là même qu'on prenoit ci-devant avec

plaiſir; & dans la répugnance, on les prend à contre-cœur, parce qu'on les ſuppoſe dangereux, contraires ou malpropres; ce dernier cas peut être joint avec l'un ou l'autre des précédens, leſquels ſont ordinairement ſymptômes de maladie.

§ 140. Quand l'averſion des alimens ordinaires ſe trouve jointe au deſir de ceux qui ne ſont pas d'uſage, qui ſont malſains ou à celui des choſes abſurdes, c'eſt l'effet d'un appétit dépravé qu'on nomme goût *bizare*, *pica*; il porte ceux qui en ſont attaqués à manger du plâtre, de la craie, des pierres, de vieilles hardes, des poiſſons ſalés, pourris, des araignées, des vers, &c. ce qui les a fait nommer *ichthyophages*, *acridophages*, *lithophages*, &c. Le ſexe, qui ne néglige aucun moyen qui puiſſe contribuer à ſon embelliſſement, s'expoſe, pour parvenir à avoir la peau douce & blanche, à contracter des envies bizarres auxquelles on a donné le nom de

pica voluntaria. Mais communément ce sont celles qui font les *pâles couleurs*, *chlorosis*, & dont la salive séreuse & insipide les engage, pour aiguiser leur appétit, à chercher des choses absurdes, qui ont le plus ces envies bizarres; leur estomac ruiné leur suggere des goûts si singuliers, qu'on en a vu être en quelque façon antropophages; telle étoit cette femme qui désiroit si ardemment de manger l'épaule d'un Boulanger, & dont le mari fut contraint d'obtenir par prieres ou par récompenses de ce Boulanger, que sa femme se satisferoit en lui faisant quelques morsures à son épaule. L'on peut encore compter parmi ce qui donne l'aversion des alimens le symptôme grave qui accompagne cette funeste maladie qu'on appelle *rage*, *hydrophobie*; il consiste dans une grande horreur pour toutes les liqueurs, & s'il arrive que les levres ou la langue des *hydrophobes* viennent à être touchée par un liquide quel qu'il soit, les

malades ſont ſaiſis de tremblement, agités de convulſions énormes, & entrent en fureur. Cette horreur de tout liquide n'a pas pour cauſe l'abondance de la ſalive dans la bouche; mais l'impreſſion qu'y fait la nature du virus dont elle eſt impregnée; tout ainſi que la ſoif exceſſive, *polydipſia*, ne dépend pas toujours de la ſéchereſſe de la bouche comme elle en dépend dans les fievres ardentes; mais de la grande habitude qu'on a contracté de boire des liqueurs, ou ſimplement de l'eau à telles heures du jour, ainſi qu'il arrive à des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe de boire un verre d'eau avant que de ſe coucher.

§ 141. Le toucher peut, ainſi que les derniers ſens dont on vient de parler, être vicié de deux manieres, & par conſéquent nous tromper de deux façons ſur tous les objets qui ſe rapportent à lui, c'eſt-à-dire ſur toutes les qualités palpables des corps. L'engourdiſſement,

§ 32, ou la paralysie qui affoiblissent le sentiment des parties, ou qui les en privent totalement, sont des maladies trop connues pour qu'il soit besoin d'entrer dans aucun détail à leur égard. Il y a des exemples qui prouvent que toute la surface de notre corps peut être accidentellement privée de tout sentiment. Dans le tome troisieme de la Collection Académique, il est fait mention d'un jeune homme de qui toutes les parties du corps devinrent tout d'un coup insensibles; on avoit beau le piquer profondément avec une aiguille à la tête, au col, aux épaules, aux bras, au dos, à la poitrine, à l'abdomen, &c. le malade se rioit de ces épreuves, tant parce qu'il étoit surpris du phénomene, que parce qu'il ne sentoit réellement aucune piqûre. L'on appelle cette *insensibilité, anæstesia.* On trouve quelques enfans ainsi insensibles en naissant; ils sont comme morts jusqu'à ce qu'on les ait excités quelque tems en leur poussant

avec une ſeringue un peu d'air dans la bouche, dans l'anus, ou en les arroſant avec un peu de vin ou d'eau froide, ou en leur faiſant flairer des oignons, ou bien en leur ſoufflant dans la bouche & dans le nez l'haleine chargée de l'odeur de canelle, qu'on a ſoin de mâcher auparavant.

§ 142. A l'égard des erreurs qui ſe rapportent au faux ſentiment du tact, elles viennent de la mauvaiſe conformation des parties qui le conſtituent & de la ſenſibilité reſpective de ce ſens en différens individus ; l'expérience fait voir que ce ſens ſe perfectionne beaucoup par l'exercice, & qu'un travail qui rend la peau dure, l'émouſſe ; les aveugles, qui communément ont le tact fort fin, & les ouvriers, qui l'ont aſſez engourdi, prouvent aſſez bien les faits que l'on avance.

Il y a un vertige du tact comme de la vue ; ceux qui en ſont attaqués croyent que leur chaiſe, leur lit, & en général

tout ce sur quoi ils sont appuyés, est porté en avant, en arriere ou à côté, ce qui leur fait appréhender de faire quelque chûte; ce vertige les prend indifféremment la nuit comme le jour, & les yeux fermés comme ouverts; alors les corps mêmes immobiles, semblent être en mouvement, se changer de place ou se renverser, ce qui ne peut point du tout dépendre des yeux, ni se rapporter aux objets visibles ou colorés; mais il dépend du tact & se rapporte aux objets tactiles & palpables.

§ 143. Nous ne dirons rien de ce qui concerne les moyens de remédier aux dérangemens des sens externes dont nous venons de parler; ces moyens sont fort variés, & le détail surpasseroit de beaucoup les bornes que nous nous sommes proposés de garder dans cet Essai; d'ailleurs, il est rare que ces affections soient la cause d'aucun délire ou égarement d'esprit, dont il est ici principalement question, parce que quand il

arrive qu'un ſens vicié vient à nous induire à erreur, nous ſommes bien détrompés par le ſeul exercice des autres ſens qui étant ſains, empêchent que l'ame ne ſoit ſéduite par les fauſſes ſenſations d'un ſens malade.



CHAPITRE X.

Des Sens internes en général.

§ 144. AVANT de prétendre donner une juste idée des effets de chaque sens interne, il seroit nécessaire d'en avoir une qui manifestât clairement s'il n'y a pas une cause commune qui opere le méchanisme de tous les sens internes en général, ou s'il n'y en a pas une pour le méchanisme propre de chacun d'eux en particulier; mais il me paroît bien difficile de parvenir à ce dégré de connoissance, quoiqu'elle fût de la derniere importance, vu qu'elle pourroit servir à tirer des inductions très-avantageuses, soit pour trouver le moyen d'ensemencer & de fertiliser avec plus d'efficacité notre entendement, soit pour détruire les obstacles qui s'opposent à son instruction, soit enfin pour corriger les différens vices

qui ſouvent en altérant les fonctions, en pervertiſſent ſi fort le raiſonnement & le jugement, qu'il ſe méconnoît enſuite lui-même, tant le déſordre eſt affreux.

§ 145. S'il étoit donc poſſible d'aſſigner une fois cette cauſe, de la fixer, de la déterminer, de bien connoître les rapports & les changemens que l'âge, le tempérament & autres circonſtances peuvent y apporter, il n'y a plus de doute qu'en éloignant tout ce qui influe ſur cette cauſe & qui la vicie, on remédieroit aux maladies & aux effets qui réſultent de ces altérations.

§ 146. Quand je dis qu'il faudroit déterminer une cauſe propre à chaque ſens interne en particulier, j'entends ſeulement parler des changemens particuliers, ou de la maniere d'être ſpéciale du cerveau, dans le tems que l'ame s'occupe de l'une ou de l'autre de ces opérations, & non pas que je croye que nous ayons autant d'agens que nous

exécutons d'opérations, & que ces agens existent distinctement en nous, qu'ils ayent différentes fonctions & différens pouvoirs, qu'ils commandent, obéissent & exécutent diverses choses, comme autant d'êtres distincts ; opinion qui, suivant M. Locke, a produit quantité de vaines disputes, des discours obscurs & pleins d'incertitude sur les questions qui se rapportent à ces différens pouvoirs de l'ame.

§ 147. Ce que cette opinion a produit peut-être encore de plus fâcheux, c'est qu'elle a été un frein au progrès de nos connoissances sur cette partie de la physiologie, parce que le plus souvent ceux qui ont voulu expliquer les diverses opérations de l'esprit, au lieu d'examiner autant qu'il étoit en eux le méchanisme par lequel l'esprit & le corps pouvoient agir réciproquement l'un sur l'autre, se sont contentés d'employer le terme de faculté qui dans le fonds n'est qu'un son vain, plus propre à

abréger

abréger le travail & à couvrir l'ignorance, qu'à donner une idée claire du méchanisme de l'action pour laquelle on l'employe; & en effet, quelle clarté peut-on donner sur l'action mutuelle de l'ame & du corps, lorsqu'on se contente de dire que leurs actions sont des facultés & qu'on divise ces facultés.

. . . . At câ ratione sequetur,
Unam animantem animas habuisse in corpore multas

Lucr. lib. 3. 665.

En facultés de concevoir, de discerner, d'arranger, organique, organique animale, organique des corps vivans, organique d'attention, organique mixte; en facultés habituelles, intellectuelles, méchaniques animales, directrices matérielles, sensitives du corps, motrices, actives, récordatives, passibles, génératrices, expultrices, imaginatrices, concoctrices, nutritives, & enfin en nombre d'autres, desquelles aussi-bien que des précédentes, on peut sentir la futi-

lité, ainsi que l'abus du terme, parce que l'ame de ceux qui jouent du violon, de la flûte ou du tambour n'a pas plus de facultés que l'ame de celui qui n'y entend rien; elle ne jouit que des sensations & de l'habitude de ces choses, ainsi que de la dextérité du corps de celui qui s'est adonné plus ou moins à ces sortes d'exercices.

§ 148. Il est surprenant que ceux qui ont eu la constance d'établir ainsi un nombre de facultés, n'ayent pas eu celle de nous donner l'ordre des priviléges ou du droit qu'une faculté doit avoir sur l'autre; car si notre entendement est un assemblage de facultés, il faut que chacune d'elles ait sa subordination & son rang; sans cela il arriveroit quelquefois que plusieurs facultés voulant agir en même tems, notre corps seroit obligé d'exécuter des actions différentes ou opposées entr'elles, ce qui formeroit un contraste assez singulier; suivant cela l'on pourroit être forcé de marcher & de

ſe repoſer, de tenir ſon ſérieux, de rire & de pleurer en un même inſtant; & ſi chacune de ces facultés vouloit s'exécuter actuellement, quel ſeroit l'état neutre qu'il nous faudroit avoir? quelle poſition pourroit avoir notre corps pour exécuter des mouvemens oppoſés? S'il arrivoit une fois en la vie que pluſieurs ou toutes les facultés vouluſſent agir dans le même tems, y auroit-il quelqu'un d'exempt du trouble & de l'indépendance des facultés de ſon ame? N'eſt-il pas vraiſemblable qu'il arriveroit quelquefois que toutes voulant agir, ſans qu'aucune voulût céder le pas, nous nous trouverions dans un état où il ne s'en exécuteroit point.

§ 149. Il paroît plus clair & plus naturel de voir notre ame comme un être créé, ſimple, intellectuel & actif, qui par ſa nature & celle de ſon union avec le corps, reçoit les diverſes impreſſions qui ſe font ſur les organes de ce dernier; & dirige à ſon gré les mouve-

mens des parties propres aux fonctions soumises à son empire : d'où il suit qu'il suffit que l'ame détermine vers l'organe qui lui est nécessaire ou qu'elle veut mouvoir, la cause qui peut faire exécuter ce mouvement, pour que, selon la nécessité ou le désir qu'elle a d'agir longtems ou peu, promptement ou lentement, souvent ou rarement, la fonction de cet organe s'exécute ensuite par la seule structure & construction méchanique de la partie, en y ajoutant, selon le besoin, une combinaison de mouvemens. Tout comme il suffit que le grand ressort d'une montre soit tendu pour que l'effort qu'il fait pour se détendre, en donnant le mouvement aux diverses pieces de cette montre, fasse mouvoir le balancier, l'aiguille des heures, celle des minutes, ainsi que les rouages de la répétition, conformément à la distribution de ce mouvement aux diverses pieces spécialement travaillées selon le besoin de la chose & le but de l'Auteur.

§ 150. Selon les principes du ſyſtême des Facultiſtes, on auroit dû diviſer les facultés en originaires & en acquiſes ; pour prouver la derniere claſſe, ils auroient eu des raiſons bien frappantes : on voit ſouvent des jeunes gens qui ne peuvent pas ſouffrir le vin, & qui dans un âge plus avancé deviennent gourmets ; les plaiſirs de l'amour ſont méconnus dans l'enfance, ils ſe font ſentir à meſure que le corps ſe développe, & enſuite ils viennent ſucceſſivement ſi violens, qu'ils ſe rendent importuns dans pluſieurs ſujets ; d'où l'on pourroit inférer, il me ſemble, dans la maniere de raiſonner des Facultiſtes, que ce ſont des biens paraphernaux ou de nouvelles acquiſitions qu'a fait l'ame des facultés qu'elle n'avoit pas.

Ergò diviſa eſt ea, quæ fuit una ſimul cum Corpore. . . . .

Lucret. lib. 3. 667.

Et ce qu'il y auroit de ſingulier en cela, c'eſt que les dernieres venues acquer-

roient communément le droit de faire la loi aux autres : mais dans le fonds tout cela est faux, car il suffit pour que l'ame étende ses connoissances, que les organes des sens deviennent plus forts, qu'ils soient plus exercés, plus exposés à de nouvelles impressions, & qu'ils agissent avec plus d'énergie, afin de lui faire sentir le pouvoir qu'elle ignoroit qu'ils auroient sur elle; ce qui prouve d'abord une influence nécessaire de l'âge sur la raison, & de plus que l'on peut trouver dans le seul exercice & progrès du corps les causes qui développent & perfectionnent de plus en plus l'exercice des sens internes, & cela reste démontré par le progrès que l'ame fait proportionément dans les connoissances.

§ 151. Pour trouver les raisons pourquoi l'ame est susceptible de nouveaux goûts, pourquoi dans un tems elle se rappelle si facilement & si clairement quelques faits, tandis que la sensation de ces mêmes faits l'auroit à peine

affectée dans un autre tems; pourquoi elle imagine dans certaines occasions des raisons ou des moyens si efficaces pour exécuter ses desseins, puisque dans d'autres circonstances elle est incapable d'un pareil travail; pourquoi d'autres fois elle est si apte à sentir le vrai rapport des choses; la force des raisonnemens qui amenent à l'évidence, & à démêler les preuves de la vérité d'avec celles de l'erreur, d'avec les sophismes & autres discours captieux dont on se sert pour décorer la fausseté: pour, dis-je, trouver la raison de toutes ces choses, il suffit de considérer la variété des constitutions individuelles, § 60, ce qui doit résulter de la disproportion si sensible qu'il y a dans la nourriture, la propreté, les soins, les instructions & les préjugés dans lesquels on éleve les enfans, l'influence qu'ont sur eux & sur tous les hommes en général, la maniere de vivre spéciale de chaque pays, les divers travaux ou exercices

que l'on y fait, les mœurs que l'on y contracte par la fréquentation des sociétés dépendantes, libres, prévenues, éclairées; les inclinations que l'on a trop longtems suivi, l'ascendant que les passions prennent insensiblement sur nous, les scrupules ou leurs contraires; tout cela soigneusement examiné, suffira pour nous faire connoître la source de nos bons ou mauvais raisonnemens, la justesse de nos jugemens & la fidélité de la mémoire; car comme il est dit § 92, les impressions vives & fortes sont celles qui peuvent se retracer avec plus d'énergie, & rappeller avec plus d'exactitude tout ce qui les avoit fournies, que celles qui à peine nous ont affectés par les raisons contraires de celles qui sont établies dans les loix des sensations. Pour les jugemens, d'un côté la prévention, les passions influent beaucoup sur leur justesse; de l'autre, la bonté ou l'exercice des organes des sens devient nécessaire pour faire sentir à l'ame

les nuances qui différencient les objets qui la frappent, ou pour ne pas falsifier ces mêmes impressions, par les altérations qui surviennent en eux, Ch. 9; autrement l'ame est nécessairement forcée de raisonner & conclure d'une maniere étrange éloignée du rapport exact qui doit être entre l'effet de ces impressions & la nature des choses qui les occasionnent.

§ 152. La vérité ne peut être ici méconnue. Il n'y a point de sensation dans l'ame qui ne dépende de quelque organe actuellement en action. Autant de sentimens présens, autant d'exercices actuels des sens internes ou externes : point de milieu, chaque sentiment que l'ame a dépend d'une impression que fait alors un sens quelconque sur elle : si une impression se répete & qu'elle soit bien uniforme, le sentiment se répetera dans l'ame, mais il sera égal; si cette impression dure peu ou se soutient longtems, le sentiment sera court ou de

longue durée : si elle est alternativement forte & foible, le sentiment sera de même alternativement fort & léger ; si les impressions sont combinées & qu'elles donnent un sentiment de plaisir & de douleur, l'ame s'apperçoit aussi-tôt de ce composé & en distingue aussi bien l'effet que les diverses causes qui le produisent sont distinctes entr'elles, parce que l'ame étant toujours la même, toujours également sensible & inaltérable, est également par elle-même exempte de préjugé & d'inconstance ; & lorsqu'elle s'y laisse entraîner, (ce qui arrive très-souvent,) c'est un effet des sentimens passés, présens ou futurs, de bien ou de mal qu'elle appréhende ou qu'elle a éprouvé de la part des objets qui agissent sur les organes de son domicile.

§. 153. Nous ne prétendons pas excepter ici les sentimens que l'ame reçoit par voie de réflexion, § 63, 73, parce que ces sentimens ne dépendent pas de

la ſeule volonté de l'ame, qui ſeroit déterminée à ſouffrir tel ou tel ſentiment, ainſi ce n'eſt pas par une force intrinſeque qu'elle peut ſe modifier & ſe donner à ſon gré des plaiſirs ou des peines ſemblables à celles que lui fourniſſent les organes des ſens, elle n'a aucune proviſion héréditaire de ſçavoir, ni aucune ſucceſſion de plaiſirs & de douleurs, indépendamment de ceux que lui ont fourni les ſens ; par conſéquent, il nous ſeroit impoſſible d'aſſigner un ſeul inſtant de la vie où l'ame s'occupe de quelque ſentiment pris de ſon cru, & ſans que l'on pût en aucune façon en reconnoître la ſource dans les ſens internes ou externes, excepté que cela arrive quand nous dormons ſans faire aucun ſonge, ce qui ne paroît pas vraiſemblable, comme nous l'avons dit, § 81, 106.

De plus, nous avons remarqué, § 101, que l'ame n'a pas la puiſſance de créer une idée ſimple, & cela ſuffit pour faire voir qu'elle ne peut pas s'occuper d'autre

choſe que de ce qui a paſſé par quelqu'un des ſens. Nous pourrions encore trouver bien des raiſons qui prouveroient que tout ce qui occupe l'ame eſt une impreſſion faite réellement par un ſens interne ou externe, ce par quoi elle ſe rappelle; ce par quoi elle imagine, ce qui la détermine à juger; toutes ces choſes-là ſont auſſi-bien des actions méchaniques qu'exerce le cerveau ſur l'ame, que le peuvent être celles qui viennent du goût, du tact, de l'ouie; on appercevra dans la ſuite que la différence d'une de ces actions à l'autre eſt fort petite; bien plus, qu'elles ſont les mêmes dans un ſens, & tellement les mêmes que leurs effets ſont identiques.

§ 154. Quand par la mémoire nous nous rappellons clairement ce que nous avons vu ou entendu, il n'y a pas de doute qu'alors notre ame ne ſoit affectée de la même maniere que ſi nous voyions ou entendions actuellement; l'ame peut auſſi-bien, par le moyen des

ſignes, communiquer ce dont elle ſe ſouvient, qu'elle communique ce qu'elle ſent provenant du dehors. Elle peut s'affliger ou ſe réjouir par le ſouvenir d'une action qui lui a fait du plaiſir ou de la peine, tout de même que ſi cette action lui cauſoit actuellement ces ſentimens. Si l'ame imagine quelque choſe, & qu'elle faſſe exécuter cette choſe d'une maniere très-conforme à ce qu'elle a imaginé, quand enſuite elle appercevra la choſe exécutée, elle en aura le même ſentiment qu'elle avoit avant de la faire exécuter, § 97, 107, à moins que l'exécution ne fût pas exacte, ou qu'il fût arrivé quelque changement en nous, § 56, 60, & Ch. IX. Si l'imagination produit en nous des effets qui ſe manifeſtent au dehors; alors, par le moyen des ſens, ces mêmes effets peuvent ſe manifeſter à l'ame de celui qui apperçoit ces effets, & l'ame de ce dernier imagine auſſi tôt une choſe ſemblable à celle qu'a imaginé l'ame du premier,

& elle peut pareillement communiquer son imagination à une troisieme, & ainsi de suite; ce qui met hors de doute que les causes de l'imagination sont méchaniques comme les sensations, puisqu'elles affectent également l'ame, qu'elles lui donnent des idées qui la modifient de la même façon qu'elles la déterminent, comme font les idées des sensations, à agir sur le corps, & à lui faire exécuter ce qu'elles lui représentent avec les mêmes soins & le même zele que si ces déterminations étoient produites par des objets extérieurs: ce qui fait voir distinctement & sans nulle équivoque, que tous les sens tant internes qu'externes, se ressemblent dans leur maniere d'opérer. Qu'on voye un objet qui flatte & qui fait du plaisir, ou qu'on se rappelle cet objet flattant ou faisant du plaisir, c'est égal pour l'ame; même sentiment, même satisfaction, même bien-être; point de différence: qu'on imagine un moyen très-efficace pour opérer

quelque grand effet, ce moyen ne sera pas plutôt imaginé, qu'on sentira une joie se répandre dans tout l'empire de l'ame; que ce moyen opere cet effet, cette opération saisira l'ame de l'inventeur d'une joie égale à celle qu'il avoit au moment qu'il a imaginé ce moyen: car il est très-certain que les sens internes & les sens externes agissent tous sur l'ame par une méthode uniforme, & qu'il n'y a point de variation dans ces différentes sensations, sinon dans le terme. Une autre preuve que toutes ces actions sont égales, c'est qu'elles sont également toutes rapides, toutes involontaires, & qu'elles maîtrisent, Ch. 5 & 6, avec un empire égal, l'être sentant, c'est à-dire notre ame.

§. 155. Si l'on objectoit contre cette opinion que les sens internes n'agissent pas sur l'ame par une action organique, & qu'on niât le méchanisme nécessaire de quelques parties du cerveau pour opérer l'acte de la mémoire, de l'ima-

gination, &c. par la raison qu'aucunes de ces opérations ne sont ni visibles, ni palpables; on auroit autant de droit de nier que les sens externes donnent aucune connoissance à l'ame, parce que aussi-tôt qu'un objet a agi sur l'extérieur de l'organe du sens relatif aux qualités de cet objet, nous ne voyons ni ne pouvons toucher ce qui se passe dans le trajet qui se trouve entre cet organe du sens & le siége de l'ame; cependant cela n'empêche pas que cette action lui devienne sensible & connue, & nous ne sommes pas plus en droit de la nier, qu'un sourd le seroit de nier les propriétés du son à ceux qui ont l'exercice du nerf acoustique bon & libre, par la raison qu'il n'est ni visible ni tactile. L'ouie de ceux-ci est un témoin irrévocable contre l'opinion du sourd, quoiqu'elle soit fondée sur sa propre expérience, d'où l'on doit inférer que chaque sens ne pouvant être connu que par lui-même, § 59, nous ne sommes point

fondés à douter de l'exiſtence de l'action organique qui affecte l'ame dans chaque opération des ſens internes, parce qu'un chacun d'eux connoit ſes propriétés, ſa force, ſes droits, tout ainſi que les connoiſſent le nez, les yeux, les oreilles; j'oſe même croire que s'il nous étoit poſſible de porter un doigt ou un coup d'œil à l'endroit du cerveau où ces ſens ont leur ſiege, & de les conſidérer dans le tems qu'ils agiſſent pour inſtruire ou occuper l'ame, nous appercevrions diſtinctemen ces actions organiques du cerveau; nous diſtinguerions facilement le méchaniſme de la mémoire d'avec celui de l'imagination ou du jugement: bien plus, je ſuis perſuadé que nous ne trouverions point de différence entre ce qui ſe paſſeroit quand l'ame ſeroit affectée à l'occaſion des impreſſions qui ſeroient faites ſur les organes des ſens, ou qu'elle le ſeroit à l'occaſion de la mémoire, qui lui rappelleroit très-exactement ces

mêmes impressions, parce que ce méchanisme doit être très-égal & très-scrupuleusement le même, s'il est vrai que la mémoire nous retrace précisément les choses & leurs circonstances telles qu'elles étoient lorsque nous en avons eu la connoissance de dehors.

§ 156. Si étant dépouillés de toute prévention, l'on veut se donner la peine de bien examiner toutes ces raisons, on ne pourra plus méconnoître la nécessité d'une acton méchanique dans le cerveau pour cause des fonctions des sens internes, entierement semblable à celle qui nous représente les objets qui frappent les sens extérieurs; la conformité des effets, l'intime rapport de leurs usages, le service mutuel qu'ils se pretent, l'égale puissance qu'ils ont les uns & les autres, Ch. 5, 6, sur notre ame, en sont des preuves qu'on ne peut révoquer, & le nombre d'accidens qui blessent le cerveau & qui dérangent l'usage des sens internes aussi indifférem-

ment que celui des externes, paroiſſent encore fournir des témoignages d'une grande force pour prouver la conformité de l'action méchanique néceſſaire du cerveau avec celle des ſens externes, pour inſtruire l'ame.

§ 157. Cette conformité n'eſt pas détruite, quoiqu'il y ait deux extrêmes à chaque ſenſation que nous recevons de dehors, ſçavoir le ſentiment & ſon occaſion extérieure, & qu'il n'y en ait qu'un dans l'action des ſens internes qui eſt le ſentiment, celui-ci ſuffiſant pour l'exercice des fonctions intellectuelles qui s'operent en nous; au lieu que pour les ſenſations des ſens externes, il faut de plus l'extrême qui doit prendre connoiſſance des qualités des objets qui lui ſont propres, & qui ſe trouvent hors de nous placés plus ou moins loin, dans l'immenſe étendue de l'eſpace, parce que l'ame n'étant inſtruite que par l'extrême qui la touche, ce n'eſt auſſi que par lui ſeul qu'elle voit

immédiatement, § 58, 94, 95, 96, 97. Pourquoi ne pas inférer de-là qu'une voie de nos connoissances agit comme l'autre sur l'ame; quel risque de supposer que cet extrême est seul, & qu'il est réellement le même dans les deux voies de nos connoissances ? L'analogie de la nature, qui manifeste qu'elle opére partout d'une maniere fort simple, nous porte à présumer que la voie de sensation & celle de réflexion qui sont égales pour les effets, viennent des mêmes organes, que c'est un même méchanisme prouvé par la similitude des opérations, lesquelles nous forcent à reconnoître dans cet acte spécial de la nature, l'uniformité de ses loix; ainsi il faudroit être bien borné & bien peu Philosophe pour ne pas déferer à toutes les apparences de la vérité, & préférer de donner son assentiment à des êtres dont nous n'avons point d'idée, plutôt que d'acquiescer à ceux dont la multiplicité des faits & la simplicité des preuves nous dessillent les yeux.

CHAPITRE XI.

De la Mémoire.

§ 158. LA mémoire est la réprésentation exacte des idées qui ont servi autrefois à connoître ce qui se présente actuellement à l'ame, c'est-à-dire qu'elle est un sentiment net produit par certaines actions du cerveau, qui affectent l'ame d'une maniere entierement conforme à celle de l'action des sens externes affectés par les objets qui s'étoient déja présentés à nous. C'est une modification de notre ame qui ne lui est point nouvelle, elle est seulement une répétition d'une semblable modification qu'elle a eue auparavant, & plus cette modification, ce sentiment ou cette reproduction d'idées est selon l'ordre, la maniere & la combinaison qu'elles avoient quand elles

ont été présentées à l'esprit, plus la mémoire est fidelle & bonne, & alors c'est par son moyen qu'on fait des comparaisons justes, que l'on se rappelle les tems passés, qu'on remonte aux premiers âges pour les goûter de nouveau, pour y vivre par le ressouvenir, & enfin pour y consulter la lumiere de l'expérience, & y voir avec notre origine le tourbillon rapide des révolutions qui doivent un jour nous faire cesser de vivre, parce qu'il n'y a que la mémoire qui nous puisse faire appercevoir d'avance la dissolution de notre corps, en nous comparant avec ce que nous avons vu exister & qu'on voit périr & cesser d'être.

§ 159. On ne peut point dissimuler que l'ame ne soit affectée par le ressouvenir d'une chose, exactement de la même maniere, § 97, qu'elle l'étoit lorsqu'elle a eu connoissance de cette chose par quelque sensation extérieure. Quoiqu'il suffise ordinairement d'en-

tendre prononcer le nom ou de ſe remettre quelque propriété eſſentielle de la choſe à laquelle l'on veut penſer, pour qu'auſſitôt l'ame apperçoive cette choſe telle qu'elle étoit quand elle l'a conçue ou connue par la voie des ſens; ce qui dépend de ce que les différentes propriétés de cette choſe ont affecté l'ame par des ſentimens conjoints entr'eux avec le même ordre de liaiſon que celui qui ſe trouve réunir toutes les propriétés de cette choſe en elle même; d'où il ſuit que plus on connoît cette choſe & tout ce qui y a rapport, & plus les mouvemens du cerveau néceſſaires pour lier toutes les idées qui viennent de cette choſe, ſe ſont enchaînés & rendus comme dépendans les uns des autres, de façon qu'auſſi-tôt qu'un de ces mouvemens donne à l'ame la connoiſſance de la qualité de l'objet qui l'excite, les mouvemens ſubſéquens ſe répetent ſucceſſivement de même, & rappellent les qualités reſtantes contenues

encore en cette chose, ce qui est une réminiscence parfaite.

§ 160. Quand cette partie du cerveau, qui est le terme intérieur de toutes les sensations propres à modifier l'ame, se trouve constituée de maniere qu'elle peut être aisément agitée, elle l'est effectivement par une suite de la facilité que nous trouvons dans sa mobilité d'inculquer sans peine dans notre esprit le souvenir des choses qui nous intéressent, & de les examiner à notre gré, quoiqu'elles soient absentes. Par son moyen nous renouvellons tous les sentimens éclipsés de notre existence passée, en réveillant les perceptions que notre ame a déja eue, avec un sentiment intime qui la convainc qu'elle les avoit eue auparavant; & ce sentiment, qui ne se trouve pas dans la premiere perception, se trouve être de plus dans la seconde, & constitue la principale différence qui est entre le souvenir parfait d'une

d'une chose & sa connoissance actuelle; ce qui prouve que la mémoire doit être un organe de la sensibilité physique, c'est-à-dire que les principes qui font que nous sentons, doivent être ceux qui font que nous nous ressouvenons. Il n'y a pas en nous deux organes dont l'un soit pour le sentir & l'autre pour le souvenir. Se souvenir c'est sentir, & cela est assez démontré lorsque par une suite d'idées on vient à se rappeller l'image d'un objet; car alors les organes intérieurs qui concourent à cette fonction doivent nécessairement se trouver dans la même situation qu'ils étoient quand ils ont vu cet objet. Or il est donc évident que se ressouvenir & sentir est le jeu des mêmes organes, parce que l'une & l'autre de ces actions amenent incontestablement les mêmes résultats.

§ 161. Dans un corps & un cerveau sains, l'ame qui les anime est naturellement toujours jalouse du bien; de-

là elle s'apperçoit sans peine que toutes ses propres affections sont excitées par divers évenemens, qu'elles se prêtent une force mutuelle pour l'incliner à soutenir l'intérêt général, & s'attacher par une liaison assez étroite à toutes les actions qui concourent, comme dans une scène commune, à la recherche de la vérité; la connexion des événemens lui applanit le passage d'une pensée à l'autre, & la portent par des transitions aisées d'objet en objet, sans que la sympathie, l'habitude ni les passions, puissent la maîtriser; & tel a été le but de la nature dans la construction des hommes; eux seuls ont corrompu ses desseins en se faisant des simulacres ou des idoles des objets de leur sensualité ou par tout autre moyen; aussi la plûpart ont-ils accoutumé leur ame à ne trouver presque plus rien de bon que ce qui vient de ces objets; ils en repaissent continuellement leurs sens, de maniere que les impressions de ces

objets si souvent répétées les font tomber dans des écarts étranges ; la facilité qu'on a de s'occuper d'eux, la familiarité qu'on s'en est faite, la connoissance qu'on en a acquise, font naître dans l'ame une certaine répugnance, § 93, premiere & troisieme Loi, à s'occuper des autres, parce que cette partie du cerveau qui avoisine l'ame ayant contracté la facilité de céder, § 93, cinquieme Loi, à l'action des objets familiers aux sens, se prête plus difficilement à l'action de ceux qui sont inconnus, & en rend moins correctement l'impression. Il ne faut pourtant pas nier qu'un objet nouveau ne puisse frapper vivement l'ame aussitôt qu'on l'apperçoit ; au contraire, l'impression en est d'autant plus forte, que cet objet nous paroît plus étrange ; ainsi un Blanc & un Noir qui se voyent pour la premiere fois, ne l'oublieront jamais, parce que le sentiment de surprise est trop vif de part &

d'autre pour que chaque impression qui se rapportera à ce sentiment, n'éveille pas l'idée de la cause de cette surprise, c'est-à-dire pour qu'elle ne leur donne pas un vrai ressouvenir d'eux. Mais on dit seulement que le plaisir qu'aura l'ame de pouvoir contempler aisément ce qui lui est familier, de le considérer dans toute son étendue, par la seule connoissance qu'elle en a, & sans le secours d'aucun moyen qui puisse la peiner, l'entraînera souvent à l'examen de cet objet; chaque circonstance qui aura du rapport à sa couleur, à sa figure, à sa grandeur, à son usage ou aux lieux qu'il occupe, &c. sera capable de le lui rappeller, si cet objet la flatte, le souvenir de ce qui lui est contraire l'importunera, & celui de ce qui lui est avantageux lui sera agréable: en se rappellant de ses avantures bonnes ou mauvaises, elle sera affectée à peu près comme elle l'étoit quand elle les a eu; elle craindra de l'avenir ce que dans pa-

reille circonſtance elle peut craindre du préſent, de maniere que de quelque façon que nous conſidérions la mémoire, nous trouverons dans ſes effets une connexion réelle entr'eux, comme elle ſe trouve dans ceux des ſenſations; notre mémoire incline autant à nous retracer certaines choſes, toujours dans un certain biais, & ſous une certaine forme ou un certain ordre, que notre corps l'eſt à exécuter ſes mouvemens avec une certaine méthode, ils refuſent également l'un & l'autre de répéter ce qu'ils ne peuvent pas faire commodément, & ils recherchent avec aſſez d'attention ce qu'ils exécutent aiſément; & tout cela prouve on ne peut pas plus, que la cauſe occaſionnelle qui éveille l'acte de l'ame appellé mémoire, doit être méchanique, c'eſt-à-dire que dans le reſſouvenir, ce ſont des organes qui agiſſent ſur l'ame & la déterminent à cette opération; & quels ſont ces organes, ce ſont les extrêmités internes des ſens externes.

§ 162. Il suit donc de ce qui précede, que la mémoire est une vraie sensation, & qu'il n'y a d'autres organes qui l'exécutent que la portion de ceux qui sont externes, qui avoisinent l'ame. Que c'est dans la seule action répétée de ces mêmes organes, sans qu'aucune cause occasionnelle agisse de dehors sur eux, qu'elle consiste; que c'est véritablement une action de ces organes continuée ou renouvellée avec ou sans notre gré, & rien autre. Il n'y a personne qui ne convienne de cette vérité, s'il examine ce qui se passe en lui lorsqu'il s'occupe sérieusement à retrouver quelque fait dont il souhaite se rappeller, § 106. Alors on ferme les yeux, ou l'on ne s'occupe pas de ce que l'on voit; le bruit importune, on aime le silence; en conséquence l'on reste quelque tems sans parler & sans agir, portant seulement quelquefois la main sur le front ou sur les sourcils; & dans cette situation où tous les muscles du corps sont légerement contractés,

on cherche rapidement parmi tous les faits, ſans s'arrêter à leurs idées intermédiaires, celui qu'on deſire & qu'on reconnoît avoir trouvé par le plaiſir ou la peine que fait ſon reſſouvenir. Cette ſituation fait voir la néceſſité qu'il y a de ne pas s'attacher à ce qui de dehors peut ébranler les ſens, quand on veut ſe rémémorer de quelque choſe, parce que cet ébranlement ayant un rapport direct avec ſa cauſe, l'ame eſt néceſſitée de s'occuper du ſentiment ou de la repréſentation actuelle qui s'en enſuit, ou bien de ce qui les cauſe par préférence à ce qu'elle deſire, mais qui ne l'affecte pas encore; ce qui diminue l'efficacité de ſa recherche, bien loin de l'augmenter, § 91, troiſieme Loi; 93, ſeconde Loi; à moins que les idées qui viennent des ſenſations préſentes ayent quelque liaiſon, § 110, 111, 112, ou reſſemblance avec celles qui peuvent repréſenter l'objet dont on déſire ſe reſſouvenir.

§ 163. Il est pourtant ordinaire que certains faits se présentent à l'ame comme si c'étoit par un mouvement spontané qui leur fût propre, sans que ce qu'on dit ou ce qu'on pense actuellement ait aucun rapport avec eux, ou du moins sans qu'ils ayent ensemble une dépendance ou une relation sensible qui les amene ; ils ont seulement des signes accidentels qui étant liés par quelques endroits à ceux des idées qui sont à notre disposition, l'on ne sauroit se servir de ces signes accidentels sans que les autres ne se présentent, & par conséquent sans se ressouvenir de ces faits, qui sont de vrais propos interrompus qui décident du savoir & de la justesse de l'esprit de celui qui s'en occupe ; ce qu'on connoît lorsque sérieusement celui-là affirme que ce sont des preuves ou des conséquences qui dépendent directement de ce dont il étoit question ; car pour lors si la méchanceté ou l'esprit de contradiction ne sont pas la cause de

ces raiſonnemens ſi diſcordans, il faut néceſſairement que celui qui s'en applaudit & s'en laiſſe gouverner, ſe trouve dans quelqu'une de ces trois poſitions, ou qu'avec un eſprit bizarre & indocile il trouve ſes intérêts à ſoutenir le ridicule qu'il avance, ou qu'étant véritablement apédéute, ſi ce n'eſt ſur toutes choſes, au moins ſur celle dont il eſt queſtion, il ſoit en même tems fortement prévenu pour des préjugés ſinguliers, que l'inſtruction & l'éducation peuvent détruire, ou qu'enfin les organes des ſens internes ou externes ne faſſent pas correctement leur devoir pour être dans cet état contre nature, que la ſeule Médecine peut rétablir. En général les hommes n'ont beſoin d'aucun ſecours étranger pour détruire ou retenir au-dedans d'eux leurs idées diſparates, & ſe garantir des erreurs dans leſquelles les idées complexes, obſcures, confuſes, &c. § 101, 102, 103, 104, peuvent les induire, parce que la

valeur des termes étant une fois donnée, § 98, 99, & l'usage des sens n'étant troublé par aucune cause, il reste en eux la liberté, § 53, 97, 101, 105, 106, de donner préférablement leur assentiment à ce qui paroît plus probable, & que l'usage du monde & la force de la vérité démontrent, plutôt que de suivre l'impusion bornée d'un savoir étroit, ou celle que l'intérêt ou la vanité suscitent.

§ 164. Pourquoi arrive-t-il que communément les hommes sont, relativement à leur savoir & à l'habitude qu'ils ont contracté de faire dépendre les différentes parties de leurs discours les uns des autres, suivis & conséquens dans leurs raisonnemens. Cela suit directement de ce que les sens externes sont inévitablement subordonnés à l'action des objets qui les affectent, & de ce qu'ils conservent cette subordination en transmettant leurs affections à l'ame avec le même ordre qui est observé dans la

nature par rapport à l'impreſſion des objets ſur nos ſens; cet ordre eſt tel que tous les objets, ni même toutes les qualités d'un ſeul, n'affectent jamais nos ſens en un même inſtant, quoique leur être & leurs qualités ſoient, dans le tems qu'ils ſont, immanentes; du tems qu'on voit ou qu'on oit, on pourroit goûter, flairer ou toucher, parce qu'il eſt impoſſible de ſe trouver en quelque lieu où l'on n'ait affaire qu'à une ſeule qualité des corps pour n'éprouver qu'une ſenſation. On devroit, en cueillant une roſe, appercevoir dans un moment indiviſible ſon odeur qui nous émeut délicieuſement, la beauté de ſa couleur qui flatte, & les épines importunes qui bleſſent. Mais quiconque voudra examiner de près ce qui ſe paſſe alors en lui, pourra reconnoître le contraire, & s'appercevoir de la ſucceſſion de ſes ſentimens & de ſes idées, § 110, malgré la rapidité du torrent qui entraîne les unes pour faire place à d'autres. Cela

étant reconnu, si l'on examine avec la même attention l'ordre rémémoratif qu'ont les idées lorsqu'elles nous retracent quelque fait avec ses circonstances, l'on appercevra facilement que chaque trait qui nous a principalement frappés lorsque nous avons eu connoissance de ce fait, est celui qui se présente de nouveau avec plus de force que ceux qui intéressoient alors le moins; ce trait est dans le souvenir la partie principale comme il l'étoit dans l'histoire ou dans le fait auquel il appartient, & les incidens qui l'accompagnent se présentent naturellement à sa suite avec le même arrangement qu'ils avoient quand ils sont survenus à son occasion; ce qui met hors de doute que l'exercice de la mémoire est conforme & subordonné à bien des égards à celui des sens externes.

§ 165. Cela posé, peut-on ne pas convenir que toutes les fois qu'une cause quelconque viendra à mouvoir l'origine

des nerfs, voiſine du ſiége de l'ame, de la même maniere qu'elle eſt mue par la ſenſation, l'ame n'ait pas la même idée que ſi l'objet agiſſoit actuellement ſur le ſens même. Je ſuppoſe qu'on pût pratiquer un chemin juſqu'au ſiége de l'ame pour voir ce qui ſe paſſe lorſque le nerf optique ébranlé par la couleur du ſouci ou de la violette que l'œil conſidere, avertit l'ame de la cauſe qui l'agite, & qu'à la faveur de cet examen il nous fût poſſible enſuite d'imiter en tout cette agitation en portant un corps de quelque nature qu'il ſoit, à l'origine de ce nerf. Je dis que l'ame recevroit du mouvement que nous donnerions au nerf optique, l'idée du ſouci ou de la violette, auſſi-bien que ſi ces deux fleurs étoient la cauſe de ces deux mouvemens; il en ſeroit de même ſi l'on pouvoit imiter ſur les nerfs olfactifs les mouvemens qui lui impriment l'odeur de la lavande ou du thym quand elle eſt reçue par le nez, ces mouve-

mens étant en tout conformes & ressemblans à ceux des couleurs & des odeurs, deviendroient eux-mêmes en quelque façon, pour notre ame des vraies couleurs & des vraies odeurs. Nous pourrions dire, du sens, du goût, de l'ouie, du toucher, ce que nous disons de ceux-ci. L'expérience a démontré cette vérité plus d'une fois & de plusieurs manieres ; un quelqu'un à qui l'on a emporté un membre, souffre dans des occasions des douleurs qu'il croit venir du membre qui lui manque. M. de Buffon dit, troisieme vol. *in*-4°. p. 322, qu'un nerf ébranlé par un coup, ou découvert par une blessure, nous donne souvent la sensation de la lumiere, sans que l'œil y ait part, comme on a souvent aussi par la même cause des tintemens & des sensations des sons, quoique l'oreille ne soit affectée par rien d'extérieur, §. 131 à 136; ce qui fait voir, 1°. que deux causes différentes, mais dont l'action est parfaitement ressem-

blante, produiſent des effets très-analogues, s'il eſt vrai qu'ils ne ſoient pas entierement les mêmes; 2°. qu'il eſt très-naturel que les ſomnambules, phrénétiques, maniaques, ſoient convaincus de ce qu'ils diſent, & agiſſent en conſéquence, puiſqu'il importe peu à l'ame que les ſens internes lui fourniſſent des repréſentations bizarres, ridicules, ſingulieres ou inconſéquentes par rapport à nous, lorſqu'elles ne le ſont pas par rapport à elle. Par ces repréſentations, elle voit clairement, & cela lui ſuffit, tout ce qu'il eſt poſſible qu'elle voye, n'y ayant plus rien qui l'éclaire, § 94, 95, 98, 107, & la détermine, *ſicut audio, ſicut judico*, à moins que ce ne ſoient les ſentimens de plaiſir & de douleur qui ſans l'éclairer, lui font ſentir le bien & le mal.

§ *166*. On demande ce que devient une idée quand on n'y penſe plus, d'où vient-elle lorſqu'elle ſe retrace à la mémoire, s'eſt-elle conſervée dans l'ame

ou dans le corps. M. Locke fournit une réponse à cette question, en disant que » la mémoire est comme une table d'airain remplie de caractères que le tems » efface insensiblement si l'on n'y repasse quelquefois le burin «. Il ne peut y avoir que le cerveau qui puisse être considéré comme une table d'airain; c'est sur lui que devroient se graver plus ou moins profondément les objets; s'il étoit vrai que cela se fît par une impression à peu près semblable à celle que fait le bout du doigt appliqué sur un œdeme dont l'empreinte ou l'enfoncement s'efface ensuite petit à petit par la seule action vitale ranimée : mais il faut observer que M. Loke ne s'est servi de cette comparaison que pour fixer l'esprit, & qu'il n'a vraisemblablement pas cru que cela se fasse de cette maniere; car une impression faite sur un organe des sens ne creuse point cet organe jusqu'à l'ame, comme un burin creuse une table d'airain, ni le mouve-

ment que le nerf de cet organe reçoit ne creuſe pas non plus l'ame, ni ne forme point d'enfoncemens en elle ni dans le cerveau, & par conſéquent la mémoire ne peut pas être comme une table d'airain remplie de caractères gravés par les ſens; elle ne peut pas non plus être comme une table d'airain lorſqu'il s'agit de conſerver le ſouvenir des choſes imaginées, parce que les choſes imaginées ne ſont que des compoſés d'idées ſimples que l'ame ne peut point créer, § 101, 105; elle ne peut que les diſtribuer & les placer à ſon gré ou ſelon l'ordre qu'elle imagine être le plus favorable pour exécuter ſes deſſeins, ce qui n'eſt point du tout faire des traits ſur le cerveau, mais ſeulement confirmer, comme je l'ai dit, que ce qu'on appelle mémoire, n'eſt véritablement & dans le fonds que la même action répetée des ſens, avec cette différence ſeulement, que lorſque cette action nous donne la connoiſſance des choſes, nous n'avons

pas en même tems un sentiment mémoratif qui nous apprenne que nous ayions connu ces choses auparavant, comme nous l'apprend le souvenir. On dira peut-être qu'il ne faut pas trop vîte supposer une identité essentielle entre des choses dans lesquelles on ne voit point de différence : mais on répondra à cela qu'il ne faut pas mettre aussi des différences essentielles où on ne trouve pas de parfaite identité ; car c'est-là un défaut où l'on tombe ordinairement. Ainsi il ne paroît pas naturel de faire une différence entre la cause de la mémoire & celle des sensations par rapport au sentiment de l'ame ; ce seroit une illusion de distinguer les effets des sens externes, par la raison que les causes qui les affectent, viennent de dehors & se transmettent jusqu'au cerveau, d'avec ceux des sens internes, en ce que la cause vient du cerveau & que ses effets s'y terminent.

§ 167. Il faut donc convenir que tout ce qu'il y a de naturel & de vrai dans

le rappel des idées ou dans la mémoire, eſt l'effet méchanique & répété de l'action du cerveau, en tant que ce rappel n'eſt que le véritable retracement ou l'exacte conformité avec la maniere dont les idées ont exiſté auparavant par ſenſation; cependant il eſt très-important de ſavoir que ce n'eſt pas toujours avec le même dégré de force que la mémoire ſupplée aux ſenſations; que la capacité de ſentir & de ſe reſſouvenir ont néceſſairement leurs bornes, & qu'il eſt indiſpenſable, ſi ces deux fonctions ſont ſimultanées, que l'une ne perde proportionnellement de ſon efficacité, § 91, troiſieme & quatrieme Loi; § 93, ſeconde Loi, à proportion que celle de l'autre augmente, parce que le ſentiment ne peut pas être fini comme il eſt & s'accroître encore; car pour lors il y auroit contradiction dans la choſe comme dans les termes, & les limites de l'augmentation ne ſe trouvant plus au terme défini, devroient

s'étendre à l'infini, ce qui seroit une propriété qui n'appartient pas aux choses créées . d'où il résulte que les sensations qui sont multipliées & variées, divisent le sentiment généralement pris, & par-là elles peuvent faire des distractions salutaires dans plusieurs occasions où il est nécessaire de diminuer la douleur, d'amortir les passions ou en général lorsqu'il s'agit d'affoiblir l'attention trop constante de l'ame sur un objet qui l'occupe trop, qui n'est que frivole ou qui est cause de maladie.

§ 168. Nous avons dit, § 54, que les sentimens naissent & cessent indépendamment de nous. Il s'ensuit donc que la mémoire des sensations ou celle des idées que les sensations nous ont donné, se réveille nécessairement, soit que l'ame y consente ou qu'elle n'y consente pas, lorsqu'une cause interne qui donne au cerveau une disposition semblable à celle qu'auparavant, avoit fait naître ces sentimens, agit ;

mais quelle que ſoit l'action néceſſaire du cerveau pour reproduire les idées, ſi elle n'a aucunement plus lieu, l'on eſt dans cet état que les Grecs appellent *Latyphroſine*, *amneſia*, *oubli*; alors notre ame n'eſt plus propre à porter aucun jugement, il lui ſemble qu'elle ne fait que ſortir des mains du néant, & qu'elle n'avoit plus exiſté; il eſt vrai qu'il eſt rare que la mémoire ſe perde entierement, le plus ſouvent elle ne fait que s'affoiblir & devenir plus pareſſeuſe, ſuivant que l'action du cerveau en quoi elle conſiſte, s'affoiblit elle-même beaucoup ou peu, & ſelon la nature des cauſes diverſes qui la débilitent. Si cette foibleſſe eſt originaire & ſe continue à la fleur de l'age, elle plonge plus ou moins dans l'état appellé *moroſis*, *ſtupidité*, poſition d'autant plus fâcheuſe qu'elle rend inhabiles au raiſonnement & au jugement. Cette foibleſſe eſt ſouvent une ſuite du grand âge, & s'étend ſur toutes choſes en général. Dans ce

dernier cas elle annonce l'affoiblissement universel de tous les organes des sens, & on l'appelle en grec (*paranoia*,) *amentia*, *démence*. Il faut cependant remarquer qu'il arrive moins souvent que cette action s'affoiblisse, qu'il n'arrive qu'elle augmente pas les exercices, les chagrins ou les passions extraordinaires : pour lors ce qu'elle retrace ne se borne pas à occuper notre ame & à la rendre méditative pendant le jour, elle étend souvent son pouvoir jusqu'à interrompre notre sommeil pendant la nuit, & nous donne l'*insomnie*, *agrypnia*. Quand il arrive que malgré l'empire d'un profond sommeil, la mémoire représente encore vivement à l'ame certaines choses qui l'effrayent au point que l'agitation qu'elle donne au corps le fasse trémousser, cette peur s'appelle *panaphobia*, *pavor nocturnus*. Si sans occasionner directement la peur ni éveiller, ces mêmes idées engagent seulement le malade à se lever pour se pro-

mener, agir & faire diverſes choſes, c'eſt un autre état appellé des Grecs (*noctegerſia*, *hypnobateſes*,) *noctambulatio*, *ſomnambules*. C'eſt ainſi que les vices de la mémoire ne ſe bornent pas à empêcher qu'elle ne nous retrace plus les choſes que nous avons connu, ils font encore qu'elle nous retrace pendant notre ſommeil celles dont nous n'avons pas affaire, & auxquelles nous ne voudrions pas penſer; de plus, ces vices ſe joignent ſouvent dans l'*hypocondrie*, *hypocondriaſis*, aux palpitations de cœur, aux rots, aux borborigmes, aux diſtenſions des hypocondres, & à nombre d'autres accidens, accompagnés de l'imagination frappée de la crainte d'une mort bizarre que les malades trouvent inévitable ou plutôt néceſſaire par les idées ridicules que fournit alors la mémoire bleſſée; dans ce cas là le pouls eſt pour l'ordinaire fébrile ainſi que dans les derniers progrès de la *mélancolie*, quoique cette derniere

maladie ne soit pas accompagnée des premiers accidens de l'hypocondrie : ici il y a seulement un délire perpétuel sur un même objet particulier, ce qui fait que les malades croyent quelquefois avoir changé de nature, & sont ou *cynantropes*, ou *galeantropes*, ou *lycantropes*, ou *démonomaniques*, &c. & ordinairement les uns & les autres sont *apantropes*, tristes, paisibles, pâles, abattus, maigres, & leurs extrêmités se trouvent constamment froides; au contraire, dans la *manie folie* les malades délirent sur toutes choses, tous les objets les affectent violemment, & en conséquence ils sont forts, hardis, furieux, téméraires, & ne dorment presque jamais; cette situation là n'est pas accompagnée de fievre, car lorsque la fievre en est la cause ou qu'elle l'accompagne, cet état s'appelle *paraphrosine*, *transport*, *délire* ou bien la *phrénésie*. De la variété de ces états l'on peut évidemment conclure que le cerveau exécute sur l'ame des

des actions diverses, selon la variété des situations dans lesquelles il se trouve, tant à raison de ces vices propres, ou de ceux des fluides qui l'arrosent, que de la facilité qu'il peut avoir contracté d'agir habituellement sur l'ame d'une telle façon, en conséquence de certaines sensations très-familieres à l'ame, § 92, premiere & troisieme Loi, § 93, troisieme Loi; ce qui fait que la mémoire est très-forte si les causes des maladies donnent à celles qui l'operent quelque dégré d'intensité qu'elle n'avoit pas; & au contraire, le souvenir est lent, paresseux ou nul, si les causes des maladies affoiblissent, retardent ou rendent entierement inutile l'action du cerveau qui fait la mémoire.

§ 169. Il faudroit en finissant, dire d'où vient l'action méchanique qui s'exécute sur l'ame tantôt malgré nous, tantôt à notre gré, quand le souvenir n'est pas déterminé par une cause externe qui agisse actuellement sur quelqu'un des

sens. Mais ne pouvant donner cette réponse que d'une maniere problematique, il faut se contenter de l'exposer en peu de mots. Les observations des modernes, & sur-tout celles de M. Lorry, nous ont assuré que le cerveau a deux mouvemens, l'un qui répond à celui du cœur, l'autre à celui de la respiration. Il faut ajouter à l'action de ces deux organes les réactions du cerveau, & cela donnera dans un tems bien court quatre mouvemens ou vibrations aux extrémités des nerfs des organes des sens, & par conséquent quatre sensations; & si dans une si petite durée, chaque nerf qui répond à nos organes souffre quatre vibrations, voilà vingt vibrations qui viennent des sens externes; ajoutons-y encore celles que donnent les besoins ou les passions, comme celles des parties sexuelles, la faim, &c. nous verrons que le nombre de sensations est très-grand & plus que suffisant pour fournir dans peu cette

quantité d'idées que la rapide ſucceſſion du tems entraîne.

On peut enſuite demander pourquoi l'ame n'apperçoit pas dans une ſeule action du cerveau ou du cœur au moins cinq idées à la fois provenantes des nerfs des organes des ſens, qui doivent ſouffrir tous enſemble cette même action. Je réponds que c'eſt là le privilége de l'activité & de la liberté, § 53, 97, 101, 105, 106, qu'a l'ame de ne s'occuper dans l'état ſain du corps, que des idées qu'elle déſire, de façon que par-là elle détruit un nombre de ces ſenſations, où elle les rend nulles & ſans effet : ce qui eſt prouvé par les diſtractions qui arrivent journellement, & qui nous privent ſouvent des ſenſations actuelles, tant l'ame eſt alors occupée de quelque idée ou ſentiment particulier. L'expérience que nous faiſons de retenir long-tems ou peu une idée ou un ſentiment par préférence à tels autres que nous rejettons, prouve

encore ce pouvoir de l'ame, lequel n'a plus lieu lorsqu'il survient quelque altération dans les mouvemens du cœur ou du cerveau, comme il arrive dans la phrénésie, manie, &c. ces mouvemens qui sont les mêmes que dans les songes, ont pour ainsi dire tout pouvoir ; il n'y a plus rien, ou presque plus rien que ces mouvemens du cœur & du cerveau qui nous instruisent, d'où vient que les idées sont disparates, qu'il n'y a point de raisonnemens, & que tout ce que l'on voit & dit est singulier & bisarre.



CHAPITRE XII.

De l'Imagination.

§ 170. L'IMAGINATION consiste dans une combinaison ou un assemblage nouveau de perceptions ou d'idées, avec un rapport de convenance apperçu ou supposé entre ces idées ; de-là il suit que l'imagination qui peut assembler la reproduction d'idées sous une nouvelle forme, peut par conséquent les altérer, les grossir, les affoiblir, & déranger entierement l'ordre qu'auparavant elles avoient ; en quoi elle differe du ressouvenir : c'est pour cette raison que tout ce qu'il y a de changé tant à l'égard des idées complexes, obscures, &c. que par rapport à leur combinaison & à celle des idées simples, claires, &c. § 101, 102, 103, 104, est imaginé à cause que ce changement

est l'effet d'une opération de l'esprit qui transporte les qualités des objets pour en faire des ensembles dont la nature n'offre point de modele, & dont par conséquent nous ne pouvons avoir eu connoissance par voie de sensation ; ainsi l'imagination differe de la mémoire & des sensations, en ce que la mémoire ne considere que les choses passées, que les sensations supposent les choses ou les propriétés des choses présentes, & que l'imagination les considere dans l'avevir, c'est-à-dire qu'elle enfante en formant l'image des choses à son gré par des mélanges nouveaux auxquels elle donne une union qui démontre inévitablement la beauté, la justesse & la force du génie.

§ 171. La combinaison des idées en quoi consiste l'imagination, § 170, reconnoit pour cause en premier lieu la même action que fait la mémoire, en tant que c'est une semblable perception d'idées produites par les mêmes causes internes ; en second lieu, elle est un effet de la puissance active de l'ame, § 169,

par laquelle elle mêle & confond les diverſes ſenſations & les idées que la mémoire lui rappelle, & en forme des images, des tableaux qui lui préſentent, ſoit pour les circonſtances, ſoit pour les accompagnemens, ſoit pour la variété des diſtributions, des objets différens, de ceux des ſenſations reçues autrefois par les ſens, de maniere que ce pouvoir qu'à l'imagination de travailler & d'arranger, ſelon qu'il nous plaît, les differentes idées que fournit la mémoire eſt pour ainſi dire ſans bornes; c'eſt par elle qu'on peut donner aux plaiſirs Ch. 5, tout l'aſſaiſonnement, qui en fait le prix; elle diminue ou diſſipe nos peines en nous repréſentant par des fictions ſenſuelles & des tableaux flatteurs ce qu'il y a d'aimable dans la nature. C'eſt en embraſſant ce qu'il y a de plus riant & de plus propre à embellir le ſujet qu'elle manie, qu'elle forme des Romans favoris couſus de tout ce qui flatte. L'imagination nous tranſ-

porte également dans des lieux de délices, & nous y fait jouir d'un bonheur qu'elle y place, ainsi qu'elle nous transporte dans les tems futurs, pour nous y faire anticiper la possession des biens ou celle des plaisirs que nous attendons de l'avenir ; elle donne souvent à des sujets ingrats des charmes qu'ils ne possedent en aucune façon ; c'est pourquoi tenant toujours lieu de réalité, lorsquelle s'exerce sur des objets de plaisir, elle console par l'espérance ou par une jouissance chimérique, des malheureux que le découragement ou des peines réelles accableroient sans elle.

§ 172. Ce genre de services que l'imagination rend, sont de grande conséquence pour des ames timides que l'accablement & les infortunes acheveroient d'énerver, si elles n'étoient soutenues par l'espoir des ressources qu'elle suggere. Mais quel malheur n'est-ce pas quand elle s'exerce sur des sujets de douleur, Ch. 6 : alors loin de nous

ſecourir par ſes bons offices, elle ne nous en rend que de très-mauvais ; elle devient l'ennemi le plus cruel que nous ayons ; ne ſe contentant pas d'augmenter nos maux, elle nous en donne encore que nous n'avions pas ; elle nous expoſe à toutes ſortes de peines ; elle abat notre courage, nous plonge dans l'indolence ou dans une forte crainte d'échouer dans nos deſſeins ; quelquefois elle fait un aſſemblage de toutes les miſeres de la vie, & nous les préſente comme néceſſaires ou inévitables ; d'autres fois elle intimide ſi fort l'ame, qu'elle porte la défiance dans toutes ſes entrepriſes juſqu'au point qu'elle les abandonne ou ne les fait que par haſard, témérairement ou par déſeſpoir, & trop ſouvent même elle ne les finit qu'après avoir porté le poignard dans le ſein : tels ſont à peu près les effets d'une imagination frappée, qu'une ame devenue languiſſante à cauſe des vices du corps

ou par ceux qui alterent les sentimens de réflexion n'a pas toujours le pouvoir de prévenir ou de modérer.

§ 173. En faisant attention à ce qu'on vient de dire, l'on appercevra avec d'autant moins de peine les raisons pourquoi dans certaines maladies notre imagination s'égare, que l'on concevra aisément la possibilité qu'il y a que les organes qui dans l'état naturel sont capables d'éveiller en nous les idées que des sentimens de plaisir & de douleur ont fourni, les éveillent quand ils sont viciés & dans un état contre nature, de maniere qu'alors les idées occupent notre ame trop longtems ou trop peu; qu'elles la touchent vivement ou légerement, ou qu'enfin elles l'occupent longtems & vivement, ou longtems & légerement, ou peu & vivement, ou peu & légerement, selon la combinaison des causes, ce qui est plus que suffisant, comme l'on voit, pour mettre du trouble & de la confusion dans les effets de

l'imagination, c'eſt-à-dire pour déranger la raiſon.

§ 174. Ainſi ſi les cauſes qui dérangent les organes de l'imagination ſont d'une nature à agir trop longtems, il eſt très-poſſible que quoiqu'il ſurvienne dans ce tems-là une affliction réelle, que l'ame au lieu d'être touchée par les idées qui devroient naître de la cauſe du malheur ou de ſes ſuites, le ſoit au contraire par celles du plaiſir ou de ſes amorces, & lorſque cela arrive, nous appercevons auſſi-tôt que l'eſprit eſt égaré; cela vient poſitivement de ce que l'imagination repréſente trop vivement à l'ame les idées que la réflexion ou la mémoire fourniſſent, & qu'elles y prévalent ſur celles qui devroient venir des ſenſations, ce qui fait que nous ſommes par-là ſevrés de la ſociété, puiſque ce n'eſt que par le moyen des ſens, Ch. 4, que notre ame peut avoir de communication avec elle, & régler ſes devoirs ſur les diverſes loix de la nature.

Il en est de même si par un effet de leur excès, les organes de la mémoire & de l'imagination représentent trop constamment à l'esprit un objet de peine ou de malheur, sans que les sens donnent en aucune façon lieu à cette représentation. Nous voilà dans un semblable égarement que dessus; l'âme s'afflige quand elle devroit se réjouir, & tout sujet de joye lui est indifférent, parce qu'elle n'en peut avoir aucune connoissance.

§ 175. Une imagination véhémente & dont les ressorts agissent sur l'ame avec une énergie qui surpasse l'ordre naturel, met également du trouble dans nos raisonnemens, parce que l'âme sentant vivement la représentation des idées de réflexion, elle ne peut que trouver une convenance nécessaire dans l'ordre que leur donne l'imagination, de maniere que les sensations ne pouvant prévaloir, elle se détermine promptement & avec force, à suivre ces violentes représen-

tations qui la touchent, sans qu'il soit en aucune façon possible de la faire appercevoir de son erreur; tel est l'état d'un homme enyvré d'une passion violente, du désespoir, du vin, un phrénétique, un hydrophobe, un maniaque, & autres situations différemment variées selon la différence des causes qui y donnent occasion. Dans ces circonstances, l'ame est capable de grands efforts, & en soutient ordinairement fort long-tems les excès, sans que le corps en paroisse beaucoup endommagé, principalement celui des maniaques; ce qui est bien autrement dans la mélancolie, la stupidité, la démence, l'hypocondrie où les malades se dessèchent & dépérissent sans être beaucoup agités ou sans l'être nullement, par la raison que chez eux l'imagination est lente, paresseuse & que les tableaux qu'elle forme, quoiqu'obstinément présens à l'ame, n'ont pas ordinairement des traits qui l'agacent avec force, & qui fassent sur elle des

touches fort vives : ici c'est comme dans les cas précédens, les sensations sont au moins de peu d'effet, s'il est vrai qu'elles ne soient pas entierement nulles; l'ame ne les a pas plutôt senties, qu'elle les rejette comme vaines ou inutiles au sujet qui l'occupe, pour s'attacher de nouveau à considérer avec opiniâtreté ce qu'une mémoire en quelque façon factice, lui fournit; d'où vient que les sujets de ses rêveries se perpétuent sans cesse à la faveur d'une imagination erronée.

§ 176. Présentement que nous ne pouvons plus douter que la liaison des idées ne se fasse dans l'imagination de deux manieres; nous allons les considérer chacune en particulier.

La premiere est volontaire, & doit nécessairement suivre l'ordre des sensations & de nos connoissances, sans trop contraindre nos sens ni trop captiver notre attention; autrement elle seroit plus ou moins vicieuse, selon la force

avec laquelle elle nous maîtriſeroit. Nous avons parlé, § 110, 111, 112, des différens principes de liaiſon qui appartiennent à cette claſſe; nous ajouterons ſeulement qu'il y a bien des occaſions où il eſt très-ſage d'examiner cette liaiſon avant que de s'y confier, parce qu'un acquieſcement précipité, quoique fondé ſur toutes les apparences de la vérité & ſur un enchaînement de faits ſuppoſés dépendans & coulans néceſſairement les uns des autres, nous induit ſouvent dans des erreurs d'autant plus dangéreuſes que nous vieilliſſons avec elles, & enſuite il en arrive qu'étant une fois ſurannées, elles nous maîtriſent autant que la vérité avec laquelle nous les avons inſenſiblement confondues.

La ſeconde maniere dont ſe lient les idées eſt involontaire, elle eſt en quelque façon l'effet d'une impreſſion étrangere; c'eſt-à-dire que la cauſe de cette eſpece de liaiſon eſt plutot le réſultat

d'une action spontanée, § 165, du cerveau, que celui d'un agent libre & raisonnable tel que l'ame. Aussi voit-on que la ridicule liaison d'idées qui existe dans des circonstances maladives, est si cimentée qu'il est impossible de la détruire à moins de détruire cette spontanéité par le moyen de la thérapeutique; il n'y a que ce seul moyen pour empêcher que cette opération du cerveau dont nous ne sommes pas alors les maîtres, ne nous égare, en disposant très-mal & sans ordre nos idées, comme il arrive dans les différentes maladies dont il est question dans cet Essai; aussi arrive-t-il qu'à l'occasion de ces maladies, tout prend dans notre imagination une nouvelle forme, vu qu'elle transporte les qualités d'un sujet dans un autre, qu'elle rassemble dans un seul ce qui suffit à la nature pour en embellir plusieurs, ou qu'elle donne à plusieurs ce qui n'appartient qu'à un seul, & de tant d'autres manieres différentes.

§ 177. En faiſant quelque réflexion ſur ce qui précede, l'on peut s'appercevoir que l'homme eſt obligé d'étudier avec les ſens internes & de les exercer comme les externes, qu'il eſt obligé d'apprendre, à voir des yeux de l'eſprit ainſi que des yeux du corps, que la connoiſſance qu'il a de ce qui eſt un bien ou un mal moral, eſt un exercice des ſens internes ainſi que celle du doux & de l'amer, ou du blanc & du noir, eſt un exercice de la bouche & des yeux; on verra que l'apprentiſſage des ſens internes eſt beaucoup plus long que celui des externes, & qu'on connoît plutôt la douceur qui flatte & l'amertume qui répugne, qu'on n'a appris à approuver la vertu & à blâmer le vice; on verra encore que le rapport des objets intellectuels ne pouvant pas être meſuré & conſidéré comme celui des objets corporels, la connoiſſance de ceux-ci doit être plus facile & moins variable que celle des premiers, auſſi n'y a-t-il

personne qui n'en ait des notions plus ou moins étendues, tandis que le nombre de ceux qui sont en état de bien raisonner sur des abstraits, est très petit; & cela est même fondé en raison, premierement parce que les premiers besoins, les besoins physiques, nous rendent les objets qui s'y rapportent, non-seulement intéressans, mais même très-nécessaires; secondement on ne peut pas éviter les affections corporelles ni les sensations § 54, 61, 78, 80; & dans l'état de santé, si peu que leurs effets soient sensibles, ils détournent facilement notre esprit de sa contention, § 106, & de la contemplation des êtres métaphysiques; en troisieme lieu, c'est que pour acquérir des connoissances sur les abstraits, il faut se faire sans cesse beaucoup de violence, afin de fixer devant l'esprit l'objet dont nous voulons nous occuper, soutenir les efforts de l'imagination, & surmonter la répugnance d'une méditation sérieuse de laquelle nous sommes con-

tinuellement détournés par les affections présentes ou par le tourbillon perpétuel d'idées que la mémoire fournit : aussi est-il vrai que l'attention fatigue naturellement l'esprit & le peine ; ce qui a fait dire qu'il gravite sans cesse vers le repos comme le corps vers un centre.

§ 178. Cependant il y a des hommes qui ont les organes de l'imagination si heureusement disposés, § 91, premiere & seconde Loi, qu'il leur en coute fort peu pour faire de grands progrès dans leur état, & pour porter leurs vues bien loin au-delà des devoirs communs, leur esprit étant en quelque maniere supérieur aux circonstances, il s'ouvre lui-même une libre carriere à ses désirs, & rempli des plus hautes idées par les diverses courses qu'il fait & par les divers essors qu'il prend, il s'éleve au-dessus des génies ordinaires pour s'illustrer par de grands talens. Cette facilité que l'esprit a de se développer ainsi, vient d'un présent que lui a fait la nature, de le

faire servir par des organes actifs, sensibles & soumis, à la faveur desquels il est en état de produire de grands effets, des effets supérieurs; ce qui est bien différent chez ceux qui n'acquierent quelque portion de génie que par la grande violence qu'ils font aux organes de leurs sens internes, le cerveau de ces personnes-ci est d'une organisation si ingrate, que le peu de savoir qu'ils possedent sent toujours l'effort, la peine, le travail, & ne s'éleve jamais au-dessus du médiocre; il gêne de telle façon l'ame, qu'elle n'est pas la maîtresse de disposer de son attention, & n'a pas non plus le pouvoir de distinguer ses idées, ni celui de les comparer pour en connoître les rapports & raisonner avec précision & sans contrainte. Les esprits qui ne sont point cultivés, sont presque tous sujets à ce défaut, qui d'ailleurs mérite d'être excusé lorsqu'il est exempt de vanité & d'orgueil, & qu'une ambition ridicule de savoir n'en déprave

pas la naïveté, comme il arrive très-ſouvent aux vrais apédeutes de le faire. Mais en général l'une & l'autre de ces poſitions dépendent de ce que les divers états de l'ame ſont toujours co-relatifs à ceux du corps.

§ 179. Les conſidérations précédentes ont porté quelques ſavans à penſer que l'organiſation qui ne dépend pas de nous, eſt le premier mérite & la racine ou la ſource de tous les autres, & que l'inſtruction n'eſt que le ſecond: mais comme le cerveau le mieux conſtruit l'eſt en pure perte s'il n'eſt exercé, il s'enſuit qu'une bonne organiſation n'eſt ſeulement qu'un bonheur & un prompt acheminement au mérite; ce qui eſt clairement démontré par l'expérience qu'on a de voir des hommes des mieux faits reſter payſans groſſiers faute d'uſage du monde; ou bien que des génies, que des corps infirmes rendent naturellement maigres, prennent en quelque maniere par le grand exercice

de l'imagination, de l'embonpoint, s'agrandissent, deviennent assez fréquemment nerveux, robustes, vastes & capables de penser. Ainsi un cerveau bien exercé & d'ailleurs bien organisé, est une terre très-féconde qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu, & cette production est la récompense des peines qu'on a prises, comme elle est la preuve du mérite dont elle dépend, parce qu'on ne peut disconvenir que ce ne soit effectivement l'effet du travail que l'habitude qu'on a contracté de tenir quelque tems l'esprit fixe sur un objet qui va fuir, & de suspendre par ce moyen la succession continuelle des sentimens ou l'onde rapide des idées, afin d'examiner avec plus de loisir ce qu'on ne peut saisir assez vîte, puisque l'imagination, véritable image du tems, est comme un flot qui pousse l'autre, lorsqu'on n'employe pas pour ainsi dire une partie de ses muscles pour arrêter le cours trop prompt de ses effets qui se

détruisent eux-mêmes en se renouvellant, & se succedant sans cesse.

§ 180. La constitution de tous les hommes n'étant pas la même, & leur émulation étant fort différente, il paroît assez naturel de croire que les organes de l'imagination ne sont pas d'une force & d'une activité égales chez tous; ce qui a donné occasion de distinguer l'imagination en vraie & en fausse, en forte & en foible, &c. Nous ne parlerons que de cette derniere division, les autres ne nous paroissant pas être bien fondées.

Une imagination est foible quand elle cede aux plus légeres impressions des sens externes, ou que ces productions ne different que très-peu de celles de la mémoire, c'est-à-dire des perceptions qu'a eu l'ame par les sensations. Ceux qui ont une pareille imagination, sont incapables de rien produire d'eux-mêmes; ils rendent seulement & sans aucune augmentation ni déchet tout ce

qu'ils ont appris, s'ils sont assez heureux d'être doués d'une bonne mémoire, qui est le seul mérite qu'ils ayent. Leur fréquentation est insipide & souvent dangereuse pour ceux qui ont du génie & des talens, parce que l'esprit se rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé, ou par le mauvais usage qu'on en fait.

L'imagination est forte quand on pénetre promptement les choses, qu'on en sent vivement tous les rapports, qu'on supplée à bien des circonstances qui ne sont qu'accessoires, & qu'on peut même prévenir ou pénétrer celles qui sont essentielles, aussi-tôt qu'il se trouve quelques causes ou quelques effets co-relatifs qui remuent ou affectent l'ame d'une maniere correspondante à ce dont il est question. On peut dire que ceux qui ont une pareille imagination, ont été favorisés de la nature, puisqu'ils peuvent travailler avec succès aux ouvrages de génie & de sentiment, où il est

nécessaire

nécessaire d'avoir une certaine force dans l'esprit pour peindre & représenter nettement les ouvrages que l'imagination a fabriqués, & pour graver profondément & vivement les passions qu'on desire.

Mais si la force des organes de l'imagination s'est accrue à un tel point qu'elle maîtrise l'ame & l'occupe, § 93, cinquieme Loi, au préjudice des sensations, alors par ces violens mouvemens elle lui retrace indistinctement & sans ordre toutes les images des choses dont la représentation est absolument & directement attachée à ces différentes actions, sans que l'ame puisse aucunement reconnoître que ces images sont l'ouvrage du désordre survenu au cerveau; l'état de ceux qui rêvent, qui sont en délire ou des somnambules, le démontre. L'on voit dans ces situations une variété fréquente d'évenemens qui émeuvent & déterminent l'ame tout aussi-bien que si ces effets étoient réglés par la raison,

ou que l'on vit au dehors les objets connus de ces pensées. Cependant il n'y a ni l'un ni l'autre ; d'où vient que ces faits ne sont jamais bien suivis, qu'ils sont toujours singuliers, bizarres & décousus, & qu'ils dénotent sans équivoque quelque maladie d'esprit ; particulierement lorsque malgré l'usage qu'on peut faire des sens, étant éveillé, ces phantômes de l'imagination obsedent encore obstinément l'ame, & la contraignent de diriger nos actions en conséquence.

§ 181. Les idées générales que l'on vient d'exposer sur les effets de l'imagination suffisent, sans entrer dans le détail, pour faire sentir que c'est elle qui est la source de toutes les passions ou du moins que c'est elle qui détermine leur pente, en décorant ses erreurs des livrées de la vérité, & en transformant en vertus la plupart des vices auxquels sont sujets les êtres bornés : on peut s'en convaincre par ce qu'on sçait de l'en-

thousiasme de quelques cerveaux, du fanatisme de certains esprits, de la singularité des songes, des égaremens de l'yvresse, des extravagances du délire, des visions & apparitions prétendues, & de tant d'autres déréglemens, produits ordinaires de l'imagination, qui par un travail continuel fait tout, ou plutôt ne fait rien que pour notre malheur; parce que la raison étant sans cesse son esclave, l'ame est toujours occupée de chimeres, & se trouve plutôt agitée par des illusions, qu'elle ne peut l'être par des objets réels; c'est ainsi que l'imagination embrasse plus ardemment ce qu'elle va quérir, que ce que nous touchons, & que l'idée de la jouissance & de la possession des choses futures, seuls objets de l'imagination, nous flatte & nous pince davantage par la surprise, que les objets dont on jouit par le ressouvenir, & desquels nous avons déja éprouvé les effets. Il n'y a personne qui n'ait été bercé des contes

qu'on fait sur les taches de naissance, qu'on appelle communément *envie*, *genitivæ notæ*, & que les meres attribuent à quelque envie bizarre, c'est-à-dire à leur imagination frappée de quelque desir ou allarme qu'elles ont eu dans leur grossesse. Mais, pour le dire ici en passant, l'imagination de la mere ne produit pas cet effet, elle en produit seulement un autre, qui est de tenir des gens mêmes instruits dans une fausse opinion qui persuade pour l'ordinaire plus fortement que la vérité, tant le merveilleux & le singulier a d'ascendant sur nous, quoique les suites en soient souvent funestes; *pessima res est errorum apotheosis*. (Le Chancelier Bacon.) On auroit nombre d'exemples à rapporter, si l'on vouloit ajouter foi à tant d'histoires singulieres qu'on a faites sur les effets mal connus de l'imagination; on se contentera de dire ici qu'on lui a trop ou trop peu accordé dans différentes circonstances. Il est, par exemple, certain

qu'il ne ſurvint pas en une nuit des cornes ſur le front de Cyppus, Roi d'Italie, parce que ſon imagination lui retraça, dit-on, un combat de taureaux qu'il avoit vu le jour précédent. Il eſt également certain que *Marie Germain*, de Vitri-le-François, ne devint pas à l'âge de vingt-deux ans garçon pour s'être imaginé l'être, & pour avoir fait des efforts, ſauté & danſé en conſéquence, ainſi que le crurent entr'autres ceux qui firent une chanſon à ce ſujet, dans laquelle il étoit recommandé aux jeunes filles de ne pas faire de grandes enjambées, de peur de ſubir le même ſort. La faillite qu'un jeune Marié fait quelquefois la premiere nuit de ſes noces, n'a pas pour cauſe le nouement d'aiguillette, comme on le prétend; elle a des cauſes plus naturelles, mais communément c'eſt l'imagination frappée des prétendus charmes dont on l'a menacé. Je m'en tiendrai aux faits rapportés, je penſe qu'ils ſuffiſent pour prouver le

besoin qu'on a de contenir son esprit afin de ne pas adhérer aux égaremens de l'imagination, qui ne sont déja que trop communs, malgré les plus mûrs examens qu'on fait des choses, tant le nouveau, qui est son produit, a des appas.



CHAPITRE XIII.

Du Jugement.

§ 182. LE jugement eſt la connoiſſance que l'ame a de la convenance ou de la diſconvenance de deux ſentimens ; ou, ce qui revient au même, il eſt la connoiſſance du rapport que l'ame trouve entre deux idées ; ce rapport naît de deux actions du cerveau qu'occaſionnent les qualités, les quantités ou toute autre maniere d'être des objets en général, ſoit que ces actions ayent une cauſe phyſique, ou en quelque maniere ſpontanée ; d'où il eſt évident que ce ſont des ſenſations comparées qui produiſent le jugement, & que ce qu'on appelle conſéquences dans la ſuite des jugemens n'eſt que l'accord des ſenſations par rapport à ces jugemens.

§ 183. On a dit dans les § 54, 61, 107, que l'ame est entierement soumise à l'action des sens; il suit de-là que les perceptions ne sont pas libres, & par conséquent que les jugemens, qui sont de vraies perceptions, ne le sont pas non plus (*a*); d'où il résulte que

(*a*) Il est certain que celui qui goûte du sucre & ensuite de l'aloës, doit nécessairement juger que l'un n'est pas l'autre, puisqu'il ne lui est pas possible d'identifier les deux impressions que lui font ces deux corps dans sa bouche, pour n'en éprouver qu'un sentiment analogue. L'impression du froid & du chaud, celle d'un corps égal & d'un inégal, &c. sont dans le même cas; ainsi deux qualités contraires faisant sur nous deux impressions opposées, il est indispensable que nous n'en sentions pas la différence & ne portions par conséquent un jugement de distinction.

Il est bien différent des jugemens qu'on peut porter sur les modes mixtes, sur la validité d'une action morale, ou sur tout autre acte de l'ame indépendante des sensations, parce que ces actes ne faisant aucune impression sur

les jugemens doivent varier selon la variété des constitutions, & que toutes les constitutions ne sont pas également propres à former des jugemens : des organes trop foibles ont peine à transmettre à l'ame l'impression des objets ; ou si elle y est transmise, elle est quelquefois trop légere pour que l'esprit puisse bien considérer les idées qui en naissent, § 57, s'y attacher, les comparer & en porter un jugement droit. Si les organes ont trop d'activité, ils dénaturent en quelque façon les sensations qu'ils portent à l'ame, elles l'émeuvent trop fortement, & ainsi l'ame au lieu de goûter les charmes du sentiment, souffre le malaise, l'inquiétude ou la douleur, & porte en conséquence des jugemens généralement faux, quoiqu'ils

---

les organes des sens externes, nous sommes sensés alors entierement libres de nos jugemens.

Voyez la Remarque du n°. 188. à la Note.

ne le soient nullement par rapport à elle, vu sa maniere spéciale de sentir; ce qui met hors de doute que les jugemens ne soient dépendans de la construction propre des roues & des ressorts, (si l'on peut s'exprimer ainsi,) qui agissent intérieurement dans chaque individu, puisque ces ressorts intérieurs sont aussi différens dans chacun d'eux qu'il y a de la différence dans leur forme extérieure.

§ 184. Il a été suffisamment démontré, § 94, 95, 96, 100, que ce sont les seules idées qui éclairent l'ame; il a été de même démontré aux Ch. 4 & 6, que ce sont les sensations qui sont la source des idées & des sentimens : actuellement il sera facile de prouver que le jugement, qui n'a d'autre objet que des sentimens & des idées, est susceptible du plus ou du moins de vérité & de fausseté, suivant la bonté & la liberté des organes des sens internes ou externes. L'ame ne sent ni n'apperçoit

rien que par les ſenſations ou les idées, comme on l'a aſſez dit; elle ſçait d'ailleurs que les idées & les ſentimens ne ſont point produits en elle par elle-même, elle juge par conſéquent qu'ils viennent de dehors, & ſont dépendans de la cauſe qui pour l'ordinaire les produit: ainſi l'habitude qu'elle a de faire ces ſortes de jugemens dans le tems qu'elle apperçoit les objets, l'engage encore à les faire en l'abſence de ces objets, lorſqu'il ſurvient au cerveau quelque mouvement analogue à celui des ſenſations que font ces objets. Par exemple, ſi par une action du cerveau, quelle que ſoit la nature de la cauſe qui l'occaſionne, l'ame ſe trouve affectée, elle appercevra par cette action un objet qu'elle déſignera, & à qui elle fera rapporter cette action, quoiqu'il ſoit faux que cet objet ſoit la cauſe du ſentiment qu'elle éprouve, § 154, 155, 156. Tant de choſes différentes que l'on voit en rêve, confirment cette vérité, que le

P. Mallebranche prouve de cette maniere; lorsque, dit-il, j'apperçois le soleil qui se leve, j'apperçois premierement celui que je vois immédiatement; & parce que je n'apperçois ce premier qu'à cause qu'il y a quelque chose hors de moi qui produit certains mouvemens dans mes yeux & dans mon cerveau, je juge que ce premier soleil qui est dans mon ame est au dehors & qu'il existe. Il peut toutefois arriver que nous voyons ce premier soleil qui est uni intimement à notre ame, sans que l'autre soit sur l'horison, & même sans qu'il existe du tout; car ce n'est pas proprement celui qui est sur l'horison que nous voyons, puisqu'il est éloigné de plusieurs millions de lieues; mais c'est ce premier que nous pouvons appeller soleil idéal que nous voyons : c'est pour cela que toutes les choses que nous voyons immédiatement sont toujours telles que nous les voyons, & nous ne nous trompons que parce que nous jugeons que ce que nous voyons

immédiatement, ſe trouve dans les objets extérieurs qui ſont cauſe de ce que nous voyons.

§ 185. L'erreur de nos jugemens ne peut jamais venir des idées ſimples, claires, diſtinctes, ſi elles ſont avec les conditions rapportées § 101, 102, 103; elle ne peut ſe trouver que dans le ſens expliqué au n°. 3, § 104, parce que lorſque nous ſentons de la chaleur, lorſque nous voyons de la lumiere, des couleurs ou d'autres objets, il eſt vrai que nous les voyons quand même nous ſerions phrénétiques, puiſqu'il n'y a rien de plus vrai que tous les viſionnaires voyent ce qu'ils voyent. L'erreur ne conſiſte donc que dans les jugemens qu'on fait que ce qu'on voit exiſte véritablement au dehors, à cauſe qu'on croit le voir au dehors; & c'eſt ainſi qu'en général on ſe fait une illuſion par une habitude très-forte qu'on a de juger que nos ſenſations ſont dans les objets, comme que la chaleur eſt dans

le feu & les couleurs dans les tableaux ; cependant nous n'avons point de raison certaine & évidente qui nous presse & qui nous oblige à le croire : & ainsi nous nous soumettons volontairement à l'erreur par le mauvais usage que nous faisons de notre liberté quand nous formons librement de tels jugemens, lesquels nous ne devrions jamais porter qu'avec la précaution que les Stoïciens appellent *aproptosie*, ou moyen d'éviter l'erreur.

§ 186. Il est encore bien plus difficile d'éviter l'erreur dans le jugement qu'on fonde sur les idées composées, complexes, confuses, § 101, 102, 103 ; il seroit même très-sage de n'en former aucun avec elles, parce qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de parvenir à l'évidence par leur moyen. Pour juger avec ces idées selon toute équité, il faudroit avoir fait l'analyse de leur archetype, s'être assuré par ce moyen que cet archetype ne peut

contenir aucune autre idée de plus ni de moins que celles qu'on y a obſervé, & que toutes celles qu'il contient pour nous y ſont réellement contenues pour un autre; il n'y a, ce me ſemble, qu'un pareil examen qui puiſſe dans ce cas-là nous faire éviter l'erreur dans laquelle nous tombons communément en retranchant d'une des idées dont nous parlons quelque choſe qui lui appartient, parce que nous n'en voyons pas toutes les parties; ou en lui ajoutant quelque choſe qui ne lui appartient pas, par la raiſon que notre imagination juge précipitamment que cette idée renferme ce qu'elle ne contient point. Ainſi dans les diſcours l'on ne doit pas adhérer trop facilement à tout ce qui ſe dit, parce que le mot ne portant pas conſtamment, § 98, 99, néceſſairement & préciſément la même idée dans tous les individus, il n'eſt pas indubitable que celui qui parle mette devant les yeux de celui qui l'écoute ſon idée telle qu'il l'a

conçue & comme il désire la communiquer.

§ 187. L'éducation des différens âges, les passions, sont autant de circonstances qui font varier les jugemens.

L'ignorance fait qu'on n'a pas dans la mémoire les objets de comparaison, desquels doit résulter la vérité de ce que l'on recherche.

Dans l'enfance les mauvais jugemens reconnoissent pour l'ordinaire la même cause; mais les progrès de l'âge, l'expérience & l'étude les rectifient insensiblement, au lieu qu'il n'y a plus de ressource pour les jugemens qu'on fait dans la vieillesse, parce qu'alors le tems ayant fait sentir au corps les atteintes de la décadence, ses forces se sont évanouies, il n'instruit plus l'esprit, & ainsi petit à petit ce même esprit tombe dans l'inertie, c'est-à-dire qu'il revient en quelque maniere à sa premiere enfance.

Post ubi jam validis quassatum & viribus ævi
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus.
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque.

A l'égard des passions, elles nous induisent à erreur lorsqu'elles sont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont; c'est ce qui arrive toutes les fois qu'en se donnant spécialement à quelque objet physique ou moral, on se remplit si fort de lui qu'on y rapporte en quelque façon tous les autres, d'où il suit que quelqu'un d'eux en se rendant trop familier, devient d'autant plus dangereux qu'il paroît s'emparer de toute la capacité de notre ame, & nous aveugler par la passion qu'on conçoit pour lui, au point de n'être plus flattés que de ce qui les concerne; tels sont les piéges que tendent à notre esprit la vanité, la gloire, l'appas des honneurs, des richesses, & en général ceux de toute sensualité, qui nous deviennent funestes en

nous rendant sans cesse malheureux, selon la force qu'ils ont dans la conduite de notre vie & le réglement de nos actions.

§ 188. Je pense que ce qui précede suffit pour indiquer les sources générales de nos faux jugemens, & qu'un détail plus grand seroit superflu, d'autant qu'on a reconnu de tout tems que toutes les dispositions du corps, ni tous les âges n'étoient pas propres au jugement. *Corpus enim quod corrumpitur aggravat animam, & terrenea inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem.* Sap. cap. 9, ℣. 15. Et quand même nous jouirions perpétuellement du printems de l'âge & de la santé, il faut encore être très-réservé & circonspect dans les décisions. C'est au moins la leçon que la lecture des Philosophes les plus célebres de l'antiquité nous donne; car si nous écoutons ce qu'ont dit entr'autres *Platon*, *Arcesilas*, *Carneade*, *Philon*, *Antiochus*, Auteurs des Académies, nous les

entendrons tous à peu près tenir ce langage, *qu'il n'y a aucune regle de verité, qu'il ne faut pas déclarer son sentiment, ni même en avoir aucun; mais qu'il faut se contenter de suivre ce qui paroît avoir le plus de probabilité* (a), *non pas parce*

(*a*) Ces préceptes qui nous exhortent à suspendre nos jugemens, sont fort sages lorsqu'il est question des objets physiques.

Par exemple, en Médecine on ne sçauroit être trop réservé lorsqu'il faut traiter une maladie dont le caractère n'est pas déterminé, ou quand on éprouve quelque drogue encore inconnue, ou quelque nouvelle production chymique.

La bonne politique n'approuve point de donner une confiance entiere à la simple apparence des bonnes mœurs, ou à la seule vraisemblance de probité, parce que rien n'est si inconstant, ni si difficile à bien connoître que le cœur des hommes.

La vraie Physique, la Physique expérimentale, aime mieux douter ou hasarder de simples conjectures, que d'affirmer sur l'explication d'un nombre de phénomenes, elle aime plutôt

que les choses sont incompréhensibles par elles-mêmes, mais parce que nous ne

---

avoir autant de défiance qu'il en faut, que de donner dans l'illusion.

» On donne pour régle à la jeunesse (*b*) de » ne se rendre qu'à l'évidence & de ne croire » que ce qu'elle comprend; & s'il arrive qu'une » vérité évidente nous semble ne pas s'ac- » corder avec une autre vérité qu'il nous est » ordonné de croire, souvenons-nous qu'elles » viennent toutes deux de la même source, » que l'Etre suprême qui a révélé les articles » de notre foi, est aussi le Législateur de toute » la nature, & incapable de se contredire en » rien; en pareille conjoncture, que la raison » religieusement soumise à la révélation, ne » se refuse cependant pas au trait de lumiere » naturelle qui l'éclaire, qu'elle ne prenne pas » le parti de regarder comme faux ce que l'é- » vidence lui montre être vrai; mais qu'elle » rejette sur la foiblesse de l'entendement hu- » main & sur sa propre ignorance la contra- » diction apparente qui l'embarrasse. «

C'est donc lorsqu'il est seulement question

(*b*) M. l'Abbé Nolet, dans le Discours sur la Physique Expérimentale, pages 48 & 55.

pouvons pas les comprendre. (Voyez les raiſons que nous en avons donné, § 37, 95, 96.) C'eſt à cauſe de cela qu'*Epicharme* vouloit qu'on ſuſpendît ſon jugement & ſa créance, parce qu'il prétendoit que de-là dépendoit uniquement la ſageſſe ; que *Parmenide* à qui *Platon* a donné le ſurnom de Grand, appelloit téméraires & arrogans ceux qui croyoient avoir acquis la ſcience, puiſ-

des objets phyſiques où il faut faire l'application des préceptes qui exhortent à ſuſpendre ſon jugement. Mais quant aux choſes qui ne ſont point du reſſort de nos ſens, il faut d'autant plus les croire, qu'elles viennent d'une ſource beaucoup plus certaine qu'eux, qui ne ſauroit en aucune façon nous tromper ; c'eſt pourquoi nous ne pouvons aucunement douter ſur les articles de foi, ni ſur les Myſteres, ni ſur la révélation, &c. parce que la connoiſſance de ces choſes eſt ſupérieure à celle de nos ſens, & elles ſont inconteſtablement de toute certitude, puiſqu'elles émanent de la vérité même.

qu'elle est au-dessus de la portée de l'homme; qu'*Anaxagore* a décidé que toutes choses étoient environnées de ténebres; que *Socrate* disoit que le souverain point de la sagesse consiste à reconnoître son ignorance; que l'Apôtre a dit, I. Cor. XIII, 12, *videmus nunc per speculum in ænigmate; que nous voyons maintenant dans un miroir enigmatiquement*; & qu'un illustre & savant Comtemporain dit,

Maupertuis, l'homme est taupe, étroitement borné,
Par l'instinct de ses sens il se trouve enchaîné,
Ses jugemens sont faux, ses lumieres trompeuses.

§ 189. Je finirai ce Chapitre en rapportant ce que dit Montaigne, Liv. 2, ch. 12. touchant le jugement. Tel, dit-il, qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la jalousie ou le larcin de son valet, ayant l'ame toute teinte & abreuvée de colere, il ne faut pas douter

que son jugement ne s'en altere vers cette part-là. Ce vénérable Sénat d'Aréopage jugeoit de nuit de peur que la vue des poursuivans corrompît sa justice. L'air même & la sérénité du Ciel nous apporte quelque mutation, comme dit ce vers Grec en Ciceron.

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Jupiter, auctiferâ lustravit lampade terras.

Cicero ex incerto.

Ce ne sont pas seulement les fievres, les breuvages & les grands accidens qui renversent notre jugement; les moindres choses du monde le tourne-virent, & ne faut pas douter, encore que nous ne le sentions pas, que si la fievre continue peut arrêter notre ame, que la tierce n'y porte quelqu'altération, selon sa mesure & proportion. Si l'apoplexie assoupit & éteint tout-à-fait la vue de notre intelligence, il ne faut pas douter que le morfondement ne l'éblouisse, & par conséquent à peine se peut-il

rencontrer une seule heure en la vie où notre jugement se trouve en sa due assiette, notre corps étant sujet à tant de continuelles mutations & estoffé de tant de sortes de ressorts, que j'en crois les Médecins, combien il est mal aisé qu'il n'y ait quelqu'un qui tire de travers.



CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

DE LA RAISON.

§ 190. EN considérant la raison comme l'unique moyen qu'ait notre ame pour acquérir des idées générales, § 105, pour faire des abstractions & pour tirer une juste conclusion de deux prémices, l'on doit nécessairement en conclure que l'homme est le seul animal qui raisonne, n'ayant point de preuves qu'il en existe quelqu'autre qui jouisse de ces prérogatives. Cependant il faut remarquer que ce n'est pas toujours le raisonnement qui nous différencie de la brute : il suffit aux imbécilles nés, destitués de raison, & manquant quelquefois de parole, d'avoir une forme approuvée & parfaitement semblable à la nôtre pour être reconnus appartenir à l'espece humaine. C'est une

condition qui ne permet nullement de leur accorder une constitution intérieure, différente & spécifique, quand même ils seroient incapables de faire voir durant toute leur vie autant de raison qu'il en paroît dans un magot ou un éléphant.

§ 191. L'on ne doit point être surpris de voir qu'un animal qui entend le bruit, ne puisse pas comprendre les mots & leurs significations, quoique communément les nations les plus opposées viennent par ce moyen à bout de se communiquer leurs idées, § 98, 99, & de se manifester les uns aux autres les différens sentimens qu'ils éprouvent; puisque malgré cela il se trouve des hommes qui sont dans ce cas, ils n'ont aucune conception, ils semblent n'être jamais conduits par une ame raisonnable; & s'il leur arrive de faire voir fortuitement & à la longue quelqu'étincelle de raison, ce n'est que par hasard qu'ils employent les signes propres à la

manifeſter. Il y a des peuples qui n'ont pas cent idées, & par ainſi autant de ſons pour les exprimer. *Dampierre* en trouva dans une Iſle qui n'avoient qu'un fort petit nombre de ſons ou de cris; ſans doute que leurs idées n'étoient pas plus multipliées, attendu qu'ils auroient manqué de moyens pour ſe les communiquer; d'où l'on doit inférer que la conſtitution propre aux organes des ſens internes qui agiſſent dans un homme raiſonnable & dans un imbécille doit être fort différente; la gradation qu'il y a du ſtupide au ſavant eſt trop ſingulierement remarquable, pour que nous ne ſoyons pas fondés d'admettre dans le cerveau un vice radical, naturel ou acquis, le ſeul qui ſoit capable de s'oppoſer au développement & au libre exercice des ſens internes; d'où vient, ſi l'on peut le dire, la paralyſie de la raiſon, n'étant pas poſſible d'en inculper en aucune façon l'ame, par les raiſons que nous avons rapportées, § 60.

§ 192. Il n'est pas possible de dissimuler qu'un imbécille reconnu tel, peut avoir quelquefois, comme l'on vient de le dire, des idées régulieres & suivies, & qu'un vrai sage en a assez souvent qui sont fort irrégulieres & incohérentes. Il n'y a presque personne qui ne remarque dans les opinions, dans les raisonnemens & dans les actions des autres hommes quelque chose qui lui paroît bizarre & extravagant, & qui l'est en effet. On voit tous les jours des gens capables de ce défaut, quoiqu'ils ayent le cœur bien fait, & qu'ils ne soient pas sottement entêtés de leur propre mérite; d'où vient, sans doute, qu'on a observé que le plus sage a un objet de délire, ou, comme l'on dit, sa folie. L'on sçait qu'un homme fort sage & de très-bon sens en toute autre chose, peut être aussi fou sur un certain article qu'aucun de ceux qu'on enferme dans les Petites-Maisons; & même il ne paroît pas que personne en fut jugé exempt,

si un chacun raisonnoit & agissoit toujours & en toutes occasions comme il fait constamment en certaines rencontres, sur-tout lorsqu'étant passionnés, ou que par la force de l'imagination, Ch. 12, on vient à joindre mal à propos certaines idées mal assorties, ou incompatibles entr'elles, ou, ce qui revient au même, lorsqu'on réussit à convertir ses propres fantaisies en réalités. Il est clair que quand même l'on raisonneroit alors très-conséquemment, & que par le moyen de ces raisonnemens on tireroit des conclusions fort justes, les erreurs n'en seroient que plus apparentes & plus dangéreuses, vu que ces raisonnemens & ces conclusions découleroient des faux principes.

§ 193. L'union ou liaison des idées, § 110, 111, 112, pouvant être chez un sage comme chez un imbécille plus ou moins forte, & le nombre de sensations étant relatives aux différentes existences, c'est-à-dire, aux différens états

où l'on s'est trouvé, § 151, il est inévitable que dans la classe des savans & des ignorans, il n'y ait un nombre infini de nuances qui les différencient les uns des autres, puisqu'il est vrai que les dégrés que peuvent admettre l'un & l'autre état, sont si multipliés & si insensibles, qu'il est impossible de démêler les derniers dégrés du sçavoir d'avec les premiers dégrés de l'ignorance. La transition en a paru si fine & si délicate, que l'on ne voit personne qui ait encore entrepris d'en fixer les limites. On sçait bien que ceux qui n'apperçoivent qu'avec peine, qui ne peuvent distinguer, comparer & abstraire des idées, qui ne retiennent qu'imparfaitement celles qui se présentent à eux, qui ne peuvent se les rappeller ou les rassembler promptement, n'ont que peu d'esprit; mais les sçavans sont-ils en tout tems & en toute occasion en état de s'acquitter de pareilles choses, & les ignorans en sont-ils toujours incapables? L'expérience

journaliere prouve le contraire : l'on ſait que ceux qui ſont peu en état de comprendre les choſes & de faire uſage des termes, le ſont encore moins de juger & de raiſonner paſſablement bien, & que leurs raiſonnemens, qui d'ailleurs ſont très-rares & très-imparfaits ne roulent que ſur des choſes préſentes, faciles & fort familieres à leurs ſens. Mais les ſavans ont-ils réellement de l'aptitude pour toutes choſes ? & ce que les ignorans font ou diſent, eſt-il toujours ſans goût & ſans deſſein ? Ce ſont encore des ſuppoſitions en faveur deſquelles l'expérience ne dépoſe point.

§ 194. Mais en quoi la raiſon doit-elle conſiſter, & qui eſt celui qui peut ſe flatter de la poſſéder, s'il eſt poſſible que les plus ſages en manquent quelquefois, & qu'il arrive que les plus imbécilles en montrent de tems en tems, comme par occaſion & ſans y penſer. La raiſon, dit le Dictionnaire de l'Encyclopédie à l'article *Folie*, n'eſt autre

chose en général que la connoissance du vrai, non de ce vrai que l'Auteur de la nature a réservé pour lui seul, qu'il a mis loin de la portée de notre esprit; mais de ce vrai sensible, de ce vrai qu'il a mis à la portée de tous les hommes. Le vrai est ou physique, ou moral, le vrai physique consiste dans le juste rapport de nos sensations, § 97, 98, 99, avec les objets physiques, ce qui arrive quand ces objets nous affectent de la même maniere que le reste des hommes: ce seroit une folie de voir, comme Dom-Quichotte, des gens au lieu de moulins à vent, & l'armée d'Alifanfaron au lieu d'un troupeau de moutons. Le vrai moral consiste dans la justesse des rapports que nous voyons, soit entre les objets moraux, soit entre ces objets & nous: mais malgré le bon usage que la plûpart peuvent avoir fait de ces regles, il ne paroît pas qu'ils en ayent été mieux d'accord; puisqu'il n'y a point de vérité qui n'ait été contredite &

prouvée d'autant de manieres qu'on l'a combattue, qu'il n'y a point d'erreur qui n'ait été ſoutenue & réfutée dans la même étendue. Cependant, pour fixer notre eſprit & le déterminer lorſque différentes opinions l'ont jetté dans la perplexité, *il faut ſçavoir que toute ſuppoſition qui peut ſatisfaire à la réſolution de toutes les difficultés, doit paſſer pour un principe inconteſtable, c'eſt-à-dire pour une vérité.* L'on va donner à connoître quelques-unes des principales cauſes qui nous tiennent dans l'impoſſibilité de faire des ſuppoſitions ſi avantageuſes.

§ 195. M. Locke dit qu'on a coutume d'imputer le défaut de raiſon à l'éducation & à la force des préjugés, & que ce n'eſt pas ſans ſujet pour l'ordinaire; quoique cela n'aille pas juſqu'à la racine du mal, & ne montre pas aſſez nettement d'où il vient & en quoi il conſiſte. On eſt, dit-il, ſouvent très-bien fondé à en attribuer la cauſe à

l'éducation ; & le terme de préjugé est un mot général très-propre à désigner la chose même. Nous pouvons joindre à ces deux causes les passions ; car lorsqu'on est passionné, c'est-à-dire qu'on est animé d'un seul desir, & que toutes nos pensées & nos actions sont subordonnées à ce désir, il est très-difficile de ne pas s'aveugler sur son objet,

> Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.
> *Sen. Hip. Act. 2, Sc. 2.*

& de ne point sacrifier à son aiguillon & aux feux violens qui pour lui nous animent, § 91, quatrieme Loi, § 93, quatrieme & cinquieme Loix, tout ce que la sagesse suggere contre ses piéges. Il est facile de voir que nous ne parlons pas ici des passions médiocres qui se laissent goûter & digérer, comme le dit Montaigne, Liv. 1, ch. 2.

§ 196. Ce que nous venons de dire ne paroît pas être les seules sources qui donnent occasion à nos mauvais rai-

ſonnemens : l'Auteur qu'on vient de citer dit, en parlant de la raiſon : mais certes c'eſt une touche pleine de fauſſeté, d'erreur, de foibleſſe & de défaillance. Par où la voulons-nous mieux éprouver que par elle-même ? S'il ne la faut croire parlant de ſoi, à peine ſera-t-elle propre à juger des choſes étrangeres ; ſi elle connoît quelque choſe, au moins ſera-ce ſon être & ſon domicile. Et dans un autre endroit il en parle en ces termes : la raiſon vá toujours torte, boiteuſe & deshanchée, & avec le menſonge comme avec la vérité. Par ainſi, il eſt mal aiſé de deſcouvrir ſon meſcompte & deſreiglement. J'appelle toujours raiſon cette apparence de diſcours que chacun forge en ſoi : cette raiſon, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour du même ſubject, c'eſt un inſtrument de plomb & de cire alongeable & ployable & accommodable à tout biais & à toutes meſures ; il ne reſte que la ſuffiſance

de le savoir contourner. Elle est, dit-il ailleurs, comme un pot à deux anses qu'on peut saisir à gauche & à dextre, vu qu'elle fournit d'apparence à divers effets; & pour le prouver, il rapporte que *Denys* le Tyran offrit à *Platon* une robe à la mode de Perse, longue, damasquinée & parfumée, que *Platon* refusa & qu'*Aristipe* accepta; & un jour que *Diogene* lavoit ses choux, voyant passer *Aristipe*, lui dit si tu sçavois vivre de choux, tu ne ferois pas la cour à un Tyran; à quoi *Aristipe* répondit : si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choux.

§ 197. Le dilemme suivant rétorqué contre l'Auteur, représente les deux anses de la raison, où l'apparence a divers effets dont parle Montaigne. *Evathlus*, Disciple de *Protagoras* avoit promis à son Maître une grande récompense pourvu qu'il gagnât la premiere cause qu'il plaideroit. Le premier procès qu'il soutint fût contre *Protagoras*, à

qui il refusoit la récompense promise, & qu'il attaquoit par ce dilemme :

Ou je gagnerai ma cause, ou je la perdrai ;

Si je la perds, selon nos conditions je ne vous devrai rien ;

Si je la gagne selon la sentence, je ne vous devrai rien non plus.

Protagoras lui rétorqua ainsi cet argument :

Ou vous gagnerez votre cause, ou vous la perdrez ;

Si vous la perdez selon la sentence, vous me serai redevable ;

Si vous la gagnez selon nos conditions, vous me serez aussi redevable.

Le procès fût pendu au croc, & les Juges les renvoyerent avec ce vieux proverbe : d'un méchant corbeau il n'en peut sortir qu'un méchant œuf.

§ 198. Le tems ordinaire où la raison a plus de vigueur & est dans sa plus grande perfection, c'est depuis trente jusqu'à cinquante ans : pour lors elle contracte, si l'on peut le dire, ses mus-

cles avec plus de force ; elle porte sa vue au plus loin, & donne ces vertus mâles & courageuses qui sont, comme dit Balzac, des courses que l'ame fait au-delà des devoirs communs : on peut appeller ce tems-là l'été de l'âge, la vraie saison où le cœur & la raison s'embellissent ; où tous les objets qui nous environnent, se peignent en nous avec leurs traits naturels, dégagés de ces images frivoles & riantes que notre printems ou notre jeunesse y trouvent ou y placent, & dont elle est souvent séduite : dans l'automne, le sang s'échauffe & s'enflamme, ce qui dispose à rendre à cet âge le feu des passions & les transports qu'inspire l'amour de la gloire & de la vertu. Le triste hyver de nos ans ne nous offre que l'image des souffrances, le dégoût des plaisirs, & l'ennui de soi-même, parce que l'esprit n'a guères de force quand le corps est sans vigueur. La langueur de celui-ci se communique à l'ame, l'inaction la suit &

l'état de repos devient la suprême félicité de la décrépitude. Tels sont les divers changemens que les différens âges font éprouver à la raison. M. *Helvetius* dit que dans les pays septentrionaux la raison y est triste, pesante; l'on diroit volontiers radoteuse; au lieu que les heureuses contrées où les rayons bienfaisans du soleil sont tempérés par de douces rosées, donnent des dispositions pour les ouvrages d'esprit; un Ciel pur & serein y étale aux regards enchantés tous les trésors de la nature; mille sensations agréables y échauffent l'imagination. Il n'y a peut-être personne qui en santé & dans la plus belle saison de l'année, n'ait éprouvé que des lieux tapissés de verdure & de fleurs, ombragés par des feuillages, arrosés par les eaux cristallines qui coulent avec un doux murmure dans des ruisseaux serpentans, & où le ramage & le gazouillement des oiseaux forment sans cesse une harmonie naïve & variée, ne soient

très-propres à favoriser la compréhension des choses, à faire sentir la convenance ou la disconvenance qu'elles peuvent avoir entr'elles, en nous donnant en quelque façon de l'aisance pour mieux penser, sentir & agir. Ne seroit-on pas tenté de dire que dans ces lieux-là l'esprit se repose en pleine liberté sur un duvet plus doux que de coutume, qu'il se délecte par le plaisir qu'il a d'être attentif à tout sans que rien le préoccupe, & par celui de pouvoir ordonner à son gré sans gêne ni contrainte, à un chacun des sens qui le servent.

§ 199. Sur ce que nous venons de dire, il est aisé de comprendre qu'un mélange de circonstances peu heureuses peinent & captivent trop l'esprit pour ne pas borner à proportion la raison sur quantité d'objets qui ne sçauroient être saisis que par un esprit en quelque façon bien portant & libre : d'ailleurs, il est rare que l'homme soit entierement sans passion, lorsqu'il lutte contre les revers

de la fortune & en général contre tout événement qui change malgré lui ſon ſort, & par conſéquent il lui eſt très-difficile de diſcourir ſans prévention & de ne pas ſe rendre plus de juſtice qu'il ne lui en eſt dûe; mais comme nous n'avons aucun deſſein de parler des faux raiſonnemens qui dépendent du défaut d'éducation, du préjugé, du caprice, de l'enthouſiaſme, de la mauvaiſe foi, & d'autres cauſes morales, nous allons parler des ſeuls défauts de raiſon que la Médecine peut guérir, c'eſt-à-dire de ceux qui dépendent des cauſes phyſiques, telle eſt la folie & autres maladies qui y ont du rapport.



CHAPITRE XV.

De la Déraison,

Ou des maladies qu'on nomme démence, mélancolie, manie ou folie & hypocondrie, causées par les vices des sens internes.

Sicut equus & mulus quibus non est intellectus.

§ 200. Il est généralement reçu que la privation ou l'opposition involontaire à la raison ne mérite pas d'autre titre que celui de folie. On la définit » une » maladie des organes du cerveau qui » empêche un homme nécessairement » de penser & d'agir comme les autres; » ne pouvant gérer son bien, on l'in- » terdit; ne pouvant avoir des idées » convenables à la société, on l'en ex- » clut; s'il est dangereux, on l'enferme; » s'il est furieux, on le lie. « Mais il

eſt très-important de remarquer ici qu'avec cette dénomination de *folie*, on confond communément pluſieurs maladies qui ſont, comme nous l'allons voir, eſſentiellement différentes entre elles.

§ 201. Je conſidere comme le genre de toutes ces maladies l'erreur de l'entendement qui juge mal durant la veille, des choſes ſur leſquelles tout le monde penſe de la même maniere, pourvu toutefois que cette erreur dépende de l'action des ſens internes, § 168, & non des vices des ſens externes, Ch. 9. C'eſt ſous le nom de délire qu'on connoit ordinairement ce genre, quoique ce nom ſoit auſſi celui d'une eſpece dont nous avons déja fait mention, § 168, avec un nombre d'autres deſquelles nous ne dirons plus rien. On ne parlera pas non plus de ces égaremens ou mépriſes paſſageres que nous faiſons quelquefois pour nous imaginer voir & appercevoir des choſes que nous n'appercevons pas;

ni de cette humeur singuliere, fantasque & impérieuse qui en donnant l'*ennui de la vie*, *tædium vitæ*, détermine plutôt à suivre le caprice & la bizarrerie d'une impulsion extravagante, que celle de la nature & de la raison. On omettra pareillement la *maladie du pays*, *nostalgia*, qui est un ennui qui rend insupportable le pays où l'on est, accompagné de délire, & d'un désir furieux de revoir sa patrie; l'*amour insensé*, *erotomanie*, le *satiriasis*, la *fureur uterine*, *metromania*, assez bien surnommée par quelques-uns *nymphomania*. Toutes ces affections-là sont accompagnées de désirs effrénés, s'il est vrai que ce ne soient point des especes de rages qu'ont un sexe pour l'autre, & dont souvent la jouissance n'est d'aucun secours pour en éteindre les feux, tellement ils sont ardens & lascifs. Ces especes de délires sont rares, c'est pourquoi nous les passerons sous silence; d'ailleurs, les siéges, les causes, les effets,

& sans doute les traitemens doivent être différens de ceux que nous avons principalement en vue, & qui sont les suivans, dont le premier dégré, le dégré le plus foible est celui qu'on appelle Démence.

DE LA DÉMENCE.

§ 202. La *Démence* est une espece d'incapacité de juger & de raisonner sainement; elle a reçu différens noms, selon les différens âges où elle se manifeste; dans l'enfance on la nomme ordinairement *bêtise*, *niaiserie*; elle s'appelle *imbécillité* quand elle s'étend ou prend à l'âge de raison, & lorsqu'elle vient dans la vieillesse, on la connoît sous le titre de *radoterie* ou d'*état d'enfance*.

Causes.

§ 203. Quant aux causes qui la produisent, je ne parlerai que de celles que l'observation nous a transmises; elles sont une rigidité trop grande, § 27,

des fibres, naturellement assez commune chez les vieillards; ou bien, comme le dit *Bonet*, la sécheresse extrême du cerveau; quelquefois elle dépend de la mollesse, § 39, de ce viscere, ou de trop de sérosité, § 39, 40, ainsi que le remarquent *Fabricius Hildanus* & *Wepfer*. Les narcotiques, tels que la jusquiame, le stramonium, l'abus de l'opium, le saffran, suivant *Rey*, *J. Bauhin*, *Barrere*, font tomber dans la démence; & l'illustre M. *Hamberger* a observé que ces drogues produisent cet effet en dissolvant le sang, § 41. *Plater* a eu occasion de l'attribuer à une tumeur, & *Paranolus* à des hydatides. *Willis* en a inculpé dans un *microcéphale* la figure informe de sa tête, & d'autres l'ont cru provenir de *vers encéphales*. Mais quelle qu'en soit la cause, nous allons exposer les signes par lesquels on peut aisément distinguer la démence des autres maladies qui y ont quelque rapport, & sur-tout de la stupidité

avec laquelle Willis l'a confondue.

Symptômes.

§ 204. Ceux qui ſont attaqués de la démence ſont fort négligens & indifférens ſur toutes choſes ; ils chantent, rient & s'amuſent indiſtinctement du mal comme du bien ; la faim, la ſoif, le froid ſe font bien ſentir en eux, mais ils ne les affligent aucunement : ils ſentent auſſi les impreſſions que font les objets ſur leurs ſens ; mais ils n'en paroiſſent pas du tout occupés, au lieu que les ſtupides les ſentent très-peu & s'en occupent davantage ; d'ailleurs, la ſtupidité eſt ordinairement originaire, § 168, & la démence l'eſt rarement ; au contraire, elle eſt très-conſtamment l'effet de la vieilleſſe ou les ſuites de quelqu'autre maladie ; d'où vient que ceux qui ſont dans la démence montrent de tems en tems quelques reſtes de leur ancien ſavoir, ce que ne peuvent point faire les ſtupides, puiſqu'ils

n'ont jamais rien sçu. On distingue la démence de la manie & de la mélancolie, en ce que ceux qui sont dans la démence ne sont point audacieux & furieux comme les foux, ni constamment tristes & méditatifs comme les mélancoliques.

De la Mélancolie.

§ 205. La mélancolie, dit Boerhaave, Aphor. 1089, est un délire long, opiniâtre & sans fievre, & pendant lequel le malade est presque toujours occupé d'une seule & même pensée; l'on peut ajouter que ce délire est ordinairement accompagné de crainte & de tristesse sans cause apparente, d'où vient que les mélancoliques aiment la solitude & fuyent la compagnie; ce qui les rend plus attentifs & plus attachés à l'objet de leur délire ou à leur passion dominante, quelle qu'elle soit, tandis qu'ils paroissent indifférens pour tout le reste.

Causes.

Causes.

§ 206. Les causes évidentes de la mélancolie sont tout ce qui fixe, épuise & trouble les esprits; des grandes & soudaines frayeurs, les violentes affections de l'ame causées par des transports de joie, § 64, 65, 66, ou par de vives afflictions, § 73, 76, des longues & des profondes méditations sur un même objet, § 91, quatrieme Loi, § 92, premiere Loi, un amour violent, les veilles & tout exercice véhément de l'esprit occupé spécialement la nuit; la solitude, la crainte, l'affection hystérique, tout ce qui empêche la formation, la réparation, la circulation, les diverses sécrétions & excrétions du sang, particulierement dans la rate, l'estomac, l'épiploon, le pancréas, le mésentere, les intestins, les mammelles, le foie, l'utérus, les vaisseaux hémorrhoïdaux; conséquemment le mal hypocondriaque, des maladies aiguës mal

guéries, principalement la phrénésie & le causus; toutes les sécrétions & les excrétions trop abondantes ou supprimées, & par conséquent la sueur, le lait, les menstrues, les lochies, le ptyalisme & la galle rentrée. Le dispermatisme produit communément le délire appellé *erotique*, ou, § 201, erotomanie; des alimens froids, terrestres, tenaces, durs, secs, austeres, astringens, de semblables boissons, des fruits cruds, des matieres farineuses qui n'ont point fermenté, une chaleur qui brûle le sang par sa longue durée & sa grande violence; un air sombre, marécageux, croupissant; la disposition naturelle du corps, noir, velu, sec, grêle, mâle; la fleur de l'âge, l'esprit vif, pénétrant, profond, studieux, &c. sont tout autant de causes qui donnent naissance à la mélancolie, & qui en varient les espèces & les dégrés à l'infini, selon leur combinaison conjointe avec le concours des circonstances rapportées, § 151.

Symptômes.

§ 207. Après l'histoire détaillée de tant de causes de la mélancolie, il paroît plus clair & plus avantageux d'en diviser les effets ou le nombre des symptômes qui en dépendent & qui servent à en caractériser les dégrés, en deux classes; dans l'une on exposera ceux qui viennent directement du corps affecté, & dans l'autre ceux qui dépendent de la raison blessée.

La premiere classe, ou les symptômes qui appartiennent au corps, sont à peu près les suivans; la couleur externe & interne, de pâle qu'elle est d'abord, devient jaune, brune, livide, noire, avec des taches semblables; le pouls est lent, le froid plus grand qu'à l'ordinaire, la respiration lente; le sang circule très-bien par les vaisseaux sanguins, moins bien par les vaisseaux latéraux; c'est pourquoi toutes les humeurs, tant sécrétoires qu'excrétoires, sortent plus

épaisses, plus lentement, en moindre quantité, excepté les larmes; car les mélancoliques pleurent souvent sans sujet; il se fait moins de dissipation, aussi est-il vrai que ces malades ont moins d'appétit; d'où vient que leur visage est abattu, & que toute l'habitude du corps maigrit, quoiqu'il arrive d'en voir d'un appétit vorace; d'autres qui sentent des grouillemens dans toute la longueur du canal intestinal, qui rendent des vents par haut & par bas, & éprouvent des vomissemens de matieres glaireuses & d'un goût aigre; les urines sont quelquefois fort épaisses & en petite quantité, d'autres fois elles sont plus abondantes, & claires comme de l'eau; delà son accumulation, & souvent son excrétion subite; enfin il y a une opiniâtre constipation du ventre & un crachement fréquent de matieres fines & tenues, des étouffemens & une oppression qui inquietent le malade sur l'état de sa poitrine, avec des douleurs rhu-

matiſmales tantôt vagues & tantôt fixées ſur quelques parties.

La ſeconde claſſe, ou les ſymptômes qui dépendent de la raiſon bleſſée, nous apprennent que ſi cette maladie dure longtems, elle fait naître la démence, ou elle dégénere en d'autres maladies plus fâcheuſes, ou bien elle produit des imaginations merveilleuſes; quand cela arrive, les malades ſe croyent être des *Dieux*, des *Rois*, des *Princes*, des *Prophetes*; il y en a eu qui ont voulu commander au tonnerre comme *Jupiter*; d'autres ſe ſont imaginés être des liévres, des lapins, des chats, des loups, des chiens, § 168, des démons, & ſe ſont efforcés d'en imiter les actions: on en a vu ſe perſuader être morts, & ne vouloir en conſéquence ni boire ni manger; on en a remarqué qui croyoient être de verre, de glace, de paille, de cire, & qui évitoient avec grand ſoin tout ce qu'ils croyoient leur être nuiſible; d'autres ſe figurant être des Atlas, ſe

sont cru porter le monde sur leurs épaules : d'autres se défiant de la bonté de Dieu, ont désespéré de sa miséricorde, & ont cru être éternellement malheureux ; de façon que ces malades, selon leur croyance & la variété des idées qui s'en ensuit & qui les affecte, produisent des ris, des pleurs, des chants, des soupirs, des rots, des vents, des anxiétés ; & avec cela ils éprouvent une facilité incroyable à supporter les veilles, la fatigue, le chaud & le froid.

DE LA MANIE.

§ 208. Le Dictionnaire de l'Encyclopédie dit au mot *Folie*, que la folie est comme le prélude de la manie, avec laquelle on l'a communément confondue ; de maniere cependant que la folie peut avoir lieu, & subsister pendant longtems, pendant toute la vie même, sans être jamais suivie de la manie proprement dite ; il ajoute ensuite que la folie est aussi distinguée de la mélancolie,

en ce que le délire dans celle-ci rend les malades inquiets, ne roule que ſur un objet ou ſur un petit nombre d'objets le plus ſouvent triſtes, & n'eſt pas univerſel; au lieu qu'il a cette derniere qualité, & qu'il eſt ſans inquiétude & ſans triſteſſe dans la folie & dans la manie; que dans celle-là, par conſéquent, le malade eſt tranquille, & s'occupe de toutes ſortes d'objets indifféremment avec la même extravagance, & que dans la manie le délire eſt accompagné d'audace, de fureur, toujours ſans fievre eſſentielle; ce qui diſtingue la manie de la *phrénéſie*; & ſi la fureur dans celle-là eſt portée à l'extrême, on lui donne le nom de *rage*: ainſi la folie eſt à la manie, par la modération de ſes effets, ce que la rage eſt à la manie par l'intenſité de la violence des ſymptômes qui la caractériſent; on doit diſtinguer la folie, de ces deux maladies, parce qu'elle eſt ſans violence, ſans fureur, ce qui ſe trouve toujours plus ou moins dans les

deux autres especes de délire, c'est-à-dire dans la manie & dans la rage.

§ 209. Je ne serois pas éloigné d'admettre la distinction précédente, que d'ailleurs je n'ai vu nulle autre part. L'usage que je puis avoir d'examiner ces malades, & l'expérience que j'ai de voir que par la même méthode les uns guérissent plutôt & plus aisément que les autres, me dispose beaucoup en sa faveur. Cependant, comme je n'ai pas fait là-dessus des remarques suffisantes pour y observer une différence assez sensible, quand je me sers du terme de folie ou de manie, je n'ai point d'égard à cette distinction, & je considere ces deux maladies comme n'en faisant qu'une.

Causes.

§ 210. Voici ce que dit Boerrhaave, Aph. 1118, 1119, touchant les causes de la manie : » Si la mélancolie, § 205, » s'accroît jusqu'au point de mettre les » liqueurs du cerveau dans une si grande

» agitation, qu'elle cause une fureur
» terrible, on la nomme manie ; elle
» ne differe qu'en dégrés de la mélan-
» colie sombre, elle est produite par
» elle, (aussi Willis dit, *alteruter in alterutrum transeat*,) » vient des mêmes
» causes, § 206, & se guérit ordinai-
» rement presque par les mêmes reme-
» des. « On peut ajouter à ces causes des dépôts laiteux qui surviennent assez souvent aux jeunes accouchées, des vers qu'on a trouvé dans les sinus frontaux, l'endurcissement skirreux de la substance du cerveau, des esquilles d'os qui blessent ce viscere, des vaisseaux sanguins dilatés & variqueux ; mais il faut observer qu'une partie de toutes ces causes ne sont que des causes prédisposantes ou éloignées, que nous supposons l'autre partie être des causes prochaines ou immédiates, lesquelles consistent en une trop grande tension des fibres, § 27, & spécialement de celles du cerveau, dans leur sensibilité & irritabilité

augmentées, § 10 jusqu'à 24, dans leur trop grande rigidité, § 27; ce qui fait que les parties élémentaires, § 2 jusqu'à 5, ou intégrantes de nos solides sont plus dures, plus séches, § 3, 4, & plus élastiques qu'elles ne doivent être, § 6 jusqu'à 9, & que celles du sang & des autres liqueurs, Ch. 2, manquant de parties fluides, deviennent trop dures, trop séches & moins coulantes, § 41, 44; aussi le sang des foux est-il viscide, dépouillé de sérosité, & les fibres musculaires, fermes & roides.

Symptômes.

§ 211. Les effets cachés des causes de la manie sont souvent apparens dans le cerveau & par l'autopsie on les reconnoît au desséchement de la substance médullaire de cet organe, à son endurcissement, à son élasticité augmentée, qui est telle que l'impression du doigt n'y reste point. Si l'on examine cette même substance médullaire avec une

balance, l'on trouve qu'elle eſt devenue plus légere ; que par exemple le poids d'un cube de ſix lignes en tous ſens, qui peſe ordinairement ʒ j. gr. v. dans ceux qui meurent avec leur bon ſens, ne peſe pas dans un fou plus de ʒ j. gr. iij. ainſi cette inégalité de poids qui paroît d'abord de peu de conſéquence, n'eſt plus ſi petite, ſi l'on fait attention que la différence ſpécifique qui ſe trouve entre la maſſe totale du cerveau d'un fou & celui d'un homme qui ne l'eſt pas, eſt d'environ ſept gros de moins dans l'adulte, où toute la maſſe entiere du cerveau peſe ordinairement trois livres. Il faut obſerver ici que le dérangement phyſique du cerveau eſt preſque toujours accidentel, & que c'eſt ailleurs qu'on doit communément chercher la véritable cauſe & le ſiége de la folie.

§ 212. Quant aux ſymptômes ou effets ſenſibles de cette maladie, ils ſont à peu près ceux-ci : les foux refuſent

souvent avec opiniâtreté toute nourriture, & cependant ils conservent une force extraordinaire ; ils ne dorment point, ou ils dorment peu : ils s'occupent continuellement de mille chimeres qui se présentent à leur esprit, tantôt ils parlent bas, marmottent, murmurent ; tantôt ils parlent à haute voix, crient, chantent ou pleurent ; ils ont souvent des ruses pour tendre des piéges à ceux qui les abordent, ou pour chercher à s'évader subrepticement ; ils frappent sans aucun motif tous ceux qu'ils rencontrent ; ils n'ont aucun égard pour leurs parens, ni pour leurs amis, ni pour les jeunes, ni pour les vieux : c'est pour cela qu'il devient nécessaire de les attacher, de peur qu'ils ne blessent ceux qui sont obligés de les servir, ou qu'ils ne se détruisent eux-mêmes. Ils ne sont pas plus incommodés du froid que du chaud, déchirent leurs habits, se couchent à terre l'hyver comme dans l'été ; supportent très-bien

les bains froids, quoique continués longtemps; cependant c'eſt malgré eux, car ils ſont connoître qu'ils ne s'y plaiſent pas; certains qui avoient l'eſprit bien orné & bien cultivé, deviſent d'une maniere ſurprenante, quoiqu'ils changent à chaque inſtant de propos, & ne gardent aucun ordre dans leurs diſcours; pluſieurs, à la vérité, agitent en eux l'objet de leur haine ou de leur amour; mais ils ne ſont pourtant pas tellement attachés à cet objet pour ne pas le perdre bientôt de vûe, & délirer également ſur tous les autres; ils ſont tous fortement agités nuit & jour par mille idées obſcures, § 102, confuſes, § 103; & par leur aſſemblage, fruit d'une imagination dépravée, Ch. 12, les inclinations, les penchans, les vertus, tout eſt extraordinairement changé par la manie; une fille, une femme auparavant très-pieuſe & très-modeſte, profere impudemment dans la folie des expreſſions indécentes & propres aux femmes

débauchées : celui qui auparavant étoit d'une humeur douce, sage & traitable, agit & parle ensuite avec une voix aigre, féroce, accompagnée de regards immodestes, menaçans & affreux; c'est ainsi que ce mal & les précédens dépravent entierement le caractère des hommes, & lui pervertissent la raison dont il se glorifie tant.

§ 213. Ainsi quand les sens internes, Ch. 10, 11, 12, 13, sont viciés; quand leur action méchanique, § 169, est dépravée, qu'est devenu ce pouvoir incompréhensible de penser ? Qu'est devenu ce pouvoir non moins incompréhensible de raisonner ? Où est l'ame de cet homme docte & vain ? Où est l'ame de cet égoïste outré, de cet homme énorgueilli de son empire chimérique ? elle est chez lui; mais elle est mal logée : *& ipsi animi, magni refert quali in corpore locati sint.* Cicer. Tusc. lib. 1. Son corps ne lui sert plus que d'étui pour être conduite aux petites maisons.

O vrais ſages, avouez que nous ſommes bien peu de-choſe, & que la raiſon humaine eſt bien fragile, puiſqu'il n'exiſte point, (ainſi que le dit le ſavant Obſervateur M. *Meckel*, Journal Encyclopédique du premier Août 1766, tom. V,) dans le corps humain de partie qui lézée, ne puiſſe rendre fou l'individu; point de nerf, de fibres dont le dérangement ne puiſſe auſſi produire la folie; & s'il eſt vrai qu'il n'y ait perſonne qui ne ſoit affecté en naiſſant d'un vice plus ou moins conſidérable dans quelqu'une des parties internes du corps, quel homme ſur la terre oſera ſe vanter d'être exactement ſage? C'eſt pourtant une choſe ſinguliere que cet aſſujétiſſement § 54 & 58, de l'ame, non-ſeulement à l'enſemble du corps où elle eſt renfermée, mais encore à chacune des parties qui conſtituent l'animal. Qu'on ſe repréſente *Socrate* ornant des traits les plus ſublimes la ſageſſe & la vertu, dictant aux jeunes Athéniens les principes

de la morale la plus pure; & au milieu de ces profonds raisonnemens, le vice de conformation qui pendant cinquante ou soixante ans est resté caché, se développant tout-à-coup, voilà l'ame de *Socrate* accablée, abattue, en apparence anéantie; ce n'est plus un sage qui parle, c'est un fou qu'il faut lier: mais encore une fois, cette ame si lumineuse, si supérieure à la matiere, où est-elle? Où se retire-t-elle au plus petit dérangement de l'économie animale? Nous l'avons dit, elle est dans un corps détraqué qu'on lie, qu'on enferme & qu'on oublie au plutôt.

Siége de ces maladies.

§ 214. Le cerveau, continue le même Auteur, étant regardé comme l'organe immédiat de l'union de l'ame avec le corps, la plûpart des Physiciens n'ont point balancé à y chercher la cause unique de la folie; ils se sont énormément trompés; les défauts de diverses autres

parties du corps portent également le trouble & la confuſion dans les penſées de l'ame : il eſt vrai que de quelques parties du corps que vienne la folie, on apperçoit toujours quelque dérangement phyſique dans le cerveau ; mais ce dérangement n'eſt qu'accidentel, & c'eſt ailleurs qu'on trouve la véritable cauſe & le ſiége de la folie. Il y a un nombre d'obſervations qui prouvent cette derniere aſſertion ; nous allons nous contenter d'en rapporter deux du même Auteur.

Premiere Obſervation. Un jeune garçon de douze ans qui avoit été pendant pluſieurs années dans une démence accompagnée de fureur, mourut...... L'abdomen, les inteſtins & le ventricule étoient tout-à-fait corrompus & diſſous, de ſorte qu'en les maniant avec les doigts, on pouvoit les réduire en boulie. L'inteſtin cœcum étoit rempli d'une eſpece ſinguliere de vers noirâtres, aſſez durs, & qui avoient la forme de petites

anguilles : cet inteſtin étoit preſqu'entierement rongé en cet endroit.

Seconde Obſervation. Un homme robuſte, & qui juſqu'à ſa trente-quatrieme année, avoit joui d'une ſanté parfaite, éprouva pendant quelque tems un ſentiment de douleur dans la reſpiration, après lequel il tomba dans un délire qui s'étant accru par dégrés, ſe changea en fureur. . . . En le diſſéquant M. Meckel trouva toutes les parties du cerveau dans une conformation naturelle, à laquelle il ne manquoit rien.... Tous les viſceres du corps avoient la plus parfaite intégrité ; mais le diaphragme au côté gauche dans ſa partie muſculeuſe coſtale, vers la huitieme ou la neuvieme côte, contenoit un ulcere renfermé entre le péritoine & la plevre dans la ſubſtance muſculeuſe du diaphragme, rempli d'un pus très-blanc, ayant un diamettre de trois pouces, & qui avoit entierement rongé les fibres du diaphragme dans cet endroit.

§ 215. Je vais rapporter quelques pensées dont les unes sont prises de l'article des mouvemens sympathiques de l'Anatomie d'Heister, avec des Essais de physique sur l'usage des parties du corps humain par M. *Senac* ; les autres, des Mélanges philosophiques par M. *Formey* ; & les dernieres, des Œuvres physiologiques de M. *Lecat*. Je crois qu'elles suffiront pour nous faire concevoir, comme vient de le dire M. *Meckel*, qu'il n'existe point dans le corps humain de partie qui lézée, ne puisse rendre fou l'individu, & qu'il est très-vrai qu'on s'est énormément trompé en cherchant la cause unique de la folie dans le cerveau. Ainsi en examinant ce que nous avons dit aux § 203, 206, 210, on trouvera que nous y avons assigné un grand nombre de causes de la mélancolie, &c. dont leur effet immédiat s'opere en différentes parties du corps, & principalement sur les visceres

du bas-ventre plutôt que sur le cerveau, comme on l'a communément cru.

§ 216. Voici ce que dit M. Senac en différens endroits de l'article cité. » Les nerfs que nous venons de décrire » sont comme des rênes dont l'ame » se sert pour tourner le corps de tous » côtés; ce n'est qu'à eux que les par- » ties doivent leurs mouvemens, les » rameaux que leur envoyent les mê- » mes troncs, ou ceux qui se commu- » niquent, les tiennent dans une dé- » pendance mutuelle, & transportent » à l'une les maladies qui affligent » l'autre..... Ce n'est qu'aux nerfs & » aux visceres qu'il faut rapporter la » sympathie qui se trouve dans toutes » les parties du corps.... Pour ce qui » regarde le diaphragme, quand il est » enflammé on tombe dans la phrénésie » qui n'est qu'une inflammation des » meninges.... Les maux qui survien- » nent au ventricule se répandent pres-

» que sur toutes les parties, les dou-
» leurs de tête, le délire, le vertige, la
» rougeur du visage, les affections so-
» poreuses dépendent très-souvent de
» ce viscere : les nerfs de ce viscere
» étant agités, ceux des reins, de la
» rate, du foie, des plexus mésentéri-
» ques, le sont aussi, & contractent les
» vaisseaux ; la contraction des extré-
» mités artérielles arrête le sang dans
» toutes ces parties ; c'est donc une
» nécessité que les liqueurs se portent
» en plus grande quantité vers la tête,
» & y produisent les effets dont nous
» venons de parler. « Il seroit nécessaire
de rapporter au long tout cet article,
pour voir comment l'Auteur y a sçavam-
ment développé les moyens dont se sert
la nature pour opérer secrettement plu-
sieurs phénomenes qui seront toujours
mystérieux pour ceux qui ignoreront
la mutuelle communication qu'ont un
grand nombre de filets nerveux, & la
composition & le siége des principaux

plexus qu'ils forment ; mais comme l'Auteur est entré dans un détail fort étendu, nous nous en tiendrons au simple exposé que nous venons de faire qui paroît remplir suffisamment notre dessein.

217. M. Formey dans l'Essai sur les Songes dit : » Je n'entends pas par sen-
» sation les seules impressions qui vien-
» nent des objets de dehors ; il se passe
» outre cela mille choses dans notre
» propre corps, qui sont aussi dans la
» classe des sensations, & qui par con-
» séquent produisent le même effet. Je
» me suis couché avec la faim & la soif ;
» le sommeil a été le plus fort, il est
» vrai, mais les inquiétudes de la faim
» de la soif luttent contre lui, & si el-
» les ne le détruisent pas, elles pro-
» duisent des songes où il sera question
» d'alimens solides & liquides, & où
» nous croirons satisfaire des besoins
» qui renaîtront à notre réveil. Une
» simple particule d'air qui se prome-

» nera dans notre corps, & qui y occu-
» pera ſucceſſivement diverſes places,
» produira diverſes ſortes d'ébranle-
» mens qui ſerviront de principes & de
» modifications à nos ſonges. Combien
» de fois une fluxion, une coliqué,
» telle autre affection incommode, ne
» naiſſent-elles pas pendant notre ſom-
» meil juſqu'à ce que leur force le
» diſſipe enfin? Leur naiſſance & leurs
» progrès ſont preſque toujours accom-
» pagnés d'états de l'ame ou de ſonges
» qui y répondent. Je craindrois de laſſer
» le Lecteur par de plus grands dé-
» tails.... Dans une même perſonne
» je diſtingue deux ſortes de ſonges,
» les ſonges ſimples & les ſonges com-
» poſés; un ſonge ſimple c'eſt celui qui
» ſe continue par la ſucceſſion d'ima-
» ges ſemblables, ou d'actes de l'ima-
» gination de la même eſpece. J'enta-
» me une converſation dès l'entrée de
» mon ſonge, qui n'eſt point inter-
» rompu, & qui le compoſe tout entier;

» j'assiste à un repas, à un concert, à
» une exécution; la premiere sorte d'ob-
» jets n'est point chassée par un autre;
» voilà un songe simple. Pour cet effet
» il faut deux choses; premierement,
» que la sensation d'où le songe est né,
» n'en ait point eu d'autre qui lui ait
» succédé, ou du moins que cette autre
» n'ait été que la réitération de la pre-
» miere; secondement, que les objets
» soient liés dans l'imagination, § 110,
» 111, 112, 159, dans l'ordre où ils
» se présentent; ainsi au premier égard
» un coup de vent a produit l'ébranle-
» ment par où mon songe a été occa-
» sionné; un second, un troisieme coup
» de vent d'une force à peu près éga-
» le, pourront laisser à mon songe sa
» simplicité; mais si une épingle de
» mon habillement ou quelque insecte
» me pique, ce sera une diversion, &
» il doit en résulter un autre genre de
» songe, qui se liant immédiatement
» & brusquement au premier, sera un
songe

» ſonge composé, un de ces ſonges ir-
» réguliers deſquels on demande avec
» étonnement, comment il eſt poſſible
» que l'ame puiſſe faire des aſſemblages
» auſſi bizarres. Ainſi pour m'en tenir
» à mes exemples précédens, le vent
» m'avoit mis ſur la voie des rêves à
» des décharges d'artillerie, à une file
» de carroſſes qui roulent, ou à telle
» autre choſe analogue au bruit; la
» piquûre d'un inſecte interrompra mon
» rêve, § 163, par l'idée d'une per-
» ſonne qui me paſſe ſon épée au tra-
» vers du corps, d'un Chirurgien qui
» me fait quelque inciſion, &c. Mais
» j'ai indiqué une ſeconde cauſe de la
» ſimplicité des ſonges qui a lieu auſſi
» à l'égard de leur diverſité, je veux par-
» ler de la maniere dont les idées ſont
» liées, § 110, 111, 112, dans notre
» imagination. J'aſſiſte en ſonge à un
» repas, les ſervices s'y ſuivent, § 161,
» & tout s'y paſſe à peu près avec la
» régularité d'un repas réel : rien n'a

» interrompu la suite des idées, d'où » dépend la simplicité du songe. Mais » si l'un des mets que mon imagination » a fait paroître, se trouve lié intérieu- » rement avec l'idée d'une personne » chez qui j'en aurai mangé d'une ma- » niere propre à en conserver l'impres- » sion, mon songe va s'altérer, cette per- » sonne paroîtra peut-être à l'improviste, » & fera naître quelqu'incident; ou bien » je me trouverai transporté tout d'un » coup chez elle, ensuite avec elle » ailleurs, & ainsi de suite, conformé- » ment à la maniere dont toutes ces » choses se sont originairement présen- » tées à moi : or l'on a vu dans nos » observations préliminaires, combien » cet arrangement est fortuit, & le peu » de rapport qu'il y a souvent entre » des choses que l'imagination associe, » par la seule raison que les sens les » ont apperçues ensemble. « Les bornes de cet Essai me font passer sous silence un grand nombre de pensées

contenues dans l'Ouvrage cité de ce Savant; quoiqu'elles puſſent ſervir à expliquer de quelle maniere les maladies dont nous parlons, qui ſont en quelque façon des ſonges perpétuels, propres à cet état de veille, peuvent ſans ceſſe affecter nuit & jour ceux qui en ſont attaqués.

§ 218. Je paſſe préſentement à ce que dit M. le Cat : » La joie eſt accom-
» pagnée d'une ſorte d'émotion volup-
» tueuſe vers la région de l'eſtomac,
» c'eſt-à-dire, dans les plexus (*a*) ner-
» veux qui environnent le tronc des
» vaiſſeaux de l'eſtomac, du foie, de
» la rate, du méſentere, du cœur, &c....
» La triſteſſe, au contraire, porte un
» reſſerrement dans ces plexus; il ſem-

(*a*) » On appelle plexus nerveux une eſpece
» de treillis ou de lacis que forment les nerfs.
» Les principaux ſont ceux qu'on déſigne ici,
» c'eſt pourquoi ces régions ont tant de ſen-
» ſibilité.

» ble qu'on y ait un grand poids, &
» c'est par ces plexus que ce resserre-
» ment semble se communiquer à tout
» le genre nerveux; car qu'on appren-
» ne une nouvelle fâcheuse, on se sent
» d'abord frappé à cette région, & si
» le resserrement est violent, on tombe
» en syncope.... La joie & la tristesse
» ne sont pas les seules passions qui
» portent l'émotion dans les plexus dont
» je viens de parler; (j'appelle tous
» ces plexus du nom général de plexus
» précordiaux;) ils sont également re-
» mués par toutes les passions, comme
» l'amour, la colere, la haine, &c. &
» par-là ces plexus paroissent être le
» siége de ces passions; aussi sont-ils
» unis aux arteres les plus considérables,
» & ils ont une liaison intime avec le
» fluide du cerveau & tous les organes
» des sens, confirmée par l'expérience
» journaliere & par la structure même
» du sistême nerveux. Cette même ex-
» périence nous apprend qu'ils ont

» encore la plus grande part aux fonc-
» tions de la ſubſtance penſante ; de-là
» le nom d'hypocondriaques à ceux qui
» ont certaines maladies d'eſprit ; de-là
» auſſi tous les avantages de la ſaignée
» au pied dans tous les ſymptômes que
» je viens de parcourir ; de là le ſuccès
» des Praticiens qui, pour traiter ces
» maladies, ont tourné leurs remedes
» du côté de ces plexus.... J'ai vu un
» grand nombre de délires qui avoient
» pour cauſes une inflammation à l'eſ-
» tomac ; les meninges alors produi-
» ſoient le délire ſympathiquement....
» L'yvreſſe fait perdre la raiſon & la
» juſteſſe des mouvemens muſculaires,
» & elle eſt l'effet d'une irritation des
» ſolides, ou par les ſels du vin, ou
» par ceux du tabac, ou par les vapeurs
» du charbon, &c. ces irritations met-
» tent la dure-mere & la pie-mere dans
» une tenſion ſpaſmodique qui appro-
» che de l'état où elles ſont dans le
» tranſport, & par-là elles font perdre

» à son fluide la modification réguliere
» qui constitue l'état raisonnable : tous
» ces désordres dépendent des différens
» états de la dure-mere & de la pie-
» mere, & c'est dans ces différens gen-
» res de tension de ces parties causées
» par les divers dégrés des modifications
» de leur fluide, que consistent tous les
» genres de folie; nous avons déja vu
» que leur correspondance avec tous
» les solides, & sur-tout avec les ple-
» xus précordiaux, établit le principe
» des sensations, des passions; la folie
» n'est qu'un déréglement de ces fonc-
» tions, comme la raison consiste dans
» leur harmonie; donc le principe de
» la folie & de la raison est dans ces
» solides seuls, ou au moins dans le
» fluide qu'ils contiennent.

§ 219. Ces différens systêmes étant exposés, il faut rapprocher les principes qui y sont contenus, examiner les conséquences qui naturellement doivent s'ensuivre, & nous verrons qu'il n'est

pas ſurprenant que la Médecine ait fait ſi peu de progrès pour la guériſon de la mélancolie, de la folie, &c. puiſqu'on a preſque toujours cherché la cauſe de ces maladies dans la tête, où ſelon toute apparence, elle ſe trouve rarement. Quand Boerhaave dit que tout ce qui empêche, § 206, la formation, la réparation, la circulation, les diverſes ſécrétions & excrétions du ſang, principalement dans la rate, l'eſtomac, l'épiploon, le pancréas, le méſentere, les inteſtins, le foie, l'uterus, les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, eſt cauſe de la mélancolie : il annonce par-là que le ſiége de la mélancolie doit être très fréquemment dans le bas ventre, puiſqu'il y a tant de fonctions & d'organes dont le dérangement peuvent la produire. M. Meckel s'explique fort clairement ſur cet article, comme on le voit aux § 213, 214. Lorſque M. Senac dit que les nerfs tiennent les parties dans une dépendance mutuelle, & transpor-

tent à l'une les maladies qui affligent l'autre, & que ce n'est qu'aux nerfs & aux visceres qu'il faut rapporter la sympathie qui se trouve entre les parties du corps, &c. il met hors de doute que certaines affections du bas ventre ne soient capables de déranger indistinctement toutes les opérations du cerveau. M. Formei remarque que la faim, la soif, une particule d'air qui se promene dans notre corps, une fluxion, une colique & mille autres choses qui se passent en nous, sont dans la classe des sensations & produisent le même effet; or l'effet des sensations est de produire des idées, § 57, d'où vient le rêve dans le sommeil dont parle M. Formei. Mais si l'on ne dort pas, & qu'il se trouve mille choses dans notre corps qui nous fassent naître des sensations, & que ces sensations produisent malgré nous des idées, ne serons-nous pas forcés de rêver sans dormir, c'est-à-dire, ne serons-nous pas dans quelque espece de délire,

ou pour parler plus franchement, ne ſerons-nous pas fous? Cela ne ſouffre aucune difficulté; bien plus, tout prouve que cela eſt ainſi. Il ſe peut que quelque légere phlogoſe, que quelque conſtriction, ou enfin tout ce qu'on voudra, produiſe malgré nous une émotion voluptueuſe ou quelque reſſerrement vers la région de l'eſtomac, c'eſt-à-dire dans les plexus nerveux qui environnent les troncs des vaiſſeaux de l'eſtomac, du foie, de la rate, du méſentere, du cœur, d'où s'enſuivra, en dépit de nous, la joie ou la triſteſſe dont parle M. le Cat, ſans que cependant il y ait aucune cauſe apparente de ces ſentimens, § 175; & qui plus eſt, ſans qu'on puiſſe ſe ſouſtraire à leurs impreſſions, ni ſçavoir pourquoi elles durent ſi long-tems ou reviennent ſi ſouvent. Enfin M. le Cat remarque que ces plexus ont la plus grande part aux fonctions de la ſubſtance penſante, & que la correſpondance de la dure-mere

& de la pie-mere avec tous les solides, & sur-tout avec les plexus précordiaux, établit le principe des sensations & des passions ; nous pouvons ajouter que cette correspondance établit constamment dans ces mêmes plexus le siége de la folie, & peut-être en général celui de tous les dérangemens de la substance pensante.

§ 220. Si malgré des autorités aussi respectables que celles qui nous ont servi pour prouver que communément le siége de la folie, &c. est dans le bas ventre, on trouvoit encore un air de paradoxe à cette opinion, je crois que selon les différens principes préétablis, nous pourrions en quelque maniere en démontrer la vérité, toutefois autant que de pareilles opinions peuvent être démontrées ; à moins qu'on ne nie ce que nous avons avancé en plusieurs endroits, & qu'on n'ait aucun égard aux sources où nous avons puisé, ni à la connexion & dépendance mutuelle des raisonnemens

qu'il y a, quelque droit que cette connexion & dépendance ayent d'obtenir notre acquiescement par-tout où ils se trouvent.

§ 221. Je crois présentement qu'il est très-facile de persuader que ce qu'on voit ou ce qu'on entend, non-seulement nous instruit & captive notre attention, mais aussi qu'il émeut nos passions & agite vivement les organes où elles ont leur siége : ce qui dans certaines circonstances arrive aux organes de la volupté & de la sensualité, même au seul aspect des objets dont ces organes sont avides, est trop connu pour que nous soyons dispensés de recourir à d'autres preuves ; & en revanche qu'on titille ces organes, qu'on les agace par leurs friandises, n'est-on pas aussi-tôt occupé de tout ce qui s'y rapporte ? L'esprit de certaines personnes n'en est-il pas ensuite invinciblement absorbé par des méditations profondes & entierement relatives à ces mêmes objets ? Ce même

esprit ne se trouve-t-il pas quelquefois entraîné par des méditations trop suivies, dans des rêveries singulieres & ridicules, ce sont des faits, § 201, qu'on ne peut révoquer en doute, & leur témoignage est décisif. N'arrive-t'il pas tous les jours qu'une joie trop forte ou un excès de plaisir, § 64, 66, 70, alterent généralement toutes les fonctions? N'a-t'on pas beaucoup d'exemples de ceux chez qui les sphincters de la vessie & du rectum sont tantôt trop relâchés, tantôt trop resserrés par des joies, des chagrins & de fâcheuses nouvelles? Et les vomissemens qui arrivent alors, en manifestant l'influence du cerveau sur l'estomac & les autres visceres du bas ventre, nous permettent-ils de douter que ceux-ci à leur tour n'influent point sur le cerveau? Cela ne peut pas être, car la pesanteur d'esprit & l'assoupissement qui vient sur-tout après les grands repas, doivent dissiper tous ces doutes.

DE L'HYPOCONDRIE.

§ 222. L'*Hypocondrie*, ou passion ou affection hypocondriaque, est une maladie qui par rapport à son siége dont elle tire sa dénomination, & par rapport à mille accidens extraordinaires dont elle est accompagnée, concourt à prouver le systême par lequel on établit dans le bas ventre le siége des maladies qui dérangent les opérations de l'esprit; & en effet, un hypocondriaque étant d'abord simplement attaqué de palpitations de cœur, de rots, de borborigmes & d'autres accidens fort légers, se trouve avec cela entraîné dans un délire perpétuel sur tout ce qui regarde son mal. Il a l'imagination fortement frappée par la crainte de la mort, & c'est par cette crainte, l'un de ses principaux accidens dans tous ses dégrés, qu'on l'a surnommée *nécrophobie*, *mortis timor*.

Causes.

§ 223. L'amour propre ou l'amour de soi-même, appellé *philautie*, *amor sui*, & l'amour de la vie, *philobiosie*, *amor vitæ*, sont toujours des causes prédisposantes à l'hypocondrie ; ensuite la bile, le sang, la pituite & l'humeur mélancolique, en sont les causes prochaines ; d'où vient sans doute la distinction que *Fracassini* en a faite, en chaude & seche, chaude & humide, froide & seche, &c. On l'a encore divisée en hypocondrie hystérique, pthisique, asthmatique, &c. mais je crois que ces dernieres divisions n'ont eu lieu qu'à l'occasion du chagrin & du déplaisir que manifestent avoir certaines personnes qui sont attaquées de ces maladies de langueur, sur-tout lorsqu'elles sont prévenues que ces maladies sont pour l'ordinaire incurables. Boerhaave dit, Aphor. 1098, » que les mêmes

» causes, § 206, ayant rendu la matiere
» de la mélancolie plus dense, plus te-
» nace, plus immobile, elle sera né-
» cessairement déterminée dans les vais-
» seaux hypocondriaques, comme nous
» l'apprennent la nature de cette hu-
» meur, la situation, la condition de
» ces vaisseaux, les loix hydrauliques,
» & par conséquent s'y arrêtant & s'y
» accumulant peu à peu, elle y crou-
» pira. Alors cette maladie s'appelle
» hypocondriaque, & assiége la rate,
» l'estomac, le pancréas, l'épiploon, le
» mésentere. « Le siége de ce mal & ses effets sont clairement voir que les opérations de l'esprit sont beaucoup altérées par la nature de certains dérangemens qui surviennent à plusieurs visceres contenus dans le bas ventre ; & ce sont ces dérangemens qui rendent ce mal compliqué de mille accidens extraordinaires. Je n'en rapporterai que quelques-uns des principaux, qu'on ne doit pourtant pas attendre de trouver tous

réunis dans un même malade; mais ce sont tantôt les uns, tantôt les autres, suivant l'âge, le tempérament, &c.

Symptômes.

§ 224. Les malades, dit Boerhaave, Aphor. 1099, ressentent aux hypocondres ou vers la région de l'estomac, un sentiment de pesanteur continuelle, d'anxiété, de réplétion, principalement après avoir mangé & bu; il leur survient une difficulté de respirer & un dérangement à la formation, à la sécrétion des deux especes de bile, du suc pancréatique, stomachique, intestinal, mésentérique; ce qui empêche toutes ces liqueurs de se bien mêler ensemble & de bien dissoudre les alimens, d'où suit le dérangement de la premiere digestion. Si ce quon a mangé est tiré des végétaux, il dégénere en acide crud; s'il est tiré des animaux, il se convertit en alkali putride ou en huileux rance: voilà l'origine des borborygmes, des

vents, des rots, des rapports, des ſpaſmes, des nauſées, des vomiſſemens acides, nidoreux, amers, âcres, bilieux, atrabilaires; il en naît auſſi la diſtenſion & des douleurs des hypocondres, des douleurs vagues, des coliques irrégulieres, la dureté des excrémens, la pareſſe du ventre, les fortes conſtipations, ou quelquefois des diarrhées; avec cela il ſurvient tantôt un ſentiment de froid, tantôt un ſentiment de chaud, des fievres erratiques, des oppreſſions & difficultés de reſpirer, avec une eſpece d'étranglement & de reſſerrement de gorge : ſouvent il ſe trouve du trouble & de l'irrégularité dans le mouvement oſcillatoire, très-ſenſiblement diſcordant dans le ſyſtême nerveux, des palpitations, des ſyncopes, des crachemens fréquens, des maux de tête, des étourdiſſemens, des inſomnies, quelquefois des aſſoupiſſemens, des urines tantôt claires, tantôt troubles & rouges; le tout accompagné de chagrin,

de tristesse, d'une attention scrupuleuse pour raconter sans cesse des souffrances exagérées, d'aversion pour les compagnies, de soupçons, de mauvaise humeur, de mélancolie & d'inquiétude que leur donne une santé qu'ils croyent plus chancelante que souvent elle n'est.

Comment l'on conçoit que l'esprit d'un homme atteint d'une de ces maladies est en délire, quoique le siége & la cause du mal soient dans le bas ventre.

§ 225. Les liqueurs, le vin, le caffé dissipent l'ennui, rendent gai, donnent du courage & augmentent les forces. Quelques Auteurs ont dit que ces effets qui sont constamment tels, dépendent des parties spiritueuses de ces liqueurs qui s'élevent au cerveau. Mais cette explication doit paroître peu plausible à ceux qui examinent les choses de près. Ne sait-on pas que ceux qui ne sont point accoutumés à l'eau-de-vie, s'ils en boivent à jeun, se trouvent dans le

tems même qu'ils la boivent, échauffés & enhardis; qu'ils ſentent dans ce même inſtant un certain feu qui les flatte, les émeut & les anime: ces effets ſont vrais, & il eſt impoſſible de concevoir qu'ils s'operent par la voie de la digeſtion & de la circulation; cette route eſt trop compoſée, trop tortueuſe, & par conſéquent trop longue pour expliquer des effets ſi prompts. Si l'on met quelques gouttes d'un élixir dans la bouche, à peine s'eſt-on apperçu que cet élixir eſt deſcendu dans l'eſtomac, que ſon effet eſt commencé. On ne peut donc pas dire qu'il ſe ſoit élevé au cerveau, puiſque cette petite quantité qu'on ſuppoſe ne ſuffit preſque pas pour oindre les parois de l'œſophage: outre cela, peut-on concevoir que le mélange qui s'en feroit avec les alimens qui ſe trouvent dans l'eſtomac, avec le chile qui ſe trouve dans les veines lactées, &c. juſqu'à la veine ſouclaviere, & avec le ſang qui eſt contenu dans celle-ci, dans le cœur,

dans le poumon, dans l'aorte, dans l'artere carotide, &c. peut-on, dis-je, concevoir qu'un pareil mélange n'affoiblit pas cette activité que peuvent avoir quelques gouttes d'élixir? & s'il étoit même possible que ces liqueurs portassent avec elles leurs qualités dans le sang, la nature de celui-ci n'en souffriroit-elle pas à chaque instant? Ne comprend-on pas que toutes nos parties qu'une humeur analogue arrose, se trouveroient indistinctement, ou les unes ou les autres, plus ou moins hors de l'unisson; c'est-à-dire qu'elles seroient sans ordre, tantôt trop tendues & tantôt trop lâches; d'où suivroit l'*ataxie*, ou l'irrégularité de leurs actions? Il est donc mieux de croire que ces liqueurs agacent, irritent les plexus précordiaux ou les nerfs voisins qui vont s'y rendre, & que ces plexus sont également remués de ces liqueurs comme des passions; d'où s'ensuivent les effets prompts de la gaieté & de toute émotion en général. Ce sont

peut-être ces raisons qui ont quelquefois déterminé *Hypocrate* à loger l'ame dans le ventricule gauche du cœur ; qui ont déterminé quelques anciens Médecins à croire que le diaphragme étoit le siége de l'intelligence & du jugement ; & qui ont fait dire à *Vanhelmont* que le siége de l'ame étoit dans le cardia ou orifice supérieur de l'estomac : c'est, dit-il, le centre de l'ame, de même que la racine dans les végétaux est le principe de la vie ; après avoir goûté du napel, continue-t'il, je me suis apperçu que les opérations de mon entendement & de ma conception ne se faisoient plus dans ma tête comme de coutume, mais j'ai senti avec admiration & très-distinctement que tout cela se passoit du côté de mes entrailles, & s'étendoit vers l'orifice de l'estomac.

§ 226. Voici présentement comme l'on conçoit qu'un homme est aliéné, fou, ou dans quelqu'autre espece de délire en conséquence de certaines affec-

tions survenues aux visceres du bas ventre, où l'on est fondé de croire que se trouve communément le siége de ces maux. Les plexus ne peuvent pas être le siége des passions, § 218, sans être nécessairement agités tant par les idées qui viennent par voie de sensation que par celles que nous avons par voie de réflexion; ce qui suit de la dépendance mutuelle, § 216, de ces plexus avec les sens internes ou externes : aussi est-il vrai qu'on ne sçauroit voir ni penser à un objet capable de nous affecter, sans sentir quelque émotion, § 221, là où se trouvent ces plexus : ainsi par une suite nécessaire de cette même connexion, les plexus ne peuvent pas être à leur tour affectés sans que l'ame n'en ait connoissance, & n'en imagine la cause dans les sensations, § 165; ce qui est la source de ses égaremens, comme on peut le voir aux § 168, 173, 174, 175, avec la maniere dont cela s'opere.

§ 227. Je ſuppoſe donc qu'une cauſe préſente, § 217, interne faſſe ſur quelques plexus une impreſſion tout-à-fait ſemblable à celle que fait le plaiſir ou la douleur, ou tout objet d'une paſſion quelconque, § 218, n'eſt-il pas vrai que cette impreſſion nous donnera néceſſairement l'idée, § 97, de cette cauſe avec un ſentiment de bien ou de mal, § 61, qui dépendra de la nature de l'impreſſion, & de celle de cette même cauſe? N'eſt-il pas également vrai que ſi quelques idées de ſenſation ou de réflexion viennent à affecter vivement notre ame, nous ſentons vers le cœur, &c. § 221, pendant quelque tems & malgré nous un certain dégré d'émotion de plaiſir, § 66, ou de douleur, § 76, qui rappelle & tient préſent devant l'ame la cauſe & les circonſtances de ce ſentiment? Il n'y a peut-être perſonne qui ne ſoit convaincu par ſon ſentiment intime que les choſes arrivent de cette maniere; & ſi quel-

qu'un examine ce qui se passe dans ce moment en lui, il appercevra manifestement par la combinaison qu'il fera des différentes idées, § 101, 102, 103, 104, qu'il peut avoir de ce qui l'affectoit, & par le dégré de plaisir & de douleur qu'il éprouve en venir, que l'ame n'est pas la maîtresse, § 91, quatrieme Loi, § 93, quatrieme Loi, de ne point s'occuper de ce qui l'affecte & de choisir à son gré la modification de la pensée, § 106, qui lui plaira le plus; d'où il suit que dans ce cas-là l'ame est réellement nécessitée de penser à une telle ou à une telle chose, & d'y penser d'une telle ou d'une telle maniere.

§ 228. Rappellons-nous ici ce que nous avons dit § 110, 111, 112, touchant la liaison des idées, & nous verrons que lorsque quelqu'une des causes, § 205, 206, 210, 223, affectent les plexus comme le font le plaisir ou la douleur, que l'ame doit être, par le moyen de cette liaison, constamment occupée

occupée de tout ce qui ſe rapporte à ſon affection ; elle doit former des raiſonnemens gauches, mal adroits & mal ſuivis, vu qu'ils ne ſont ſuggérés que par l'impreſſion forte & dominante qui l'occupe, laquelle dépend d'une cauſe phyſique interne : ainſi les idées que cette impreſſion fait naître doivent ſe retracer ſans que l'ame y ait aucune part, § 54, 168 ; elles doivent ſe préſenter avec beaucoup de vivacité, elles doivent repréſenter ſans ceſſe, ou l'objet qui les a fait naître, ou celui auquel l'ame les rapporte, ou l'un & l'autre à la fois, comme l'on voit qu'il arrive chez les mélancoliques. Ainſi cette cauſe étant néceſſairement douée de ſes qualités autant de tems qu'elle exiſte, il eſt indiſpenſable qu'elle ne produiſe pendant tout ce tems tous les effets qu'elle eſt capable de produire ; auſſi voit-on que ces malades ſont très-longtems ſans dormir, ſans ſe repoſer, ſans boire, ſans manger, ſans ceſſer de

crier, de se plaindre, de s'agiter, de délirer, parce que ces effets son inséparables de l'existence de la cause, de sa nature, de sa durée, de son intensité, du nombre & de la qualité des parties qu'elle attaque, du dégré d'impression qu'elle fait, qui suit le dégré d'élasticité, § 6, 7, 8, de sensibilité, § 23, 24, d'irritabilité, § 10 jusqu'à 22, de rigidité, § 26, 27, 28, 29, &c. des parties d'où résultent les différentes maladies que nous avons décrites, & les différens dégrés d'intensité qu'on y remarque, qui sont variés selon l'age, les forces, l'éducation & autres circonstances décrites, § 56, 60, 151, & dans les loix des sensations.

§ 229. Nous avons dit que le plus ou moins de connoissances que nous avons dépendent du concours de plusieurs de ces circonstances, § 56, 60, 151; nous pouvons maintenant dire que toutes les especes de folie & tous les différens dégrés ou nuances de chacune d'elles,

dépendent du concours de ces causes, § 203, 206, 210, 223; avec un semblable concours de circonstances qui ont servi pour acquérir des connoissances: par conséquent, si le sang est trop séreux, § 40, & que les solides soient dans l'état de molesse, § 30, trop lâches & trop insensibles, § 32, on tombe dans la démence, parce que les impressions que font les objets sur les sens, sont trop foibles pour exciter la curiosité de l'esprit; d'où naît son indolence, son indifférence, & à la suite la démence. Pareillement, le sang âcre, § 42, éveille trop l'irritabilité, § 10, entraîne la rigidité, la sécheresse, la roideur, § 27, des solides; & ces vices empêchent, comme les précédens, l'effet des sensations: alors l'ame se trouve en quelque façon isolée, devient radoteuse, & on tombe également dans la démence: ensuite ceux qui par ces raisons sont plongés dans la démence, délirent & s'égarent plus ou moins de leur

ſagacité ordinaire, ſuivant que l'action méchanique, Ch. 10, d'où dépendent les fonctions des ſens internes, eſt altérée par les cauſes de la démence : ainſi ils ne ſe ſouviennent que des événemens les plus frappans, ſi l'action méchanique qui fait la mémoire eſt engourdie, & ils ne ſe ſouviennent de rien du tout, ſi cette action eſt entierement paralytique; ſi c'eſt l'action méchanique de l'imagination qui eſt engourdie ou paralytique, les imbécilles ne font aucun raiſonnement, ils ſont bornés au ſimple reſſouvenir des choſes paſſées, ou au ſeul ſentiment des ſenſations préſentes; & comme le jugement dépend de la convenance ou du rapport qui ſe trouve ou ne ſe trouve pas dans deux ou pluſieurs idées, on voit par ces raiſons que ces malades ſont incapables d'en porter aucun, ſi ce n'eſt ſur l'objet de leur radoterie ou délire, ce qui donne un air de ſingularité à ces jugemens.

§ 230. Supposons présentement qu'une évacuation supprimée ou toute autre cause, § 203, 206, 210, 223, détermine une phlogose, une constriction ou tout autre effet qu'on voudra sur une ou plusieurs parties où se trouvent les plexus, § 218, n'est-il pas certain que cet effet qui sera suivi de joie ou de tristesse, § 218, deviendra pour l'ame une vraie sensation, comme il est dit § 162? que cette sensation ayant quelque rapport accidentel, § 163, avec quelque idée qui est à la disposition de l'ame, celle-ci sera entraînée par la liaison des idées, § 110, 111, 112, à délirer sur tout ce qui se rapporte à cette sensation. Les mélancoliques nous fournissent, par leurs perpétuels monologues, l'exemple de ce délire singulier qui roule toujours, ou presque toujours sur le même sujet; car il ne dépend pas de ces malades de s'occuper indistinctement d'un sujet quelconque, ni de cesser de penser pour dormir, ou pour

mettre en pratique les différens moyens de s'égayer qu'on leur propose, parce que la principale sensation affectant continuellement l'ame, elle l'emporte toujours sur toutes celles qu'on employe pour faire diversion, celles-ci étant plus éloignées & passageres, ne peuvent tout au plus servir qu'à changer l'objet du délire, mais elles ne peuvent point le faire entierement oublier; & c'est là la raison pourquoi la mélancolie est si difficile à guérir : ainsi outre que la cause est en quelque façon tenace, dure, fixe; les esprits contractent l'habitude de couler avec certains dégrés de mouvement & dans certains endroits particuliers, comme dans des chemins battus; & de-là naît le penchant insurmontable qu'ont ces malades pour penser obstinément d'une certaine maniere. Le cours fréquent des esprits animaux étant donc porté vers un côté préférablement à d'autres, ce mouvement y devient libre, aisé, & pour ainsi dire naturel, § 92,

premiere Loi, § 93, premiere & troiſieme Loi; enſuite cette coutume forme dans l'entendement des manieres de penſer, ainſi qu'elle produit certaines déterminations dans la volonté & certains mouvemens dans le corps, § 91, troiſieme & quatrieme Loi.

§ 231. La facilité qu'ont les foux à changer l'objet de leur délire nous porte à croire que le ſiége de la folie a plus d'étendue que celui de la mélancolie, & que par conſéquent il y a plus de plexus qui ſe trouvent affectés de ce mal; d'où naiſſent ce grand nombre de ſenſations qui émeuvent ſi fort les malades, & la volubilité qu'ils ont à parler: pour en concevoir la raiſon, il n'y a qu'à ſavoir que tous les beſoins tiennent les uns aux autres, & qu'à un beſoin eſt liée l'idée de la choſe, § 110, 111, 112, qui eſt propre à le ſoulager; qu'à celle-ci eſt liée celle du nom, § 159, 161, du lieu, du tems, de la perſonne, celle du chagrin, du plaiſir, &c. &

qu'ainsi quand plusieurs plexus sont émus à la fois, ces émotions éveillent nécessairement plusieurs passions dans le même instant, & ces passions présentent à leur tour, par une espece de mouvement spontanée, § 163, 168, une foule d'idées à l'esprit, & de-là naissent les contradictions, les inconséquences & toutes les inepties que disent les maniaques, parce que l'esprit n'ayant affaire qu'à des impressions étrangeres, § 173, 174, 175, & à une liaison involontaire d'idées, ne peut que combiner & allier des faits fort bizarres, former de mauvais raisonnemens, & porter de faux jugemens.

§ 232. Les intervalles lucides dont jouissent certains foux, paroissent favoriser l'opinion qui place le siége de la folie dans le bas ventre. Si la légereté du cerveau ou son endurcissement, ou bien les dilatations variqueuses ou anévrismales de ces vaisseaux étoient la cause du mal, il seroit impossible que les

malades eussent de pareilles intermissions; ainsi l'altération du cerveau ou les dilatations de ses vaisseaux ne doivent être, en quelque façon, que les derniers effets du mal ou une espece de terminaison : cependant l'on ne peut point disconvenir que le siége du mal ne se trouve quelquefois dans le cerveau, ce qui rend peut-être incurable le mal autant de fois que cela arrive. Parmi le nombre de ceux que je puis avoir guéri, il y en a eu plusieurs qui en réponse aux questions que je leur ai faites, m'ont dit que quand ils étoient dans cet état, ils sentoient continuellement un certain feu qui s'élevoit des entrailles à peu près comme s'ils avoient bu de l'eau-de-vie; d'autres disoient qu'ils sentoient quelque chose qui avoit du rapport aux battemens du cœur qu'on éprouve lorsqu'on a beaucoup de joie ou de peur; quelques-uns de ceux-là disoient aussi que ce mal leur donnoit quelque nuance de vertige précédé d'une

espece de fumée ou de vapeur qui s'élevoit du ventre; la plûpart n'ont rien apperçu, mais n'en sont pas moins guéris: ainsi de la guérison de ceux-ci, de l'observation de ceux-là, & de la vertu des drogues employées, j'infere que communément le siége du mal est dans le ventre, & qu'alors il est assez facile de le guérir, si dans son commencement on l'attaque avec des remedes convenables. Mais si le siége du mal est dans le cerveau, ou si le mal en vieillissant a trop altéré cet organe, il paroît impossible de trouver rien qui puisse aller jusques dans ce viscere y rétablir les désordres qui y sont survenus.

§ 233. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus propre que l'irritabilité, § 10 jusqu'à 22, pour éveiller sans aucun sentiment le mouvement des parties où se trouvent les plexus, qui sont le siége des passions; car les plexus ne peuvent pas être le siége des passions & transmettre jusqu'au cerveau la connoissance

de l'émotion dans laquelle les paſſions conſiſtent, ſans qu'il n'y ait une eſpece de mouvement; or ce mouvement duquel on n'a aucun ſentiment, doit être l'irritabilité, qui eſt un mouvement ſans ſentiment, puiſqu'il eſt vrai que les impreſſions qui ſe font ſur les plexus ſont tranſmiſes juſqu'au ſiége de l'ame, § 221, & réciproquement du ſiége de l'ame juſqu'aux plexus, ſans que nous nous appercevions de cette tranſmiſſion.

§ 221. On peut répliquer que le ſentiment qu'on a de cette émotion eſt une preuve poſitive que le mouvement de nos parties eſt inſéparable du ſentiment, & qu'ainſi leur coexiſtence eſt abſolument néceſſaire. Je crois que ce ſentiment n'eſt qu'un effet du mouvement; & non une condition néceſſaire à ce mouvement; ainſi que l'extenſion d'un membre eſt l'effet de la contraction de ſes muſcles, & non une condition néceſſaire pour cette contraction, puiſque la ſeule augmentation de réſiſtance ſuf-

fit, *M. Winslou, Exposition Anatomique, Traité des Muscles* 46. L'on ne feroit pas mieux fondé à dire qu'une partie se meut parce qu'elle est sensible, qu'on le feroit à dire que les muscles se contractent parce qu'ils sont sensibles; d'ailleurs, la paralysie qui abolit le mouvement, le sentiment subsistant encore, ou qui fait perdre le sentiment, sans que le mouvement en souffre, est une preuve du contraire. Au reste, l'on n'embrasse cette opinion que parce qu'elle paroît très vraisemblable, & que par là elle a le droit, ainsi que toutes les autres opinions, qui ont le plus de probabilité, de s'attacher le suffrage de ceux qui aiment réellement la vérité.

Du Prognostic en général.

§ 234. La seule considération de ce que nous avons dit aux § 48, 213, suffit pour faire voir qu'en général le pronostic des maladies dont nous venons de parler est très-fâcheux; & en effet, il se trouve dans les lieux dont

on a fait mention, § 48, quantité de personnes de tout état, de tout âge, de tout sexe, que l'une ou l'autre maladie y ont conduit; leurs ames ont comme dégénéré de l'espece humaine: réduites en quelque façon au pur méchanisme de l'animalité, la plûpart ne se conduisent que par instinct, & ne paroissent penser du centre de leur calamité qu'aux besoins physiques: ces malheureux souvent abandonnés de leurs parens, filent des jours les plus dignes de compassion, ils ne peuvent être qu'à charge à l'Etat, & quelques-uns d'eux dangereux pour ceux qui les approchent. L'effet de ces fâcheuses maladies s'étend encore plus loin, il a une force très-sensible sur l'esprit de certains sujets qui ont le bonheur de guérir; le souvenir de l'oubli & du mépris qu'on a fait d'eux, leur imprime une telle honte de leur état passé, que leur cœur est navré toutes les fois qu'ils se retracent cette portion de leur existence: aussi importe-t'il, si, lors-

qu'ils sont remis, l'on veut éviter la récidive, de ne leur rappeller jamais aucune époque qui leur fasse renaître l'idée de cet état qui les humilie.

§ 235. Le moyen d'effacer ce qu'il y auroit d'humiliant dans cette maladie seroit d'en obtenir aisément la guérison ; si l'on étoit assez heureux de réussir, il est vraisemblable que ces malades n'auroient pas plus de honte de dire qu'ils ont été mélancoliques ou foux, que d'autres en ont de dire qu'ils ont été dans le délire ou la phrénésie. Il est certainement plus honteux de perdre par intempérance la santé & la raison, qu'il l'est de la perdre par l'effet d'un mal auquel l'on n'a donné aucune occasion ; les dérangemens qui dans les cas de ces maladies surviennent aux organes de la raison étant indépendans de nous, leurs effets doivent conséquemment moins nous humilier que ceux de l'yvresse ou de tout autre excès auquel nous pouvons volontairement contribuer, & que

nous ſommes libres d'éviter; par conſéquent, il eſt naturel que ſi la folie étoit auſſi paſſagere que l'eſt par exemple l'yvreſſe, l'on devroit conſtamment préférer d'être plutôt fou que yvre, puiſqu'il n'eſt pas en notre pouvoir d'être plutôt ſage que fou, comme il l'eſt d'être plutôt ſobre qu'intempérant.

Prognoſtic de la Démence.

§ 236. Quand la démence ſe trouve dans l'enfance, § 202, elle peut ſe guérir comme le prouvent nombre d'exemples, § 56; ſi elle vient dans un âge plus avancé, le prognoſtic doit varier ſelon la nature de la cauſe, § 203; mais celle qui arrive dans la vieilleſſe eſt certainement incurable, parce qu'on n'a aucun moyen de reſſuſciter le jeu des organes déja uſés.

Prognoſtic de la Mélancolie.

§ 237. En conſidérant ce qu'on a dit au § 210, que la mélancolie dégenere

en manie, il paroîtroit d'abord que la manie est plus difficile à guérir que la mélancolie, cependant l'expérience fait constamment voir le contraire; j'ai observé que la mélancolie même commençante résiste infiniment plus que la manie, quand même elle existeroit depuis plusieurs années, ce qui sembleroit démontrer de l'implication dans ces deux idées, laquelle pourtant je ne voudrois pas garantir, parce qu'on peut avoir observé le contraire en employant d'autres remedes que ceux dont je me suis servi, ou pour d'autres raisons.

§ 238. Quant au prognostic de la mélancolie en particulier, il est à-peu-près celui-ci; elle est très-difficile à guérir, accable & exténue beaucoup certains malades, revient quelquefois après avoir cessé, & lorsque sans laisser aucun intervalle, elle dure longtems, elle se rend tout-à-fait incurable. *Inveteratus enim, & veluti in naturam conversus, morbus incurabilis propemodum evadit.* Trallian, Lib. I, Cap. XVI.

Prognostic de la Manie.

§ 239. On regarde communément la manie ou folie héréditaire comme incurable; mais cela n'est pas constamment vrai : j'ai traité une femme âgée de trente-neuf ans, folle depuis cinq ans, & dont la mere & d'autres parens étoient morts attaqués de la même maladie, j'en obtins la guérison au bout de neuf jours, & cette guérison qui m'a paru aussi surprenante qu'heureuse, est la seule que j'ai vu arriver aussi promptement. Ainsi comme vrai-semblablement le prognostic de la folie doit varier selon les dégrés d'intensité du mal, je puis dire avoir eu occcasion d'observer que ceux qui dorment le moins & sont les plus agités, sont ceux qui guérissent le plus aisément. Les Praticiens ont remarqué que ces maladies se terminent presque toujours par quelque évacuation augmentée, comme par des sueurs copieuses, par des superpurga-

tions, ou par les menstrues, ou des flux hémorrhoïdaux surabondans ; & Hippocrate l'observe de même dans le Liv. VI, Aphor. XXI, lorsqu'il dit que la folie guérit chez ceux en qui les varices ou les hémorrhoïdes surviennent. » *Si » insanis varices & hæmorrhoïdes super- » venient, fit maniæ solutio.* «

Prognostic de l'Hypocondrie.

§ 240. L'on dit que plus un homme est foible & moins son ame a de courage pour supporter les adversités qu'elle éprouve. Nous pouvons conclure de-là que les personnes qui sont d'une constitution délicate, & qui avec cela sont trop attachées à la vie, doivent être très-difficiles à guérir de l'hypocondrie, si légerement qu'elles en soient véritablement attaquées : dans cette maladie leur esprit étant toujours dans la sollicitude, sans cesse préoccupé des indispositions qu'ils souffrent, devient indocile, défiant, & fomente lui-même le mal,

parce que les indigeſtions qui enſuite ſe dérangent, font naître des maux plus fâcheux, tous les accidens s'aggravent, n'admettent aucun remede; & pour lors la ſituation du malade devient terrible & incurable.

DE LA CURATION EN GÉNÉRAL.

Et quoniam mentem ſanari, corpus ut ægrum,
Cernimur, flecti medicinâ poſſe videmus.
Lucr. lib. 3, 475.

§ 241. Lorſque par les ſignes rapportés § 204, 207, 211, 224, l'on s'eſt aſſuré de la cauſe, § 203, 206, 210, 223, de ces maladies, il faut tout employer pour la détruire, en mettant d'une part l'ame entierement à ſon aiſe, & de l'autre les ſolides & les liquides en état d'agir ſans aucun effort les uns ſur les autres.

§ 242. C'eſt par rapport à ce premier moyen qu'on a dit que le Médecin devoit avoir plus d'eſprit que de gravité ou de galénique, ſans quoi ſes raiſon-

nemens gauches & maladroits irritent & augmentent le mal. Il faut donc essentiellement éviter que l'ame ne tombe en langueur, que ses sentimens ne soient étouffés par l'influence des rêves qui l'excedent, c'est pourquoi on doit éveiller sa sensibilité & ranimer son goût & son courage déja éteints, en employant avec profusion les aiguillons & l'attrait du plaisir que l'ame est capable de gouter : par ce moyen on excite dans le cerveau une idée plus forte qui abolit, § 167, 230, l'idée ridicule qui occupe l'ame, & par-là on concourt à rétablir le jugement & la raison avec l'égale distribution du sang & des esprits, en quoi consiste tout le fin & tout le mystere de l'Art. *Abducendus etiam est non reumquam ad alia studia. Sollicitudines, curas, negotia : loci denique mutatione, tanquam ægroti non convalescentes sæpe curandus est.* Ciceron. Tusc. Lib. 4, 35.

§ 243. Mais envain auroit-on recours

à ce moyen, ſi l'on ne changeoit par les remedes l'action des ſens internes, qui par les impreſſions qu'ils éprouvent des irritations qui ſe font ſur les plexus, § 218, ou ailleurs troublent la raiſon. Ces irritations ſpontanées dépendent d'une des cauſes dont nous avons parlé, § 203, 206, 210, 223, & produiſent les mêmes effets rapportés au § 165; ce qui montre la néceſſité de recourir à la Médecine quand il faut détruire ces cauſes pour favoriſer ou rétablir les opérations de l'eſprit, comme il eſt joliment exprimé par ces vers:

Quand le ſang en fureur agite votre pouls,
Que par redoublemens la fievre vous dévore,
Votre eſprit dérangé pendant l'accès s'ignore:
Laiſſez ſortir le ſang par des vaiſſeaux ouverts,
Que ſa pourpre en jet d'eau s'éleve dans les airs;
Bientôt le mal n'eſt plus, votre poumon reſpire,
Et l'eſprit égaré revient de ſon délire.

. . . .

Souvent un peu de ſang qui preſſe le cerveau,
De la foible raiſon étouffe le flambeau.

Curation de la Démence.

§ 244. Si l'on reconnoît que la démence dépend de la sécheresse ou de la rigidité, § 27, extrême des solides, & sur-tout du cerveau, on doit employer les rafraîchissans, les humectans & les émolliens mucilagineux & onctueux, tels que les bouillons de poulet ou de veau faits avec les plantes rafraîchissantes, le petit lait, l'eau chaude prise intérieurement & en bain, l'usage des fruits doux, murs, comme les pêches, les abricots, les prunes, toutes les ptisanes émulsionnées & farineuses, les semences froides majeures & mineures, les amandes douces, le sirop d'orgeat, de guimauve. On joint à cela une diete humectante, on préfere le bouilli au roti, la viande des jeunes animaux à celle des vieux; on fait usage du ris, du gruau, du lait, & on s'abstient du vin, des liqueurs, & de tout ce qui peut augmenter le ton des solides.

§ 245. Si au contraire la démence dépend de trop de sérosité, de relâchement ou de la mollesse, § 30, des parties ; il faut employer les astringens, les toniques & les restaurans ; faire usage de la soupe, des consommés, des gelées, & sur-tout de celle de corne de cerf ; & en général de tous les alimens nourrissans, en préférant la viande des vieux animaux à celle des jeunes ; on fait usage du vin de Bourgogne, du vin d'Alicant, &c. & de quelques prises de thériaque, de confection d'alkermès ou d'hyacinte ; on employe les préparations martiales, les sudorifiques, les stomachiques, tels que la canelle, le gérofle, le kinkina, l'angélique, l'impératoire, la bistorte, le simarouba, l'écorce extérieure de citron, d'orange, &c.

§ 246. Mais lorsque la démence dépend des vices de conformation, de quelque tumeur, &c. qui gêne le cerveau, ou qu'elle est une suite du grand âge, elle nous paroît absolument incu-

rable ; ainsi les remedes que nous avons prescrits & les différens spécifiques qu'on peut joindre à leur usage, ne sçauroient dans ce cas être d'aucun secours.

Curation de la Mélancolie.

§ 247. Boerrhaave dit, Aphor. 1097, que lorsque l'humeur atrabilaire ou le suc mélancholique commence & se manifeste par ses causes ou par ses effets, il faut divertir le malade en le faisant continuellement changer d'objets sans qu'il s'en apperçoive, & sur-tout choisir ceux qui ont coutume de causer dans le malade le contraire de sa passion dominante : on doit lui procurer un long sommeil par l'usage des délayans, des adoucissans, des parégoriques, des narcotiques, & par le repos; l'air qu'il respire doit être humide & un peu chaud; il faut user long-tems d'alimens légers, liquides, doux, récens, d'une nature analogue à celle des humeurs saines, qui relâchent par une douce vertu savoneuse,

voneuſe ; les médicamens doivent être propres à délayer, à adoucir l'âcreté, à réſoudre l'huile terreſtre, à relâcher les vaiſſeaux, à évacuer doucement ; tels ſont les fruits bien mûrs, tout ce qui eſt miellé ; les légumes, les bouillons qui en ſont faits ; les eux minérales ; il n'eſt point de meilleure boiſſon qu'une priſane un peu miellée. Il continue, Aphor. 1110, en diſant que les mélancoliques ont ſouvent été guéris, lorſqu'il leur eſt ſurvenu une galle horrible, quelquefois ſemblable à l'éléphantiaſis, ou nombre de varices conſidérables, ou lorſque les hémorrhoïdes fort tuméfiées ſont venues à fluer, ou lorſqu'enfin l'atrabile s'eſt évacuée par le vomiſſement ou par les ſelles. Les remedes, dit-il, Aphor. 1111, qui ſont ordinairement les plus pernicieux en ce genre de mal, ſont non-ſeulement ceux qui diſſipent les forces, purgent fortement ; mais encore ceux qui m[illegible]ent les liqueurs dans une agitation trop violente

ſous le titre de cardiaques, ou ſous tout autre quel qu'il ſoit.

§ 248. Pour donc obtenir la guériſon, il ſe préſente pluſieurs indications; la premiere eſt, ſuivant l'Auteur, Aphor. 1113, d'exciter les eſprits, d'en augmenter la quantité, d'en régler le cours; ce qui ſe fait en détournant l'eſprit de ſon objet ordinaire vers d'autres qui lui ſont contraires, en excitant adroitement dans l'eſprit du malade une paſſion oppoſée à la mélancolique; en ſe prêtant aux erreurs de l'imagination du malade, ou ſouvent en les combattant avec beaucoup de force. La ſeconde, Aphor. 1114, d'enlever les obſtructions qui ſont la cauſe ou l'effet de ces fauſſes imaginations; en amolliſſant, en atténuant, en irritant, en débouchant les vaiſſeaux par les eaux minérales, le petit lait, l'eau miellée, par des décoctions ſpléniques, hépatiques, anti-hypocondriaques, par des eaux aiguiſées de ſels lixiviels ou compoſés,

par des préparations mercurielles, laxatives, par des vomitifs, par l'exercice, l'équitation, la navigation, par des médicamens utérins, ariſtolochiques, par ceux qui peuvent faire couler les hémorrhoïdes; enfin par les bains, les linimens, les emplâtres. La troiſieme, Aphor. 1115, de calmer les ſymptômes par la ſaignée, en plongeant le corps du malade dans l'eau, par les carminatifs, par les opiats. Et la quatrieme, Aphor. 1116, de donner après les évacuations, (1114, 1115,) les remedes que l'obſervation apprend être propres à réjouir le malade & à fortifier toutes les parties du corps.

§ 249. Ces indications paroiſſent aſſez bien remplies, en employant les ſecours qui y ſont propoſés ſous les formules & l'ordre ſuivant. Après avoir preſcrit un régime convenable & fait une ou pluſieurs ſaignées, l'on donne un vomitif, ou ſimplement la potion purgative qui ſuit, en un ſeul verre.

℞ Séné mondé, ʒ iij.
Rhubarbe concassée, ʒ j.
Sel de Tartre, ʒ ß
Faites infuser le tout dans ℥ vj d'eau; après l'infusion, coulez-le avec expression, & dissolvez dans la colature Manne, ℥ ij.
Vin Emétique, ℥ j ß.

Le lendemain de la médecine, l'on fait prendre les bains au malade, & on les lui fait continuer pendant dix jours soir & matin; en sortant du bain du matin, on lui fait boire un bouillon fait avec un poulet ou le veau, les feuilles de bourache, de chicorée, de cerfeuil, auquel on ajoute ℥ iv. de Suc de Cresson. On a le soin de provoquer le sommeil pour la nuit, avec quelque narcotique. Les bains finis, on doit répéter la potion purgative, en retranchant le Vin émétique & mettant à sa place ℥ ß. d'Electuaire Diacarthami, ou bien on purge le malade avec ce bol.

℞ Séné mondé & Rhubarbe en poudre, aa ℥ ß.

Diagrede, gr. vij.
Résine de Jalap, gr. v.
Extrait d'Ellébore noir, gr. iv.
Faites de tout cela un bol avec la pulpe de Casse.

Ensuite le malade prendra pendant douze jours les eaux minérales ou le petit lait aiguisé avec quelque sirop & quelque sel apéritif, ou bien des aposêmes faits avec les plantes hépatiques, spléniques, &c. après quoi on lui donnera pendant neuf jours l'opiat qui suit:

℞. Saffran de Mars apéritif, ℥ ß.
Séné & Rhubarbe en poudre, aa ʒ ij.
Antimoine diaphorétique, Mercure doux & Sel d'Absynthe, aa ʒ j ß.
Jalap, Diagrede, Gomme ammoniaque, aa ʒ j.
Résine de Scammonée, Extrait d'Hellébore noir, aa ʒ ß.
Mettez toutes ces choses en poudre pour en former un opiat, avec une suffisante quantité de sirop de pêche. On fera prendre chaque matin

deux gros de cet opiat, & boire par-dessus un bouillon préparé comme ci dessus.

Après l'usage de cet opiat, on purgera de rechef le malade, on lui fera reprendre les bains & on le repurgera encore pour le faire passer tout de suite à l'usage des bouillons d'écrevisses qu'on préparera comme les précédens, lesquels il continuera pendant vingt jours; & on en viendra après au lait d'ânesse qui sera pris pendant un mois, avec l'opiat suivant, qu'on donnera trois heures après souper.

℞. Conserve de Cynorrhodon & d'Absynthe, aa ℥ j.
Corail rouge & Yeux d'écrevisses préparés, aa ʒ ij.
Corne de cerf préparée & Antimoine diaphorétique, aa ʒ j.
Mêlez toutes ces poudres pour former un opiat avec le Sirop d'Absynthe dont la dose sera de ʒ ij.

Il est fort à propos de continuer le

traitement quelque tems après la cessation du mal, crainte qu'il ne revienne, comme il arrive assez souvent.

Curation de la Manie.

§ 250. Pour ce qui concerne le traitement de la manie, Boerrhaave dit, (Aphor. 1127,) mais quand des sujets robustes, vigoureux, à la fleur de l'âge, plétoriques, chauds, deviennent maniaques, on les guérit par les mêmes remedes que l'espece d'épilepsie, (1081,) par des saignées réitérées, par de fortes purgations; ensuite le calme étant revenu, par des opiats & des cardiaques. Voici ce qu'il propose pour cette épilepsie. On ne peut guères, dit-il, dissiper la cause solide de ce mal, parce qu'on connoît à peine celle qui est singuliere; les révulsifs, les discussifs, les dépuratifs, les remedes qui préparent les voies, sont utiles; ainsi la saignée, les purgatifs, les vomitifs, l'ustion, les cauteres, les fontaines, les épispastiques, les blessures

de la tête, le trépan, les anti hystériques, les opiats, sont salutaires, parmi lesquels on sçaura choisir ceux qui conviennent quand on aura découvert la cause prochaine du mal.

§ 251. En combinant les différentes méthodes des Praticiens, on trouve qu'elles se rapportent assez les unes aux autres; & qu'en général elles consistent dans un régime rafraîchissant & humectant; dans la répétition des saignées du pied, du bras, de la gorge & des tempes; dans l'emploi des émétiques, des purgatifs & des lavemens évacuans & stimulans; dans un long usage des bains pris dans l'eau froide, dans l'immersion subite du malade dans la même eau, dans le pediluvium & dans les douches données sur la tête, dans l'application des ventouses; dans celle des sangsues aux veines hémorrhoïdales, aux veines du front & des tempes, & par conséquent dans l'usage de ce qui est propre à rappeller le retour du flux hémor-

rhoïdal & du menstruel; dans une abondante boisson délayante, rafraîchissante & laxative; c'est pourquoi le lait, le petit lait, l'orgeat, les émulsions, les eaux minérales froides, les prisanes nitrées, chicoracées, le nénuphar, les violettes, le ris, l'orge, la bourache, la fumeterre, &c. sont si avantageuses; la castration, les cauteres, le trépan, sont quelquefois d'un grand secours, ainsi que le camphre & le sucre de Saturne pris intérieurement; quant aux narcotiques, ils sont communément presque autant loués que blâmés.

§ 252. L'ordre que les Praticiens observent dans l'administration des remedes de la manie, est à peu près celui-ci. Ayant suffisamment désempli les vaisseaux par les saignées, on évacue le malade avec le bol purgatif suivant:

℞. Tartre stibié soluble, gr. viij.
Résine de Jalap & de Scammonée, aa gr. iv
Extrait d'Hellébore noir, gr. iij.

Faites-en un opiat avec ce qu'il faut de Sirop de fleurs de pêcher.

Ou bien on l'évacue avec ce bol & cette potion purgative.

℞. Aquila alba, gr. xx.
Résine de Scammonée, gr. vj.
Extrait d'Ellébore noir, gr. iv.
Faites-en un bol pour prendre le matin, & donnez à boire par dessus cette potion :

℞. Séné mondé, ʒ ij.
Rhubarbe concassée & Trochisques d'Agaric, aa ʒ j.
Faites-les infuser dans ℥ v. d'eau, coulez-le, & faites fondre dans la colature Manne, ℥ ij.
Electuaire Diacarthami, ʒ iij.

Ensuite ayant évacué par un de ces moyens les premieres voies, on donne les bains froids au malade, dans lesquels on le laisse souvent jusqu'à ce qu'il soit réfroidi; on les lui fait prendre dix jours de suite, & deux fois le jour; après quoi on le purge de nouveau, comme

ci-devant, pour répéter immédiatement après les bains dans le même ordre, & autant de tems qu'auparavant. Les bains finis, on doit répéter le même purgatif, ou donner la potion ſuivante.

℞. Séné mondé, ʒ iij.
Coriandre, p. j.
Tartre ſoluble, ʒ j.
Faites-les infuſer dans ℥ vj. d'eau, coulez le tout, & vous ferez fondre dans la colature Manne, ℥ ij.
Electuaire Diacarthami, ʒ ij.
Sirop de Roſes ſolutif, ℥ j.

Après cela on paſſe à l'uſage des eaux minérales acidules, qu'on donne pendant neuf jours, pour en venir de rechef à la derniere potion purgative : le lendemain du purgatif on peut commencer les bouillons ſuivans, les continuer pendant neuf jours pour paſſer enſuite à l'uſage de l'opiat qui ſuit, qu'on prendra autant de tems, obſervant de ſe purger dans l'intervalle.

Pour composer les bouillons,

℞. Racine de Chicorée & d'Asperges, aa ℥ j.
Chiendent, ℥ ij.
Faites-les bouillir ensemble avec un jeune poulet; sur la fin de la coction ajoutez-y des feuilles de Chicorée, d'Aigremoine, de Capillaires, de chacune p. j. laissez encore bouillir le tout un quart d'heure, & après cela vous le passerez à travers un linge pour le donner au malade le matin à jeun, observant de lui faire prendre auparavant ʒ ß. Tartre chalibé dissout dans deux cuillerées de ce bouillon.

L'opiat sera composé avec séné mondé & Rhubarbe en poudre, aa ʒ ij.
Saffran de Mars apéritif, ℥ ß.
Antimoine diaphorétique & Sel de Tamarisc, aa ʒ j ß.
Jalap, Diagrede & Gomme ammoniaque, aa ʒ j.

Résine de Scammonée, Extrait d'Ellébore noir, Canelle, Myrrhe & Saffran oriental, aa ℥ ß.
Mettez le tout en poudre & faites-en un opiat avec le Sirop de fleurs de pêcher. La dose sera de ℥ ij, qu'on donnera le matin à jeun, buvant par-dessus un bouillon fait avec la viande des jeunes animaux & les plantes raffraîchissantes.

§ 253. C'est par le moyen de ces secours que souvent on a heureusement combattu la manie : il faut les administrer à propos, & ne point se rebuter de la longueur du traitement ni des fréquentes évacuations que les Auteurs proposent de procurer : dans les grands maux il faut employer les grands remedes; *extremis morbis, extrema exquisitè remedia optima sunt*, dit Hippocrate, Aphor. 6, Liv. 1. C'est sans doute sur ce fondement qu'on a si souvent parlé de l'ellébore pour la guérison de la manie. *Anticyra non eget*, dit Juve-

nal, Sat. 13, v. 97. Il n'a pas besoin d'ellébore pour le guérir de la folie. *Anticyras melior sorbere meracas.* Perf. Sat. 4, v. 16. *Anticyram naviget, Anticyris tribus caput insanabile*, dit Horace Liv. 2, Sat 3, v. 166. & Art Poëtique, v. 300. Qu'il aille chercher de l'ellébore pour sa folie; tête que tout l'ellébore de trois Isles comme Anticyre, ne guériroit pas de la folie.

Curation de l'Hypocondrie.

§ 254. Nous avons dit au § 223 que Fracassini a divisé l'hypocondrie en plusieurs especes; nous ferons observer ici que pour le traitement de ce mal, il est très-important de faire attention à cette distinction; que par conséquent il faut varier les remedes suivant qu'on reconnoît que l'hypocondrie est sanguine, bilieuse, pituiteuse ou mélancolique, ou bien qu'elle dépend de la phthisie, de l'asthme ou de l'hydropisie, &c. Cependant il est bon de remarquer que les doux moyens que Boerhaave propose, & que nous allons rapporter, sont pres-

que applicables à tous les cas, & que la combinaiſon qu'on peut en faire avec ceux que la cauſe ou la complication demandent, doivent opérer des effets très-ſalutaires.

§ 255. Voici ce que dit Boerhaave, Aphor. 1100, ſi l'on attaque l'hypocondrie avec des purgatifs, les humeurs ſaines s'évacuent, tandis que les humeurs tenaces & viſqueuſes reſtent, ce qui rend le mal plus dangereux; ſi l'on a recours à de forts irritans ou à des puiſſans diſſolvans, la matiere qui ſe diſſout ſouvent tout-à-coup, devient acre, & ſe précipitant avec impétuoſité dans les vaiſſeaux du foie qui ſont d'une très grande délicateſſe, elle les rompt & les détruit aiſément. Enſuite il dit, Aphor. 1101, il faut donc 1°. commencer par rendre peu à peu la matiere mobile, en tâchant de découvrir en même tems la nature de l'açrimonie dominante: alors on preſcrit les médicamens ſavoneux dans leſquels ſe trouve

une acrimonie opposée à celle dont l'humeur est infectée, & on continue l'usage jusqu'à ce que l'inégalité & la foiblesse du pouls, la nausée ou le ténesme, l'anxiété, une petite fievre qui survient, nous apprennent que la matiere commence à se mouvoir; après quoi, 2°. il faut sur le champ l'évacuer par des remedes qui relâchent & purgent doucement, par des clysteres qui ayent la même vertu, par l'usage du petit lait, des eaux minérales & d'autres choses semblables. C'est pourquoi il ajoute, Aphor. 1103, que lorsque l'atrabile se manifeste, il ne faut user que d'alimens contraires à l'acrimonie qu'on sçait dominer dans l'humeur, qui d'ailleurs doivent être un peu dissolvans, irritans, laxatifs, & laisser peu d'excrémens après la digestion. La boisson doit être une ptisanne miellée ou les sucs des fruits de la saison, ou le petit lait; on doit entretenir le corps dans un mouvement doux & continuel, dans une chaleur

fort tempérée, dans un long ſommeil. Il faut uſer ſouvent de bains, de fomentations, de lavemens, de boiſſons, qui ſans acrimonie délayent, diſſolvent, trempent, liquefient la matiere, l'emportent & l'évacuent avec toute la lenteur & la précaution poſſible par les voies que la nature indique.

§ 256. Il ſuit de tout cela qu'en général pour agir avec ſuccès contre ce mal, il faut d'abord faire uſage d'alimens délayans, de facile digeſtion, & avoir ſoin de les bien détremper par une ample boiſſon; il faut procurer le repos au malade, lui provoquer le ſommeil, & ſurtout éviter de lui apprendre aucune mauvaiſe nouvelle; la promenade, les voyages à pied & à cheval, la chaſſe, ou tout autre exercice qui peut aider à la digeſtion, ſont très ſalutaires, principalement ſi on les fait à jeun; l'uſage des relâchans, des humectans, ſpécialement du lait, pris au printems & en automne, eſt très-efficace;

& pour le prendre avec plus de fruit, il faut s'y préparer par des bouillons rafraîchissans, de doux purgatifs & des lavemens; après l'usage du lait, on passe à celui des eaux légerement minérales; à celui du petit lait & à celui des bains, en employant le soir, selon le besoin, les émulsions rendues somniferes par quelque narcotique.

§ 257. Dans l'hypocondrie sanguine on a recours aux saignées, aux sangsues & aux emmenagogues; on donne des lavemens laxatifs, ou légerement purgatifs, & une boisson theiforme de mélisse, de menthe, de thé ou autre chose semblable. Les potions purgatives sont composées avec les cathartiques minoratifs, tels que la casse, la manne, les tamarins, la follicule de séné, &c. Les bouillons de poulet sont d'un grand secours ainsi que les narcotiques; on donne des opiats dans lesquels il est avantageux de faire entrer le camphre & le nître; la cascarille & la salsepareille

ſont recommandées ; mais ce qui convient beaucoup, ſuivant Sanctorius, c'eſt une tranſpiration abondante qu'on doit provoquer par le moyen des bains & d'un régime fort humectant. Dans le cas où il y auroit des obſtructions, on fait prendre des pilules compoſées avec le ſavon, la rhubarbe & le tartre vitriolé qu'on mêle avec l'eſſence de genievre & le ſirop des cinq racines.

§ 258. Dans l'hypocondrie bilieuſe, il faut ſoigneuſement éviter tout ce qui échauffe & deſſéche, notamment les purgatifs amers ou trop forts, tels que les aloës, les ellébores, & même la rhubarbe, &c. les préparations martiales ſont également contraires. L'on fait quelques ſaignées, & un grand uſage des bouillons rafraîchiſſans, de poulet, de grenouilles, dans leſquels on fait entrer la laitue, l'endive, la bourache, la chicorée, le cerfeuil ; les émulſions, les bains, les demi-bains, les eaux mi-

nérales & une abondante boisson rafraîchissante font des merveilles.

§ 259. L'hypocondrie pituiteuse exige au contraire les purgatifs amers & stomachiques, tels que la rhubarbe, les aloës, le séné, & rejette les saignées; on donne les toniques martiaux, la canelle, le macis; on fait entrer dans la boisson & dans les lavemens la camomille, la menthe, l'anet, le carvi & le fenouil; la navigation, la chasse, les spectacles, les voyages, sur-tout faits à cheval, sont fort efficaces; & ce qui l'est davantage, ce sont les eaux minérales sulphurées de Bagnols, de Saint Laurent, de Cauterès, &c.

§ 260. Pour l'hypocondrie mélancolique on a principalement recours aux fomentations émollientes, aux bains tiedes, à l'huile d'amandes douces, qu'on donne dans un bouillon ou dans une décoction de camomille, à la dose de ℥ iij. elle sert à lâcher le ventre, &

dispose à l'effet d'un doux purgatif qu'on donne le lendemain; les purgatifs sont les tamarins, la casse, la manne, la folicule de séné, &c. L'on répete souvent ces purgatifs, ou bien l'on fait user d'une teinture de rhubarbe faite avec une décoction de fumeterre & d'aigremoine, à laquelle on ajoute le sel de tartre. Si l'on soupçonnoit des obstructions, il seroit mieux de faire cette décoction avec les feuilles de saponaire & de chélidoine; après quoi on en vient aux narcotiques, parmi lesquels on loue les pilules de cynoglosse mêlées avec le nître & le camphre; ou bien avec le cinabre & le succin; l'on fait prendre de l'eau de tilleul, de pivoine, de souci ou de cerises noires; le lait coupé avec la décoction de squine, de cochlearia, de fumeterre, est fort avantageux, ainsi que les bouillons de poulet, de grenouilles ou d'écrevisses, auxquels on ajoute une cuillerée de ris ou d'orge.

§ 261. L'hypocondrie qui précéde ou accompagne la phthisie, l'asthme, l'hydropisie, &c, doit être traitée avec les secours indiqués § 255, 256, & les remedes qu'on sçait être propres à ces derniers maux; l'on mêle ou l'on employe alternativement les uns ou les autres secours pour former une méthode mitigée de ce qui est propre aux deux cas, & avec elle on remplit les indications que l'on se propose, & dans lesquelles les bornes d'un Essai ne permettent pas d'entrer.

§ 262. Le simple exposé que nous avons fait des siéges, des causes & des effets des maladies qui troublent l'entendement humain, suffit pour convaincre de l'impossibilité qu'il y a de guérir indistinctement tous ceux qui en sont attaqués; on a beau avoir éprouvé l'efficacité de certains remedes, on les décrédite dès que, avec une confiance égale, on les administre indifféremment

dans tous les cas. Il me paroît que celui qui entreprend de guérir seroit plus louable si sans être prévenu en faveur des recettes qu'il possede, ou des idées générales qu'il a des causes des maladies & des moyens de les guérir, il observoit au contraire quels sont les cas ou les circonstances particulieres où les mêmes remedes sont souvent plus contraires qu'utiles. Si l'on avoit pris ces précautions, nous aurions déja sur les différens siéges & sur les différentes causes des maladies, une doctrine plus éclairée & plus solide que nous n'avons, mais malheureusement l'on n'a pas été assez exact pour ce détail, ou l'on a trop suivi le précepte de Celse, *non interest quid faciat morbum, sed quid tollat.* Il est certain que dans la situation présente des choses, l'on ne peut appliquer ce précepte qu'à un très petit nombre de cas, & que nous sommes obligés de chercher à découvrir les cau-

ses des maladies, pour suppléer par ce moyen aux spécifiques dont la Médecine manque.

FIN.

TABLE

TABLE
ALPHABÉTIQUE
Des Matieres & des Auteurs cités dans cet Ouvrage.

A.

V

D.

E.

F.

G.

H.

L.

M.

N.

O.

R.

Raïciac

S.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

PAGE 31, ligne 13, de fibres agitées, *lisez* de fibres, agitée.

P. 42, lig. fermentés, *lis.* fermentées.

P. 47, lig. 7, § 27, *lis.* § 28.

P. 80, lig. 24, lue, *lis.* lu.

P. 124, lig. 4, affaire, *lis.* à faire.

P. 134, lig. 24, *& faciens*, lis. *& faciem.*

P. 136, lig. 14, *lamentatis himinis*, lis. *lamentantis hominis.*

P. 138, lig. 3, *eum ea*, lis. *cum ea.*

P. 141, lig. 23, des cuissons, *lis.* des cuisons.

P. 144, lig. 24 nous allons terminer, *lis.* nous allons examiner.

P. 161, lig. 3, *après* & moins elle sent celles de sensation, *ajoutez* & réciproquement de même.

P. 176, lig. 9, ces idées, *lis.* ces signes.

P. 181, lig. 4, pas tout, *lis.* pas tant.

P. 186, lig. 4, *il faut lire*, si une idée vient dans notre esprit sans dépendre directement de l'action actuelle de quelque objet sur les sens externes, c'est le *ressouvenir.*

P. 187, lig. 6, *in somnis*, lis. *in somniis.*

P. 202, lig. 5, fussent, *lis.* furent.

P. 224, lig. 18, d'autres qui, *lis.* d'autres qu'ils.

P. 226, lig. 7, tintoin, *lis.* tintouin.

P. 258, lig. 12, acton, *lis.* action.

P. 281, lig. 22, des sens, *ajoutez* externes.

P. 288, lig. 9, démonomaniques, *lis.* démonomaniaques.

P. 294, lig. 12, l'avevir, *lis.* l'avenir.

P. 317, lig. 9, s'être imaginé, *lis.* s'être imaginée.

P. 333, lig. 2, § 37, *lis.* § 45 ; 49.

P. 358, lig. 5, § 39, *lis.* § 30.

P. 408, lig. 21, § 205, *lis.* § 203.